

LE SEXUEL ET LES SEXUALITES

Destins pulsionnels en pathologie

DU MEME AUTEUR

Souffrances et violences : psychopathologie des contextes familiaux
(Sous la direction). Paris : L'Harmattan. Psychologiques, 1999.

Le transfert en extension. Dérivation d'un concept psychanalytique
(Sous la direction). Paris : L'Harmattan. Etudes Psychanalytiques,
2 000.

Psychologie clinique, psychanalyse et psychomotricité
(Sous la direction). Paris : L'Harmattan. Psychologiques, 2001.

Passage à l'acte : entre perversion et psychopathie
(Sous la direction). Paris : L'Harmattan. Psychologiques, 2001.

Le sujet post-moderne. Psychopathologie des Etats-limites
(Sous la direction). Paris : L'Harmattan. Psychologiques, 2001.

Sous la direction de P.A. RAOULT

LE SEXUEL ET LES SEXUALITES
Destins pulsionnels en pathologie

JEAMMET Philippe SOVEAUX Nathalie
GUTTON Philippe BONNET Gérard
HACHET Pascal DUEZ Bernard
GERIN Yves JOLY Fabien
ARBISIO Christine

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

PRESENTATION DES AUTEURS

Christine ARBISIO, Psychologue clinicienne. Maître de conférence Université de Franche-Comté. Psychanalyste.

Gérard BONNET, Psychologue clinicien, Docteur en psychologie. Psychanalyste. Directeur de l'EPCI.

Bernard DUEZ, Psychologue clinicien. Professeur Université Lyon II. Psychanalyste.

Philippe GUTTON, Psychanalyste. Professeur Université d'Aix en Provence. Groupe de recherche et d'enseignement universitaire de psychopathologie et de psychanalyse. Directeur de publication de la revue Adolescence.

Yves GERIN, Psychologue clinicien. Docteur d'Etat en psychologie. Psychothérapeute.

Pascal HACHET, Psychologue clinicien. Docteur en psychanalyse. Psychothérapeute.

Philippe JEAMMET, Psychiatre. Psychanalyste. Professeur de psychiatrie. Service de psychiatrie de l'adolescent. Institut Mutualiste Site Montsouris.

Fabien JOLY, Psychologue clinicien. Docteur en psychologie. Chargé de cours Université Paris V. Psychothérapeute.

P.A. RAOULT, Psychologue clinicien. Docteur en psychologie. Maître de conférence IUFM Grenoble. Psychothérapeute.

Nathalie SOVEAUX, Psychologue clinicienne. Protection Judiciaire de la Jeunesse. Psychothérapeute.

PREFACE

Dans les précédents ouvrages nous avons traité d'un certain nombre de conduites pathologiques transitant par des modalités de la sexualité (perversion, maltraitance sexuelle, etc.), nous avons abordé des organisations psychiques dans lesquelles le débordement pulsionnel était au premier plan (psychopathie, états-limites), nous avons analysé les modes d'investissement et de déplacement du lien érotique en psychothérapie (transfert). Le fil commun était les modalités et échecs des transformations du sexuel (freudien) dans les processus de représentation et dans le procès de signification.

Si Freud affirme très tôt le rôle fondateur de la sexualité dans la névrose d'angoisse puis dans l'hystérie, il dépassera rapidement la simple référence à la sexualité génitale en introduisant la notion de pulsion. Il supposera de fait un mode de structuration de l'appareil psychique à partir des trajets et destins du pulsionnel. Si nombre de travaux post-freudiens se sont quelque peu éloignés de la « chose sexuelle », il y a peut-être lieu de reconsidérer le rôle des excitations pulsionnelles et du désir dans ses diverses expressions de la sexualité et leurs devenirs dans les expressions pathologiques.

Nous partirons d'une première distinction entre le sexuel et le génital. Nous ne parlerons donc pas ici de sexologie. Le leurre du bien jouir est l'illusion perverse d'une plénitude du bien-être produite par la perfection du geste (ou du comportement) et par la croyance en la fusion avec l'autre. Nous évoquerons les modes d'éparpillement et de recomposition du sexuel qui en figurent le pathologique ou le créatif.

Les interventions sont issues des travaux qui se sont déroulés à l'EPSDM de Prémontré avec le soutien bienveillant de M. Barrou, directeur et l'aide précieuse de Mme Lokkerbol.¹

¹ Que soient remerciés pour leurs interventions Mme M.C. Aubray, MM. J.B. Chapelier, P. Benghozi dont les exposés n'ont pu être joints à ce recueil.

PREMIERE PARTIE : DU SEXUEL INFANTIL

LE SEXUEL EN TOUS SES ETATS : DU TRAJET DE SUBJECTIVATION A LA SUBLIMATION

Patrick Ange RAOULT¹

« Je crois que la majorité des humains n'a rien à faire du sexe. Il vaut mieux laisser tomber si on ne sent pas doué pour. Tout le monde ne pas jouer du piano ». Ph. SOLLERS

Nos précédentes publications nous avaient conduits à traverser de manière singulière et récurrente certains destins de la sexualité. Les abus sexuels, en particulier dans les contextes familiaux², interrogeaient tant les systèmes familiaux que les retombées psychoaffectives de ces situations traumatiques. De manière conjointe, nous pouvions percevoir d'un point de vue anthropologique et sociologique, que la loi symbolique engage la prescription et la répression des comportements sexuels régulés par des pratiques sociales (mariage, virginité, etc.). De fait la sexualité contient la question de la filiation. Les perversions³ posaient le problème de structurations psychiques en impasse. Les délits soulignaient une singulière érotisation de l'acte par le passage duquel les voies de la symbolisation se trouvaient suspendues. De même nous n'étions pas sans prendre acte que les violences dites sexuelles ne relevaient pas de la sexualité, mais de l'emprise. Ces trois registres invitaient à préciser les réponses sociales, judiciaires et cliniques en œuvre. Mais ces approches sont demeurées partielles, nécessitant de fait une exploration plus conséquente des sexualités.

En effet, le terme de sexualité recouvre des acceptions différentes en regard de conceptions hétérogènes. Si la biologie y

¹ Maître de conférence IUFM Grenoble, Psychologue clinicien.

² P.A. Raoult (sous la direction). *Souffrances et violences. Psychopathologie des contextes familiaux*. Paris, L'Harmattan, 1999.

³ P.A. Raoult (sous la direction). *Passage à l'acte : entre perversion et psychopathie*. Paris, L'Harmattan, 2002.

décrit les fonctions de différenciation sexuelle et de reproduction, l'anthropologie y fonde le problème de la filiation et y analyse des règles socioculturelles. Si la sociologie y perçoit des styles référencés aux évolutions socio-économiques et idéologiques, la psychiatrie y repère des conduites pathologiques hors normes, consécutives d'une éventuelle fragilité constitutionnelle. Si la psychologie y analyse l'acquisition des rôles sexués, la psychanalyse y conçoit un organisateur de la vie psychique.

L'approche freudienne permet surtout la différenciation entre la sexualité, relevant de l'exercice des organes, et le sexuel, ensemble de représentations, d'affects et de symptômes. La caractéristique de la fonction sexuelle est de ne se représenter au plan psychique qu'au travers des pulsions et de leurs destins, au-delà d'une finalité biologique. Le pulsionnel se révèle l'effet de la rencontre à un autre sujet désirant, objet libidinalement investi satisfaisant au but de jouissance.

Cette disjonction entre sexualité et sexuel assure d'en suivre les trajets en son registre structural, dans l'expression développementale et parfois pathologique, en reposant plus particulièrement les articulations entre le sexuel et l'inconscient et les modalités de l'organisation libidinale. De la disposition perverse polymorphe à l'expérience de la castration et de l'Œdipe se négocie pour chacun la question de l'origine et de la différence des sexes, et se détermine une position subjective.

D'un côté nous reprendrons, au cours de cet ouvrage, le cheminement du sexuel de la petite enfance à l'adolescence en insistant plus particulièrement sur cette phase jusqu'alors supposée de latence et de suspension de l'activité sexuelle et sur la phase pubertaire, cruciale à bien des égards. De l'autre nous porterons intérêt aux chemins de traverse du sexuel soit dans le cadre de pathologies majeures de l'enfance et de l'adolescence (états psychotiques, pathologies limites, anorexie, psychopathie, etc.), soit comme impasse d'une activité sexuelle déviante et répétitive (fétichisme, exhibitionnisme, masturbation intempestive, etc.), soit en tant que transformation de l'objet et du but (ascétisme, toxicomanie, etc.). Cette démarche ne se fera pas sans porter attention aux manifestations de la sexualité que nous livre la clinique quotidienne et que nous révèle le travail psychothérapique ou thérapeutique (groupe, institution).

I LES CONCEPTIONS THEORIQUES

1) Les Sexualités

Les travaux sur la sexualité ont été développés principalement en deux périodes : un ensemble de travaux sur les perversions a été produit à la fin du siècle dernier par les médecins et sexologues, donnant lieu à une filiation dans les courants sexologiques actuels, des travaux plus récents souvent d'ordre sociologique ont été effectués à partir de 1980 avec pour thème les comportements sexuels devant l'apparition du sida. Cependant ces axes ne contiennent pas toutes les approches de la sexualité. Ainsi Maria Andréa Loyola n'est pas sans rappeler que la sexualité peut s'envisager par rapport à la famille, à la parenté, au mariage ou aux alliances, elle peut se penser comme menace à l'ordre social ; elle peut se concevoir comme constitutive de la subjectivité et/ou de l'identité individuelle et sociale ou comme désir ; elle peut se définir comme un problème biologique ou génétique, politique et moral. Elle fait partie de ces objets polysémiques, traversés par des théories hétérogènes et ne constitue pas un objet univoque. Elle reste un champ à constituer. Si l'anthropologie l'a saisie comme forme de penser le social et la société, la médecine l'a abordée sur un mode normatif, perspective que la psychanalyse n'a pas été sans reproduire. Cependant la plupart des approches ont tenté de défaire la relation entre sexualité et reproduction soit pour lui conférer un statut autonome, dans lequel l'érotisme, le plaisir, les diverses formes du vécu sexuel auraient une place fondamentale, soit pour la penser dans ses liens avec d'autres domaines sociaux. De la même manière nombre d'auteurs ont essayé de séparer, de dénaturaliser le lien entre sexe et genre, c'est-à-dire l'attribution de rôles sociaux et de caractéristiques psychologiques aux deux sexes en fonction de leurs différences biologiques.

L'anthropologie a très tôt montré que la sexualité constitue un pilier des sociétés, soumise à des normes variables, autour d'un interdit fondamental : le tabou de l'inceste. Le relativisme culturel s'articule autour d'une dialectique de l'interdit et du permis en vue de la création d'un ordre social. De la même manière conduites, sentiments et rôles sexués et sexuels sont culturellement définis pour chaque sexe, ainsi d'ailleurs que les positions sexuelles. La sexualité conjugale et la sexualité pré et extra-conjugale sont définies de façon variable. F. Héritier conçoit la sexualité selon quatre piliers : la

prohibition de l'inceste, la répartition sexuelle des tâches, une forme reconnue d'union sexuelle et la valence différentielle des sexes, soit les rapports du masculin et du féminin. Et la différence entre ces deux termes tient non au sexe mais à la fécondité. Cependant il y a lieu de se demander si les transformations récentes que sont l'insertion des femmes dans le système productif, l'apparition de la pilule anticonceptionnelle, les nouveaux modes de procréation (insémination artificielle, mère porteuse, fécondation in vitro), les transformations des systèmes familiaux, les modifications des rapports entre sexes ne dissocient pas encore plus les rapports entre reproduction, sexualité, plaisir, genre, rôle sexuel et sentiments.

La sociologie a initialement traité de la sexualité, comme construction sociale, en regard de l'institution familiale régulant et intégrant la sexualité ou de l'évolution prise par l'importance de l'amour et des relations affectives et d'intimité dans la constitution du couple. Le deuxième aspect aborde les normes et valeurs face aux comportements sexuels ou les rationalisations, en particulier médicales et sexologiques, sur la sexualité. D'autres auteurs incluent la sexualité soit dans le rapport de l'homme à lui-même, soit dans une approche des émotions et des affects, soit dans le cadre des relations intimes.

La psychosociologie approche la sexualité en termes de réseaux sociaux de partenaires, de scripts sociaux de la sexualité, d'activités sexuelles, de récits ou de représentations. C'est dans ce cadre que l'on peut rentrer les grands rapports sur la sexualité humaine. Ainsi Kinsey en 1948 et 1953 tente une classification des différents types de comportement sexuel humain. Il décrit les sources principales du paroxysme (auto-stimulation, rêves nocturnes orgasmiques, attouchements hétérosexuels, relations hétérosexuelles et homosexuelles, rapports avec les animaux), souligne les excitations érotiques du jeune enfant et ses premiers orgasmes, montre l'absence de phase de latence, précise les types de pratiques sexuelles en regard du niveau social, aborde les caractéristiques de la sexualité féminine. Masters et Johnson en 1966 détaillent les réponses sexuelles lors des différentes phases, précisent la physiologie de l'orgasme en particulier chez la femme, montrent la poursuite de l'activité sexuelle à tout âge. Hite en 1976 et 1981 étudie la sexualité féminine au plan du vécu de l'orgasme, des activités sexuelles, des relations avec des partenaires et de l'évolution des comportements au cours de la vie. Elle décrit les principaux types de masturbation féminine et ses critères qualitatifs.

Simon en 1972, centré sur la population française, révèle l'âge moyen du premier rapport sexuel, le poids du tabou de la masturbation, le nombre moyen de partenaires au cours de la vie, le taux de fréquentation des prostituées, le choix des partenaires, les activités et positions sexuelles usitées, la fréquence des rapports, etc. Spira en 1993, dans le cadre d'une réflexion épidémiologique à propos du sida, reprend les registres abordés par Simon, y adjoignant l'étude du nombre de nouveaux partenaires au cours des douze derniers mois, de l'utilisation du préservatif, de la perception du risque d'infection par le virus VIH, de l'incidence des dysfonctions sexuelles.

Le discours médical ne peut produire une vision unifiante sur le sexe et la sexualité. Mais c'est principalement avec la médecine des perversions vers la fin du XIX^{ème} siècle, dans le cadre des pratiques disciplinaires du corps, qu'apparaît une nosologie des déviations sexuelles. La sexualité est surtout unifiée en tant qu'instinct biologique, acquis héréditairement et doté d'une fonction de reproduction biologique. Le plaisir devient de fait pervers. Les travaux qui suivront seront parcellaires, relevant de spécialités médicales (endocrinologie, génétique). La rupture freudienne mettra fin à l'exclusivité médicale dans l'approche de la sexualité, et verra la constitution de la sexologie, qui n'est pas une spécialité médicale, tout en demeurant dans sa référence. La norme de la sexologie est la puissance de l'orgasme, impliquant des rééducations de l'activité sexuelle, comprises comme un apprentissage de la jouissance.

A contrario la psychanalyse déloge la sexualité du comportemental pour l'inscrire dans la subjectivité. Elle la définit par les attributs du plaisir et de la jouissance et l'inscrit dans l'ordre de la parole et du langage. La sexualité se fonde sur le fantasme, et se dédouble secondairement dans la corporéité. Elle relève de l'économique soit des dimensions de l'intensité et de l'affect.

Entre le sain et le malsain, le licite et l'illicite, le bien et le mal, le beau et le laid, le normal et l'anormal, l'attirant et le répugnant, le risqué et le non risqué, la sexualité se révèle un objet de médiation complexe.

2) Place du sexuel dans la théorie contemporaine

Dans « Les Chaînes d'Eros »¹, A. Green porte insistance sur trois dimensions :

- L'existence d'interprétations différentes de la sexualité,
- L'insuffisance de notre conception contemporaine de la sexualité,
- La minimisation ou la relativisation du sexuel au bénéfice d'autres facteurs dans les théories psychanalytiques.

G. Bonnet, en 2001, souligne, à son tour combien la théorie sexuelle de Freud est devenue « *une idée trop étriquée, trop fermée et de plus en plus éloignée de ses intuitions premières* »².

Ce questionnement sur la sexualité et le sexuel survient à la suite de modifications sociales dans le rapport à la sexualité, mais en même temps se trouve inscrit, après une période de révolution sexuelle, entre une résurgence du puritanisme et la renaissance d'un spiritualisme, prenant parfois des voies sectaires.

D'une manière courante, la sexualité est précisée par l'appareil qui en assure la fonction et l'acte par laquelle elle s'accomplit. La caractéristique humaine est l'indépendance vis-à-vis de la reproduction, expression d'une jouissance à laquelle le sujet peut parvenir sans contact direct d'aucune sorte avec l'objet ou par le moyen d'une auto-excitation.

Cette dimension développée dans le savoir moderne par l'étude systématique des perversions par Krafft Ebing et Moll, abordée dans ses dérivations infantiles par Havelock Ellis, va trouver son expression théorique avec Freud. Ce dernier mettra en évidence des formes infantiles de la sexualité, non aptes à aucune réalisation sexuelle complète, soit le sexuel pré sexuel.

La sexualité ou plus précisément le sexuel, devient le socle de la théorie du psychisme pour Freud. Il étaye sa conception sur le concept fondamental de pulsion qui est exclu dans les théories post-freudiennes. Cette exclusion a pour effet d'une part de couper le psychique du soma d'autre part de voir apparaître par substitution le self, les relations d'objets, le signifiant pur ou énigmatique. Dès lors, comme le souligne A. Green : « *Comment comprendre, en ayant exclu l'explication par les pulsions, les manifestations de la psychopathie et*

¹ A. Green. *Les chaînes d'Eros. Actualité du sexuel*. Paris. Editions Odile Jacob. 1997.

² G. Bonnet, *L'irrésistible pouvoir du sexe*. Paris, Payot, 2001, p. 11.

de la délinquance, les perversions sexuelles et la criminalité qui leur est liée (viols, inceste, abus suivis de meurtres, etc.) »¹.

L'effacement du sexuel est conjoint d'une approche limitée aux expressions directes (troubles de la sexualité, perversions, etc.). Cet effacement prend plusieurs formes :

- 1) La relativisation du sexuel, théorie qui lui refuse la fonction d'être un axe directeur du psychisme avec souvent d'autres exigences premières (défense contre une angoisse archaïque, besoin d'assurer la sécurité du Moi, soumission des motivations du sexuel aux objectifs du développement, etc.). Ainsi Fairbairn, par exemple, glisse vers une conception des relations d'objet, impliquant la relégation du sexuel à un rang subalterne.
- 2) La contestation contre la part excessive accordée à la métaphorisation du sexuel.
- 3) La récusation de toute conception qui verrait le sexuel comme partie intégrante d'un Ça branché sur le soma. On lui oppose l'idée d'un inconscient, envisagé d'un point de vue libéré de toute spéculation biologisante. La sexualité devrait relever d'un ailleurs (Laplanche, Lacan). Il faut à tout prix rompre avec l'idée d'un psychisme émergeant du biologique pour lui préférer une réalité psychologique quasi-autonome. Lacan rabat, concentre sa théorisation sur le lieu, le rôle, la fonction auxquels son destinataire la prédestine.

L'enjeu de l'opération est alors la dissociation inconscient/enracinement dont la pulsion est le trait d'union chez Freud.

3) Le sexuel freudien

La conception freudienne se soutient de la prévalence du développement libidinal dont l'aboutissement est la sexualité génitale, exposée de fait à des inhibitions, des régressions, des stases à des

¹ Opus cité, p. 131.

niveaux fonctionnels antérieurs. L'enjeu central du développement libidinal est l'intégration sous le primat génital des dispositions perverses polymorphes de l'enfant.

Le sexuel devient le lien électif entre le corporel et le psychique, et l'inspirateur et l'agent impulsant le développement. Le sexuel ne se restreint pas à la sexualité, en tant qu'il brise le cloisonnement de la fonction sexuelle, en tant que ses formations dans le psychisme imprègnent durablement le cours de la vie, donnant lieu à des destins variables. Il pose une coexistence avec la biologie, non sur le mode d'une subordination ou d'une causalité directe. Il est une exigence de travail au plan psychique, impulsée par les excitations somatiques. Le sexuel freudien se décline, sur fond d'un antagonisme constitutif, selon un ensemble de termes : pulsions partielles, effets de refoulement et amnésie infantile, intrication et désintrication, manifestations dès le début de la vie, formes successives de la sexualité, évolution diphasique, poussée continue de l'excitation sexuelle, etc. Pour reprendre la formule d'A. Green : « *Aux deux bouts de la chaîne érotique, à l'extrémité la pulsion jouera le rôle d'une matrice subjective, élira l'objet comme d'obtenir l'état recherché. A l'autre extrémité la sublimation qui met aux prises les pulsions avec le culturel* »¹. Cette chaîne s'entrecroise dès lors avec d'autres chaînes. L'étiologie sexuelle réalise la convergence de plusieurs sources :

- 1) **La mise en évidence dans les symptômes du rôle de la sexualité** : Dans les Manuscrits A et B, 1892, Freud met en avant l'origine sexuelle des névroses. Ce sont les troubles de la sexualité (absence d'exercice ou des mauvaises conditions de mise en œuvre de la capacité génitale) qui provoquent l'apparition de la névrose d'angoisse et de la neurasthénie. Il découvre dans l'hystérie des causes sexuelles anciennes (incidents, frustrations, désirs intervenus dans l'enfance). Ce sont des désirs de type pervers, mais avec pour données que l'hystérie réalise le refus d'une perversion. En 1894, il décrit la lutte des vœux et représentations sexuels vécus comme intolérables et inconciliables avec le reste de la personnalité. Ce conflit conduit au refoulement de ces représentations, puis à l'apparition de symptôme de type hystérique ou obsessionnel ou phobique. L'idée d'une énergie psychique

¹ Opus cité, p. 160.

spécifique d'origine sexuelle, la libido rend compte de la force des représentations refoulées et de certaines angoisses. C'est bien un défaut de satisfaction qui est la raison économique de la pathologie. La stase de la libido, en tant que substance toxique, est un agent pathogène. Dès lors les troubles névrotiques renvoient à des troubles de la jouissance au cœur du fonctionnement psychique.

- 2) **La découverte de la fonction du rêve comme réalisation d'un désir d'origine infantile transposé dans le présent.** Un désir caché se découvre dans les formations de l'inconscient. C'est l'incessante élaboration de la libido qui participe de toutes nos formations psychiques que ce soient les rêves, les fantasmes, les souvenirs, les actes manqués, les oublis symptomatiques, etc., lesquelles sont des moyens de défense contre le déplaisir.
- 3) **La découverte de la sexualité infantile,** la description de la libido et la conclusion de la première floraison de la sexualité : le complexe d'Œdipe. La perversion érigée au rang de paradigme et qui renvoie à la sexualité infantile comme à la norme qui rend compte de sa nature polymorphe. Les diverses perversions sont des ratées de l'évolution, des fixations. Il reprend les recherches développées par Ambroise Tardieu, 1857, Westphall 1870, Lasègue 1877, Charcot et Magnan 1882, Magan 1885, Binet 1888, Krafft Ebing 1890, Moll 1891, 1892, Schreck Notzing 1895, Havelock Ellis. Il décrit l'éros dans le psychisme enfantin enraciné dans les pulsions partielles axées sur le plaisir le plus immédiat avec un objet interchangeable (bouts de sein, étron, etc.). La disposition perverse polymorphe de la sexualité s'exprime chez l'enfant par diverses manifestations (suçotement, défécation, etc.). Les agissements pervers sont les équivalents des plaisirs partiels. Le geste théorique de l'introduction d'une sexualité infantile a pour conséquence d'un côté de dissocier l'érotisme de la reproduction, d'autre part de concevoir la sexualité dans le champ du désir. Et la notion de polymorphisme confère à la sexualité une multiplicité de trajets, des formes d'existence et de présentation diverses, des modalités d'être différentes.

- 4) **La reconnaissance différée de l'amour de transfert¹**. En regard de ses premières découvertes, il introduit la frustration sexuelle dans ses cures avec la règle d'abstinence. La relation psychothérapique soutient une intimité qui favorise l'émergence des désirs. Le sexuel est ainsi présent massivement. Reconnaître les désirs et les frustrer permet la naissance d'une névrose actuelle artificielle, névrose de transfert réactivant les troubles survenus dans le cadre des transferts à l'origine des angoisses. Scène imaginaire sur laquelle se déploient les désirs sexuels à partir d'une parole qui met en rapport les représentations coupées les unes des autres, les systèmes psychiques disjoints. Les fantasmes érotiques inconscients dans lesquels l'analyste se trouve enserrés trouvent leur valeur métaphorique par la mise en mots.
- 5) **La situation conflictuelle de la sexualité** en opposition avec une force de statut équivalent. Initialement l'accent porte sur l'énergie sexuelle somatique distinguée de l'énergie sexuelle psychique. Après l'introduction en 1905 du terme de pulsion, il introduit le conflit entre les pulsions partielles et les pulsions du moi, puis entre libido d'objet et libido du moi après l'introduction du narcissisme en 1914, avant le dernier dualisme pulsionnel en 1920 entre pulsion de vie et pulsion de mort, intriquées l'une à l'autre.
- 6) **Un ensemble de facteurs affecte la conscience** : amnésie, refoulement, censure ont pour effet constant de minimiser l'influence du sexuel jusqu'au déni. Ce sont les vicissitudes des pulsions qui décrivent le ratage de la satisfaction. Selon plusieurs formes : le refoulement, la sublimation, le renversement dans le contraire, le retournement sur la personne propre, le passage de l'activité à la passivité, l'introversion et les régressions libidinales narcissiques.
- 7) **Parler de psychosexualité revient à mettre en avant** :
- Le rôle moteur du développement psychique attribuant au plaisir une portée sans précédent ;
 - Le facteur biologique de la différence des sexes devient l'expression d'une bisexualité psychique ;

¹ P.A. Raoult (sous la direction). *Le transfert en extension. Dérivation d'un concept psychanalytique*. Paris. L'Harmattan. Etudes psychanalytiques. 2000.

- La sexualité infantile connaît un premier aboutissement avec l'organisation œdipienne qui structure la bisexualité ;
- La mutation opérée par l'intervention de l'imaginaire ouvrant sur la constitution du désir (absence de l'objet et son investissement dans la rencontre) ;
- La combinaison des deux ordres de données précédentes impliquant de véritables systèmes de causes : théories sexuelles infantiles ;
- Le refoulement (conservateur) et l'inconscient (ignorant le temps) permettent le resurgissement ou la réactivation des conflits infantiles mettant à mal une résolution temporaire.

Cette approche de la sexualité infantile s'expose dans une approche généalogique des perversions, comme dans une conception évolutionniste des conduites de plus en plus complexes. L'enfant normal est décrit comme pervers polymorphe, puis se décrivent les fantasmes pervers sous-jacents à de nombreuses formations psychiques : symptôme, lapsus, rêve, mots d'esprit. Perversions sexuelles de l'adulte, développement sexuel de l'enfant et transformations de la puberté réalisent le trépied de la théorie du développement libidinal, dans laquelle la pulsion sexuelle est le dénominateur commun. L'analyse des modes de transformations du fantasme sexuel (renversement pulsionnel de l'activité à la passivité, de l'amour à la haine, retournement sur la personne propre, mécanismes de déni et de clivage) vient compléter cette théorie.

Freud a toujours établi la part de sexualisation qui affectait les formations qui semblaient ne pas être du ressort de la sexualité (autoconservation, Moi, conscience morale, agression, sublimation, etc.). Il s'agit d'une théorie de la sexualité généralisée liée à la caractéristique humaine : sa déterritorialisation associée à sa désynchronisation temporelle dépendante de sa prématurité et ses potentialités de combinaisons et de transformations. La sexualité freudienne a pour propriétés de faire lien à des registres divers, d'être de nature essentiellement transgressive, expansion limitée par les défenses, de ne cesser de varier dans ses contours qui la définissent. Elle met en avant la dissociation chez l'homme de la recherche du plaisir sexuel d'avec la reproduction.

Suivant le mot de Charcot sur la « chose génitale » ou celui de Breuer sur les « secrets d'alcôve » comme étiologie de l'hystérie, Freud expérimente que c'est de sexualité qu'il est question dans l'inconscient. « *La sexualité est le texte unique de l'inconscient* »¹ P.L. Assoun. D'abord perçu dans les propos des névrosés sur le thème de séduction sexuelle par un adulte, elle est ensuite conçue comme fantasmes de désir. L'hystérie est donc d'abord perçue comme liée à une expérience précoce traumatisante, à une transgression dans l'expérience du sujet au cours de l'enfance. Cette séduction, dans une relation asymétrique entre un sujet plus âgé agresseur et actif et un enfant en position passive, constituerait l'impact originnaire du sexuel. Cette conception, sa neurotica, allait être en grande partie abandonnée en 1897 au profit de celle du fantasme. Mais d'une part la question du réel du traumatisme de la séduction continuait un parcours souterrain pour trouver une élaboration théorique avec la pulsion de mort en 1920, d'autre part la séduction se trouvait déplacée du côté des soins maternels, constituant l'inscription originelle de la sexualité dans le corps de l'enfant, selon une valence positive.

De ne pouvoir être dite et sue en même temps, la sexualité se constitue en thème de parole, s'inscrit dans une parole. La Chose ne se recueille que dans une forme représentationnelle, la pulsion comme représentant psychique des excitations endosomatiques.

« C'est dire que la Chose n'est pas le dehors de la représentation : c'est sa matérialité même. C'est de la Chose que la représentation est re-présentation. »

Nous ne pourrions avoir connaissance d'autre représentation de la choséité s'il n'existait un autre destin représentatif, celui des mots. Le mot est donc la véritable altérité de la Chose, à l'intérieur de la représentation. (...) l'inconscient est une pensée pure de la Chose » (P.L. Assoun²). Freud postule le rapport de l'excitation corporelle et du mot, par l'intermédiaire de la chose et à travers leur représentation.

4) Structure théorique

Cette théorie vient à se déployer dans un appareil conceptuel complexe dans ses évolutions. Trois points de vue structurent cette approche : le point de vue dynamique, le point de vue topique, et le point de vue économique.

¹ P.L. Assoun. *Introduction à la métapsychologie freudienne*. Paris PUF, p. 86.

² Opus cité, p. 103.

D'un point de vue dynamique, les phénomènes psychiques sont conçus comme les résultats de conflits entre des forces antagonistes soit au plan pulsionnel soit au plan intersystémique. Dans un premier temps, 1909, le trouble psychique est la conséquence d'une opposition entre les forces de l'inconscient devant se manifester et la répression du système conscient s'y opposant, ce sera ensuite l'antagonisme des diverses instances entre elles et le monde extérieur, enfin l'opposition pulsionnelle entre libido et intérêt du moi, entre pulsion de vie et pulsion de mort.

Le point de vue topique est un modèle spatial des instances à valeur métaphorique. La première topique (1895, Esquisse d'une psychologie scientifique ; 1900, Sciences des rêves, chapitre VII ; 1915, L'inconscient) décrit trois systèmes :

Le système préconscient-conscient, à la périphérie de l'appareil psychique, chargé de percevoir et d'enregistrer les informations extérieures et les sensations intérieures, a une fonction de perception. Il est caractérisé par le processus secondaire (énergie liée, prédominance du principe de réalité). Le préconscient contient des contenus accessibles à la conscience du fait de traces mnésiques faites de représentations de mots.

Le système inconscient renvoie à la partie la plus archaïque de l'appareil psychique, son contenu est celui des représentants des pulsions, sous le mode de représentations de choses ayant subi le refoulement. Il est caractérisé par le processus primaire (énergie libre, tendance à la décharge sans entrave, circulation de l'énergie d'une représentation à l'autre par condensation et par déplacement, prédominance du principe de plaisir).

La censure entre l'inconscient et le préconscient est particulièrement active, interdisant le passage de certaines représentations, celle entre préconscient et conscient est plus souple. Une troisième frontière existe entre le monde extérieur et la surface de l'appareil psychique empêchant l'irruption de stimuli trop violents, c'est le pare-excitation.

La deuxième topique (1920, Au-delà du principe de plaisir ; 1923, Le Moi et le Ça) réalise un remaniement de l'ensemble de la théorie analytique. L'accent est mis sur le conflit des instances. Il y est défini le Ça, pôle pulsionnel recueillant les besoins pulsionnels dans la sphère somatique et leur offrant une expression psychique. Il fonctionne selon les principes de l'inconscient : processus primaire, principe de plaisir, pas de contradiction ni de négation. Y sont

relevées l'importance des pulsions partielles et l'intrication entre les pulsions agressives et les pulsions libidinales. Vient ensuite le Moi qui se développe à partir du Ça sous l'influence du monde extérieur. Il est un pôle défensif entre les exigences pulsionnelles du Ça, les contraintes de la réalité et les exigences du Surmoi. Sa genèse résulte à la fois d'une différenciation progressive du Ça et d'une modélisation à la suite d'identifications successives à des objets externes intériorisés. Il se présente comme une unité, assurant la stabilité et la permanence de la personne. S'il tend à posséder les fonctions de conscience et d'autoconservation, une part de cette instance est inconsciente, comme l'illustre les mécanismes de défense.

Le Surmoi, troisième instance, est l'héritier du complexe d'Œdipe et est structuré par l'identification et l'intériorisation du surmoi parental.

Le point de vue économique concerne l'aspect quantitatif des forces en présence : intensité de l'énergie pulsionnelle, intensité des mécanismes défensifs et des contre-investissements. Il s'agit donc de l'étude de la circulation et de l'investissement de l'énergie psychique au niveau des instances, objets ou représentations. Cette énergie libidinale provient des pulsions, entités biologiques au double pôle somatique et psychique. Cette énergie décrite initialement (1895 *Esquisse d'une psychologie scientifique ; Etudes sur l'hystérie*) comme circulation sur une chaîne de neurones d'une énergie libre, s'évacuant hors du système neuronique, passe sous le contrôle du Moi qui l'endigue dans certains ensembles neuroniques. Ainsi par l'attention un ensemble de représentations est fortement investi. Dès 1900 Freud abandonne l'hypothèse neuronique. Il relève la conversion de l'énergie libidinale en innervation somatique, laissant supposer la séparation de la charge énergétique et de la représentation, alors refoulée. L'investissement possède une certaine stabilité et souplesse ce qui lui permet de se retirer lors de perte (travail du deuil) ou de désinvestir des représentations refoulées par le surmoi pour être utilisé pour maintenir ce refoulement par contre-investissement (opposition ou substitution).

Le processus primaire réalise l'état libre de l'énergie facilitant la décharge. Deux phénomènes sont à l'œuvre : le déplacement, soit l'écoulement d'une énergie d'investissement le long d'une voie associative enchaînant diverses représentations (faire figurer une représentation à la place d'une autre), et la condensation soit le fait qu'une représentation unique apparaisse comme un point commun à

plusieurs chaînes associatives de représentation. Le processus primaire tend à la recherche d'identité de perception : lors de la survenue d'une tension (désir) les traces mnésiques de l'objet et du processus qui ont antérieurement fait disparaître cette tension vont se trouver réinvesties. Il va chercher à renouveler le processus et à retrouver par les voies les plus directes l'objet satisfaisant (réactivation hallucinatoire du souvenir de l'objet).

Le processus secondaire est l'état lié de l'énergie. Il y a recherche de l'identité de pensée, c'est-à-dire que l'intérêt du moi se porte sur des liens, les voies de liaison entre les représentations.

5) La pulsion

La pulsion est définie comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme comme une mesure de l'exigence du travail qui est imposée au psychisme en conséquence de sa liaison au corporel (Pulsions et leurs destins). La pulsion est ce qui échappe à l'instinctuel dans son aspect déterministe. C'est un modèle d'action internalisée qui ne dépend pas d'une source externe, mais trouve en lui-même sa propre stimulation déclenchante. Le psychique naît de l'exigence de travail qu'elle impose au psychisme par son lien au corporel, de la pression exercée par un corps qui fait l'expérience de son incomplétude originaire, essentielle et incontournable. La pulsion est un concept fondamental, conventionnel, clef de voûte du premier moment de la métapsychologie, pièce maîtresse du corpus théorique. La pulsion relève de la problématique de l'irruptif et de l'excès dont les intensités rendent compte de la problématique de l'affect et de l'étiologie des troubles psychiques. La multiplicité des pulsions partielles est produite par l'investissement, par la séduction maternelle. Le lien primordial à l'objet inscrit un circuit pulsionnel et produit une dette d'ordre symbolique.

Les pulsions sont précisées par quatre éléments principaux : la motion, la source, le but et l'objet (Trois essais). La motion pulsionnelle est l'aspect dynamique, actif, mobilisateur, pouvant déclencher la motricité ; c'est la mesure d'exigence de travail qu'elle représente. La source pulsionnelle est une zone corporelle d'où prend naissance l'excitation (zone érogène) et l'énergie psychique qui s'y trouve qualitativement et quantitativement investie (processus

psychique déclenchant au niveau psychique un état de tension). A la fois source pulsionnelle (érection) et lieu de sa résolution (coût ou masturbation), mais aussi présence de l'investissement de représentations psychiques intermédiaires (fantasmes érotiques). Ceci peut être aussi les causes déclenchantes (excitations mécaniques, activité musculaire). Le but pulsionnel est la satisfaction, soit l'apaisement de la tension créée par l'activation de la source pulsionnelle, du fait d'une décharge. C'est aussi les moyens et mécanismes qui permettent d'atteindre ce but final. L'objet pulsionnel est ce par quoi la pulsion se satisfait. C'est l'élément le plus variable, fonction de l'histoire interactive, de ses expériences de gratification. Cet objet peut être une personne, un objet partiel, le monde réel ou un fantasme. La représentation de l'objet fortement investie orientera désormais l'organisme vers le même objet.

L'action au niveau du psychisme n'est pas due à la pulsion mais au représentant de la pulsion composée de la représentation pulsionnelle et de l'affect pulsionnel. La représentation pulsionnelle (*Vorstellung*) constitue l'aspect qualitatif du représentant pulsionnel en ce qu'elle correspond à la trace sensorielle interne (image essentiellement visuelle) de l'expérience de gratification. La représentation ou représentant représentation est l'un des deux modes de représentance pulsionnelle. L'affect pulsionnel est l'état émotionnel, la résonance affective accompagnant la représentation précédente. Il a un double aspect qualitatif (tonalité émotive) et quantitatif (énergie). L'affect est la subjectivation de la pulsion dont on a extrait la représentation.

Lorsque l'énergie est libre la liaison entre affect et représentation est faible, l'inverse quand elle est liée.

Plusieurs théories pulsionnelles se succèdent :

- 1) La première théorie pulsionnelle oppose les pulsions sexuelles et les pulsions d'autoconservation (Conception psychanalytique des troubles visuels d'origine psychologique, 1910). Les pulsions sexuelles concernent la survie de l'espèce par procréation et les pulsions d'autoconservation la survie de l'individu par les systèmes d'autoprotection. L'énergie psychique des pulsions sexuelles est la libido, celle des pulsions d'autoconservation l'intérêt du moi. Cette première conceptualisation introduit la notion d'étayage qui explique l'aspect secondaire de la libidinalisation des relations objectales. Le plaisir lié à la

satisfaction du besoin engendre une prime de plaisir, ainsi l'aspect libidinal du suçotement qui peut remplacer l'apport énergétique et calorique du sein dans la mesure où le plaisir oral cristallise, focalise et réactualise l'expérience alimentaire de base. Il s'agit de la libidinalisation secondaire des fonctions neurophysiologiques, fondamentale pour le développement de la pensée (hallucination du plaisir fonctionnel). Est introduite de manière corollaire la notion de pulsion partielle, les différentes composantes de la pulsion pouvant fonctionner de manière indépendante. Chacune apporte un plaisir partiel, d'organe.

- 2) En 1914, est introduit la notion de narcissisme, comme investissement du Moi par la libido au sein d'une opposition entre libido d'objet et libido narcissique. Le narcissisme réalise une nouvelle économie pour la subjectivité, soutenant l'émergence du moi et du corps unifié. Il désigne une érotisation du moi avec une balance énergétique entre le moi et l'objet. Il procède de l'autoérotisme et est une forme d'investissement pulsionnel nécessaire à la vie subjective. Les pulsions sexuelles prennent le corps pour objet et permettent un investissement permanent du sujet sur lui-même. C'est sur cette base que s'édifieront les notions de moi idéal et d'idéal du moi. L'image globale et unifiée de soi est tout autant constituée par le regard de reconnaissance de l'autre maternel, et fonde les processus identificatoires. Les altérations du fonctionnement narcissique rendent compte d'un certain nombre d'états pathologiques.
- 3) En 1920, « Au-delà du principe de plaisir », met en place le dualisme entre pulsion de vie et pulsion de mort. Les deux tendances s'originent dans le Ça, mais ultérieurement le Moi devient le réservoir principal de la libido et le Surmoi celui de la destructo. Il y a intrication de ces deux groupes pulsionnels et répartition ubiquitaire au niveau des instances psychiques. Le masochisme (indifférenciation Moi/Ça) et le sadisme (indifférenciation Moi Ça/réalité) doivent se dériver vers le monde extérieur. La pulsion de mort renvoie à ce registre de l'irruption, passionnel, qui en produit la compulsion de répétition.

La sexualité ne se manifeste dans le psychisme humain que par des pulsions partielles quant au but et quant à l'objet. Elle s'inscrit dans un rapport subjectif, social et langagier, fonction de la relation à un autre qui introduit à un ordre symbolique. A la pulsion se rattache le concept de libido qui en désigne la manifestation psychique qui va dès lors se déployer dans des complexes de représentations inconscientes.

6) Les stades du développement psychoaffectif

Les stades sont avant tout des paliers d'organisation décrivant une thématique prévalente sous-tendue par une zone érogène déterminée, un choix d'objet et un niveau de relation objectale. Cette conception en stades désigne un corps sexuel fragmenté en une diversité de territoires érotiques. *« Ces différents lieux constitutifs de la géographie érotique du corps sont dénommés zones érogènes par Freud. Il s'agirait de régions situées à la surface du corps, qui délimiteraient la frontière de l'extériorité de celui-ci et entreraient en contact avec d'autres corps. Les zones érogènes seraient le lieu privilégié où s'établiraient les relations entre le dedans et le dehors du corps, indiquant la porosité corporelle. Ces régions seraient caractérisées par la discontinuité, c'est-à-dire par des fentes et des ruptures dans la continuité du corps. »* (J. Birman¹). C'est l'incomplétude corporelle qui fonde la possibilité de l'érotisme. Cette incomplétude ne se limite pas aux trous du corps, puisque la surface même du corps sera considérée comme zone érogène, cette incomplétude est celle du manque de l'autre, c'est-à-dire que l'autre est nécessaire pour la médiation des demandes érotiques. Pour autant le sexuel conserve une dimension autocentrée et répond à des exigences locales d'excitation. Le corps cherche la seule jouissance. Ce n'est que progressivement que se constituera un corps totalisé, ordonnée par l'image corporelle. *« C'est à travers l'autre, représenté à l'origine par les figures parentales, que l'unité corporelle serait préfigurée et anticipée, en même temps qu'elle offrirait les instruments de sa matérialisation. »* (J. Birman²).

¹ J. Birman. *Erotisme, détresse et féminité. Une lecture psychanalytique de la sexualité*. In M.A. Loyola (sous la direction) *La sexualité dans les sciences humaines*. Paris. L'Harmattan 1999. P. 116.

² Opus cité, p. 119.

Les stades prégénitaux précèdent l'organisation du complexe d'Œdipe et se subdivisent en oral, anal et phallique.

a) Le stade oral

Il recouvre la première année de vie, et est caractérisé par la zone bucco-labiale, le carrefour aéro-digestif jusqu'à l'estomac et aux poumons, les organes sensoriels (vision, toucher). La dynamique consiste à faire passer à l'intérieur de soi des éléments de l'environnement. L'objet pulsionnel est représenté par le sein ou son substitut. Le but pulsionnel est d'un côté un plaisir auto-érotique par stimulation de la zone érogène orale et de l'autre un désir d'incorporation des objets. Ces incorporations primitives sont le prototype des identifications et introjections ultérieures. C'est en regard d'une expérience de satisfaction originaire liée à la prématuration que se constitue l'objet sexuel. Le nourrisson dépend de l'intervention d'un objet extérieur pour répondre aux besoins vitaux et s'humaniser. La perception de l'objet réel apportant l'apaisement est conjoint à une prime de plaisir laissant une trace mnésique au plan psychique. Cette trace va être réinvestie pour retrouver la satisfaction sur le mode d'un « investissement hallucinatoire du souvenir de la satisfaction ». Cette prime de plaisir constitue le sexuel et la réapparition de la perception l'accomplissement de désir. Le souvenir des traits prélevés sur l'objet désiré permet que le désir investisse de nouvelles représentations. Ces représentations de désir sont les premières élaborations fantasmatiques de l'éveil du sexuel. Cette quête de l'objet perdu va orienter toute recherche de l'objet satisfaisant au plan de la pulsion dans la réalité. L'auto-érotisme (sucotement) est à ce titre la création d'un objet sexuel fantasmatique qui vient à la place vide de l'objet primordial perdu. Avec K. Abraham s'est opérée une subdivision entre le stade oral primitif au premier semestre qui est un stade d'absorption passive, pré-ambivalent ; et le stade oral tardif du second semestre au cours duquel la succion se double d'une activité de morsure, soit l'activation des pulsions cannibaliques. L'ambivalence apparaît en tant que l'incorporation est devenue destructrice, en tant que l'agressivité orale est en jeu dans l'interaction. Le sevrage est le conflit spécifique de cette période. La préforme des relations objectales se met en place sous forme d'objets partiels, sans conscience claire du dedans/dehors, du soi et du non soi. L'enfant vit dans une autarcie mégalomaniacque. Un autoérotisme primaire (manipulation des organes génitaux sur le

mode d'une exploration tactile) est présent. La conscience des objets extérieurs apparaîtra par la différenciation entre les objets aimés et les objets menaçants au travers en particulier de l'expérience de l'absence. La nourriture et la mère se trouve dans une relation de type équation symbolique.

Les angoisses sont de l'ordre de l'engloutissement et de dévoration.

b) Le stade anal

Elle recouvre la deuxième année, et concerne l'emprise. La zone érogène prévalente est la muqueuse ano-recto-sigmoïdienne jusqu'à l'ensemble de l'appareil musculaire. L'enjeu est de conserver les objets passés à l'intérieur de soi ou de les expulser. Le but pulsionnel est d'une part le plaisir auto-érotique par stimulation de la zone érogène anale et d'autre part la recherche de pression relationnelle sur les objets et personnes. Une subdivision (K. Abraham) entre la phase sadique anale dans lequel l'expulsion intempestive d'objets détruits prend la valeur d'un défi envers l'adulte, et la phase masochique anale rétentive caractérisée par la recherche active d'un plaisir passif lié à la rétention des matières fécales, privant l'adulte d'un objet précieux. Il est le stade de l'ambivalence (conservation/expulsion, bon/mauvais objet) qui assure la consolidation de la frontière entre l'intérieur et l'extérieur, le soi et le non soi et le plaisir pris dans la manipulation relationnelle des objets externes. Se mettent en place l'axe sado-masochique et l'enracinement de la bisexualité. La dimension sadique renvoie à la découverte du pouvoir sur soi et autrui avec les sentiments de toute puissance. La dimension masochique concerne la recherche active de plaisir au travers d'expériences douloureuses. La bisexualité tient à la double potentialité du rectum comme organe creux susceptible d'excitation (tendances passives féminines) et un organe excrétoire (tendances actives masculines).

c) Le stade phallique

Il est un premier niveau d'unification des pulsions partielles sous le primat des organes génitaux, autour d'une thématique de la présence ou de l'absence du pénis. Il est une période d'affirmation de soi. La zone érogène est l'urètre avec le double plaisir de la miction et de la rétention, avec une dimension autoérotique et une dimension objectale. La masturbation secondaire s'appuie sur ce plaisir

excrétoire. Le plaisir mictionnel a une signification phallique et une connotation passive (laisser couler). Le contrôle sphinctérien conduit à une surestimation narcissique avec une dialectique entre honte et ambition. A cette période la curiosité sexuelle infantile par prise de conscience de la différence anatomique se manifeste. Le garçon nie la castration par la négation du sexe féminin ou par la croyance en une mère pourvue de pénis. La fille manifeste son envie du pénis soit en imaginant une poussée ultérieure du clitoris soit par le biais d'attitudes, d'ambitions phalliques. A la curiosité sexuelle est liée la pulsion épistémophilique, qui va s'inhiber, se sexualiser ou se sublimer. Les théories sexuelles infantiles s'élaborent tout autant. Les angoisses sont de castration, au sens de mutilation pénienne. Cette prééminence du phallus assure une fonction régulatrice dans la symbolisation des sexes et l'identification sexuée.

d) Le complexe d'Oedipe

La notion de complexe d'Œdipe s'élabore pour Freud, après l'abandon de la thèse de la séduction paternelle réelle dans l'étiologie de l'hystérie, au travers de son auto-analyse, et les références à Œdipe-roi et Hamlet. Le terme de complexe d'Œdipe apparaît en 1910, s'approfondit au travers de Totem et Tabou, 1912, dans le mythe de la horde primitive. Ce mythe est celui d'un père tout-puissant, maître de toutes les femmes, tué et mangé par ses fils, nourrissant pour ces derniers une forte culpabilité avec crainte de rétorsion. Le repas cannibalique met fin à la violence de la rivalité autour de la possession des femmes. Le père primitif, idéalisé en père mort, devient le garant de ce pacte entre semblables moyennant un renoncement à la jouissance, à une régulation de la sexualité. Le père jouisseur laisse place au père œdipien.

Le complexe d'Œdipe désigne l'ensemble des relations que l'enfant noue avec les figures parentales constituant un réseau largement inconscient de représentations et d'affects entre sa forme positive et sa forme négative. Il est le point nodal de structuration assurant le primat de la zone génitale, le dépassement de l'autoérotisme primitif et l'orientation vers des objets extérieurs. L'angoisse œdipienne moins narcissique que l'angoisse phallique est centrée sur l'objet. La perte devient une limitation de la relation à l'autre. La forme positive concerne le désir sexuel pour la mère et le désir meurtrier pour le père rival, la forme négative représente le désir érotique pour le père et la haine jalouse pour la mère. Concept

fondamental, il est le moment décisif où culmine la sexualité infantile et où se décide l'avenir de la sexualité et de la personnalité adultes. Il se structure dans son articulation avec le complexe de castration qui réalise l'intériorisation de l'interdit posé contre les deux désirs œdipiens (inceste maternel et meurtre du père), ouvrant dès lors l'accès à la culture par la soumission et l'identification au père porteur de la loi qui règle le jeu du désir. Il se déroule entre trois et cinq ans, au moment du stade phallique où seul l'organe sexuel masculin est reconnu par les enfants des deux sexes. Le garçon sort de l'Œdipe par l'angoisse de castration, avec pour corrélat le Surmoi comme héritier du complexe d'Œdipe, la fille entre dans l'Œdipe par la découverte de sa castration et l'envie du pénis. Garçon et fille ont la même relation libidinale à la mère, objet privilégié des pulsions, et se perçoivent également pourvus du pénis qu'ils investissent comme source de puissance sexuelle et de plaisir. La découverte de la différence anatomique des sexes les engage sur deux voies divergentes. La découverte de la castration maternelle pour le garçon vient confirmer son angoisse de castration. Il renonce de fait aux investissements parentaux œdipiens, le père devient lieu d'admiration et la mère dévalorisée, et il s'ouvre à des identifications successives à diverses figures paternelles. En renonçant à être le père lui permet de l'être un jour. Il surinvestit le pénis, nie la réalité du sexe féminin par des souhaits de réparation magique et par la croyance en une mère pénienne idéalisée. La fille se trouve soumise, pour Freud, à deux impératifs : changer le sexe de l'objet libidinal, en abandonnant la mère pour le père, et changer d'organe sexuel, en abandonnant le clitoris pour le vagin. C'est en raison de l'humiliation narcissique que se développe l'envie du pénis. Elle se détourne dès lors de sa mère, la haïssant de ne pas l'avoir pourvu d'un pénis, la méprisant de ne pas l'avoir elle-même, et se tourne vers le père pour qu'il lui donne ce pénis si envié. L'anatomie devient son destin. Mais cette conception fait du féminin un « continent noir », de la femme une « énigme ».

L'amour œdipien est entravé par le renoncement à un des objets parentaux, est entravé par la menace de castration. L'angoisse de castration détruit en quelque sorte le complexe d'Œdipe chez le garçon, et l'ouvre chez la fille. Et sa liquidation, sa disparition, rapide chez le garçon conduit à la voie identificatoire en particulier vers le père, permet la mise en place du Surmoi et de l'Idéal du moi, assure la prévalence de l'être sur l'avoir, aboutit à la position sexuelle et à l'attitude sociale adultes. Pour la fille, le procès œdipien est moins

clair, les effets du complexe continuant à exercer leurs effets plus longuement. Pour les deux sexes il promeut la castration symbolique.

e) La période de latence

La période de latence s'ouvre donc sur le déclin de la sexualité infantile avec l'abandon des désirs œdipiens. Elle est volontiers décrite comme une période non conflictuelle au cours de laquelle ce qui demeure des stades précédents se trouve atténué par une relative obsessionnalisation de la personnalité au travers de formations réactionnelles. Il y aurait une progressive déssexualisation des pensées, des sentiments et des comportements du fait d'un travail de refoulement impliquant des sublimations, soit le déplacement des buts pulsionnels vers des objectifs socialisés. Elle serait la période de consolidation des acquis structuraux de la prime enfance, du renforcement moïque et surmoïque. Elle est aussi une période de remaniements narcissiques. Cependant la clinique ne montre pas moins la persévération d'intérêts sexuels qui trouble l'enfant dans ses apprentissages, et dans le développement de ses intérêts socialisés. L'un des enjeux décrit demeure le processus de sublimation. Celui-ci est un destin pulsionnel singulier. La période de latence est d'abord présentée dans le cadre des fixations à un but sexuel primitif, visant à suspendre l'acte. La vision en est un exemple particulier avec le développement du sentiment esthétique. Elle est exemplaire durant la période de latence à partir de puissances psychiques susceptibles d'inhiber les pulsions. Elle est l'aptitude de la pulsion sexuelle à remplacer un objet sexuel et son but par un objet non sexuel et par un autre but avec la même intensité. La sublimation est un processus de déssexualisation qui s'effectue par la médiation du moi se substituant au Ça dans ses investissements d'objets et faisant siennes les exigences d'Eros. L'investissement libidinal est retiré de l'objet sexuel par le moi, qui récupère cet investissement sur lui-même, puis le réoriente vers un nouveau but non sexuel et un objet non sexuel. La sublimation permet de répondre sans refoulement aux exigences intériorisées des interdits et des idéaux. Elle procède de l'assimilation du symbolique.

f) L'adolescence

Elle représente la dernière étape de subjectivation, qui est la mise en tension permanente de la structure œdipienne et de ses résidus infantiles. Le bouleversement pulsionnel de l'adolescence met à

l'épreuve l'organisation psychique négociée à l'entrée de l'adolescence. L'adolescence est donc un travail de réorganisation psychique post-pubertaire qui permet d'accéder à la castration génitale et à la jouissance. Elle est surtout la mise en jeu des fantasmes incestueux et parricides, mobilisant un remaniement des liens aux objets parentaux de la petite enfance. Elle entraîne une négociation des investissements libidinaux et narcissiques pour conquérir une identité sexuée différenciée. Elle met en crise les organisations œdipiennes infantiles.

Ces quelques rappels seront développés et actualisés dans les interventions qui font suite à ce propos introductif. Cependant ces repères théoriques, succinctement esquissés, sont à comprendre dans une démarche argumentative que Freud va longuement déployer. Le sexuel n'est pas posé comme tel mais découvert au fil de la praxis.

II CONSTRUCTION FREUDIENNE DU SEXUEL

1) L'anatomie fantasmatique

Freud, à se tenir à une stricte observation, note l'écart, dans sa clinique, d'avec la science médicale : « ...*l'hystérie se comporte dans ses paralysies et autres manifestations comme si l'anatomie n'existait pas, ou comme si elle n'avait nulle connaissance* »¹. Ce fait le mène à l'idée que la lésion supposée serait une altération de la conception, de l'idée du membre considérée : « *La lésion serait donc l'abolition de l'accessibilité associative de la conception du bras* »². Très vite référée au langage cette symbolisation corporelle, cette conversion dessine, dans ses effets de sens, une anatomie fantasmatique. Le corps est celui des mots et de la réminiscence. Le réalisme du corps est déplacé par rapport à sa fantasmatique et à sa signifiante. « L'Esquisse » (1895) décrit un tel mouvement : Freud met en scène (d'écriture) non pas un corps constaté, mais un corps construit voire un corps machine (« Manuscrit D », 1894). C'est bel et bien une rupture d'avec le corps-objet du neurologue. Car si une description précise les troubles sensitifs et moteurs chez l'hystérique, où se conjoignent

¹ S. Freud (1893). Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques. In : *Résultats, idées, problèmes 1*. Paris : PUF. 1985, p 55.

² Ibidem, p 57.

modification de la vigilance et astasie-abasie, la crise hystérique livre une représentation trompeuse qui porte à l'évocation, à la fois d'une atteinte nerveuse (épilepsie) et d'une manifestation bisexuelle coïtale (« Fantômes hystériques », 1908). Là encore le langage anatomique populaire, référence de l'hystérique, confie le pouvoir d'une fonction imaginaire à la parole. Ce langage confère existence au corps en deçà de sa figuration et de sa condensation symptomatique. Et si tout souvenir en est perdue, le fantasme subsiste : « *Je découvris ainsi deux choses : d'abord qu'elle groupait toutes les scènes liées à de pénibles impressions suivant la position debout ou couchée qu'elle occupait au moment où ces scènes avaient eu lieu...* » (1895, *Études sur l'hystérie*). Dans « *l'épouvante subie en position verticale* » (au chevet de sa sœur morte), Elisabeth est restée « clouée sur place », « figée »; et, Freud accorde au langage (« rester clouée sur place », « n'avoir aucun appui », « ne pouvoir avancer ») une fonction de symbolisation corporelle et un rôle de soutien aux phénomènes de conversion. Cette symbolisation corporelle se développe dans une relation de sens entre une série associative (système signifiant) et une disposition organique (complaisance somatique). Le sexuel est ainsi la force motrice des manifestations symptomatiques qui dépendent de complexes de représentations inconscientes refoulées. Le symptôme est « *un produit considérablement déformé de la satisfaction inconsciente d'un désir libidineux* »¹. « *Le désir s'accomplit dans le symptôme qui le signifie, mais le symptôme n'est pas la satisfaction (...la satisfaction réfère à la pulsion). Produit substitutif et compensatoire d'une satisfaction pulsionnelle dont on est privé, le symptôme tend à reproduire par régression de la libido aux objets qui furent satisfaisants les conditions inconscientes d'une satisfaction que le travail dans la cure montre liée aux premières expériences sexuelles de l'enfance* »². Les expériences sexuelles infantiles, en exclusion interne au plus intime du psychique, sont constitutives de la réalité psychique par le truchement de l'activité fantasmatique.

2) Le substrat fantasmatique.

L'économie libidinale ainsi suggérée, dont le tournant princeps s'effectuera avec l'introduction du narcissisme, trouve à œuvrer dans le

¹ S. Freud (1916-1917). *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Payot. 1961. p. 387.

² C. Desprats-Péquignot. *La psychopathologie de la vie sexuelle*. Paris PUF. 1992, p. 55.

processus névrotique : « *Selon la théorie psychanalytique, les symptômes des névroses sont des satisfactions compensatrices déformées de forces instinctives sexuelles dont la libération directe a été empêchée par des résistances intérieures (...) ces éléments sexuels, quand ils sont détournés de leurs fins immédiates et dirigées vers d'autres buts, jouent un rôle capital dans la genèse de l'action individuelle et collective (...) ce que la psychanalyse appelle sexualité n'est aucunement identique à l'impulsion qui rapproche les sexes et tend à produire la volupté dans les parties génitales, mais plutôt ce qu'exprime le terme général et compréhensif d'Eros dans le Banquet de Platon* »¹. De fait Freud refuse un naturalisme de la finalité et constitue le corps dans son rapport au désir inconscient. Cependant doit-on noter que parallèlement au corps signifiant de l'hystérique se répète le problème de la névrose actuelle, insistance au point de vue économique de la libido, Freud n'en dénie pas l'incompatibilité, sans pour autant y faire fracture : « *Cela m'a beaucoup amusé de vous voir regimber à la fois contre le fondement placé sur les organes et contre la superstructure métapsychologique de l'analyse. En réalité il faut travailler en même temps à tous les étages* » (Lettre à Pfister, 11 05 1924).

La sexualité, telle qu'elle est élaborée dans « Les trois essais », réalise une véritable « transgression anatomique » : « *La valeur qu'on attache à l'objet sexuel en tant qu'il est destiné à satisfaire la pulsion ne se limite pas d'ordinaire aux parties génitales, mais s'étend au corps entier de cet objet, et tend à s'emparer de toutes les sensations qui en émanent* »², ainsi les muqueuses buccales, anales, d'autres parties du corps « *en viennent à être considérées comme organes génitaux et à être traitées comme tels* »³, tendance justifiée par le développement de la pulsion sexuelle. Comme évoqué précédemment, le développement de la pulsion sexuelle est lié aux représentations de désir soit aux premières élaborations fantasmatiques. Ce sont les fantasmes, nouant représentation de désir et satisfaction pulsionnelle, qui vont mettre en scène les désirs. La construction du fantasme fondamental auquel s'articule la dynamique libidinale réalise une configuration psychique régissant les choix d'objets, les conduites, activités et symptômes. Il définit la position du sujet à l'endroit du

¹ S. Freud (1925). Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes. In : La vie sexuelle. Paris : PUF. 1985, pp. 129-130.

² S. Freud (1905). Trois essais sur la théorie de la sexualité. Paris : Gallimard, p. 37.

³ Ibidem, p. 40.

désir en soutenant comme possible la reconquête de la part perdue de jouissance. « *Le fantasme inclut nécessairement le rapport conflictuel à cet impossible que reformule l'interdit (articulé par la loi) qui structure le champ du sexuel et par rapport auquel le névrosé et le pervers se situent différemment. (...) le névrosé fantasme une jouissance perverse, alors que le pervers, lui, agit dans la réalité au défi de la loi* »¹. La relation du corps au fantasme se retrouve encore plus dans la narration de ce patient qui « *se laisse détourner de tous les intérêts de la vie par le mauvais état de la peau de son visage* »². Celui-ci ne cessait de se faire des reproches, de s'abîmer la peau à « *se tripoter ainsi constamment avec la main* », à en presser les comédons de la peau. Freud y voit un substitut de l'onanisme, et la cavité ainsi créée « *est l'organe génital féminin* ». Le phénomène de substitution, expression du comédon-éjaculation du pénis, et pores de la peau-vagin, relève d'une assimilation de la chose et du mot : « *identité de l'expression verbale* » qui fait que « *quelque chose jaillit* » et qu'« *un trou est un trou* ». L'hypochondriaque, avec formation de substitut, se différencie ainsi de l'hystérique (conversion) pour lequel le vagin ou pénis ont valeur de modèle symbolique unitaire par lequel chaque objet concerne directement le sujet de son propre corps. L'hypochondriaque privilégie une anatomie du corps érogène qui renverse la conception anatomique, position clairement réaffirmée en 1938 (« *Abrégé de psychanalyse* ») : « *Un petit élément d'hypochondrie participe régulièrement à la formation des autres névroses* ». Et Freud avait déjà pressenti, dans l'hypochondrie, la préséance du langage : « *Le simple retrait des investissements d'objet dans le moi - dans l'auto-érotique - existe (aussi), sous forme d'un processus organique avec transformation des affects (en déplaisir), dans ce qu'on appelle l'hypochondrie. Ce n'est que l'utilisation de ce mécanisme à des fins de refoulement qui donne la paranoïa. L'hypochondrie est donc à la paranoïa dans un rapport analogue à celui qu'a la névrose d'angoisse, à fondement purement somatique, avec l'hystérie, qui passe par le psychique. L'hypochondrie s'approche bien souvent de la paranoïa, évolue en paranoïa, se mêle à la paranoïa* » (Lettre à Jung, 14 04 1907).

¹ C. Desprats-Péquignot, opus cité, p. 67.

² S. Freud (1915). L'inconscient. In : *Métapsychologie*. Paris : Gallimard. 1978, p 115.

3) La structure langagière

Le fait de discours dans la présence sur l'organique trouve une exemplification plus saillante encore dans la lettre adressée à Jung à la date du 15 octobre 1908 : *« Un de mes patients, l'homme de l'angoisse, cas classique, maintenant en pleine amélioration, hautement intelligent et en tout point le contraire d'un Dem. Pr., qui connaît d'ailleurs tous nos travaux, arrive hier avec l'idée, qu'il classe lui-même immédiatement comme paranoïde : je suis un corps d'officiers. Cela ne ressemble-t-il pas tout à fait aux formules de votre patiente (N: "Je suis une Suisse"), que vous avez exposé à Salzbourg encore comme étant de nature différente de celles de l'hystérie et de l'obsession ? Cela s'éclaircit ainsi : il n'est pas devenu officier, ce qui l'a énormément chagriné et nous avons à présent là son dédommagement. Quant à la signification, elle est premièrement : il est un corps d'officier, parce que son père lui a toujours dit qu'il n'était pas bon à un autre métier, et qu'il était beau comme le sont seulement les officiers. Il était vraiment un beau garçon et sa beauté l'a ruiné : gâté dans sa maison, il a cru qu'il pourrait se reposer sur sa beauté à l'armée, qu'il ne pouvait rien lui arriver, qu'il devait devenir le chéri de tous, comme cela en a d'ailleurs l'apparence au début, - et deuxième : comme on dit, un "homme à soldats" - le mignon de tous les officiers. Immédiatement suivi l'expression : tout le corps d'officiers peut me... au..., ce qui ne nécessite que la projection et le changement de signe préliminaire pour donner la véritable idée paranoïaque de persécution. Cela grouille bien sur de belles formules de condensation à proximité. Ce sont les pensées préconscientes surprises sur le chemin de la régression vers la représentation en symptômes. Le "corps d'officiers" aboutissait chez lui, par cor, cordis, à des symptômes cardiaques. Il existe donc pour ainsi dire une paranoïa inconsciente, que l'on rend consciente au cours de la psychanalyse. Par ailleurs l'observation fournit la preuve brillante de cet aperçu de vous, que par l'analyse nous menons les hystériques sur le chemin de la Dem. Pr. ».*

En ce sens l'importance de la structure langagière permet de concevoir une théorie du corps comme lieu d'inscription des signifiants.

J. Lacan situe au plus clair cette question par laquelle le langage est corps, « corps subtil certes, mais corps quand même » (1953) qui fonde le corps. Le corps du symbolique fait de l'organisme

un corps : « *le premier corps fait le second de s'y incorporer* » (C. Soler, 1983). Le langage attribue au corps des organes. La deuxième dimension que Lacan signe du corps est ce qui en constitue l'entrée, à savoir l'image du corps. Le stade du miroir, dont se dessinent plusieurs étapes dans le trajet lacanien, insiste sur la première identification à l'image globalisante du corps. Le troisième axe s'arrime au réel de l'organisme dont la seule échappée serait la libido, hors-corps. Ce mouvement libidinal se fonde pour Lacan d'une soustraction, d'une perte de soi, d'une négativation de la jouissance. Cette perte résulte de l'effet signifiant et substitue à la jouissance l'ordre des pulsions.

4) La question du biologique

L'on saisit, dans les difficultés qui s'y repèrent, que Freud entreprend un véritable dialogue avec la biologie. Cet aspect est repérable dans « *L'interprétation des rêves* », où d'entrée il se trouve en confrontation avec une conception pré-scientifique référée à une métaphysique de l'âme, et une conception scientifique pour laquelle toute manifestation psychique trouve sa causalité organique. De cette position dernière il stigmatise la confiance médiocre dans l'enchaînement causal entre corps et esprit. Sans nier l'impact des « impressions somatiques » dans la production onirique, il ne leur accorde qu'un rôle de matériau sur lequel a lieu un travail en provenance de sources psychiques. Plus encore le rêve, au titre d'une finalité propre, opère contre la sensation somatique qu'il neutralise ou transforme. Le corps cesse d'être source mais devient le lieu ou la scène d'accomplissement d'un appareil psychique et d'une réalité psychique. En rejet de la localisation anatomique d'un lieu psychique, Freud construit, à partir de la machine mentale de « *L'Esquisse* » et surtout du schéma de la Lettre 52 à Fliess (1896), le modèle d'une topographie mentale en lien avec un appareil optique (Chapitre 7, « *L'interprétation des rêves* », 1900) : « *Je ne crois pas que personne ait encore jamais tenté de construire ainsi l'appareil psychique* ». Cet appareil psychique subira d'importantes modifications avec l'introduction de la deuxième topique en 1923 (« *Le Moi et le ça* »), puis un réarrangement en 1932 (« *Nouvelles conférences* »). De même se dessine par ailleurs « *L'Esquisse* » avec la notion de « réalité de pensée » ; Freud écrit que les indices de décharges verbales « *rendent les processus de pensée égaux aux processus perceptifs, leur*

*conférant une réalité et rendant possible leur souvenir »*¹. Cette question ne va cesser d'évoluer, insistant sur l'absence d'indices de réalité de l'inconscient, le psychique par excellence. De fait le psychique a une autonomie relative par rapport à la réalité externe, physique, détaché aussi du biologique : « *Lorsqu'on est en présence des désirs inconscients ramenés à leur expression dernière et la plus vraie, on est bien obligé de dire que la réalité psychique est une forme d'existence particulière qui ne saurait être confondue avec la réalité matérielle* » (« L'interprétation des rêves », 1900, note de 1919).

A côté du déplacement, voire de la décorporéisation, qu'instaure le concept d'appareil psychique l'on pressent que la distinction réalité psychique/réalité matérielle implique une décomportementalisation. Ne faudrait-il en faire l'analyse au travers de l'article de 1911 : « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » ? Je n'en citerai qu'un point : « *La suspension, devenue nécessaire, de la décharge motrice est assurée par le processus de pensée qui se forme à partir de représentation. La pensée est dotée de qualités qui permettent à l'appareil psychique de supporter l'accroissement de la tension d'excitation pendant l'ajournement de la décharge* »². Cependant d'un décalage, notons que si en 1911, penser c'est suspendre la décharge motrice, en 1932 : « *Penser c'est agir à titre d'essais avec de petites quantités d'énergie, cela se compare aux déplacements de petites figures sur la carte, avant que le général ne mette ses troupes en mouvements* »³. Le fait d'une réalité psychique désigne ce que Lacan nommera un « au-delà du Principe de la réalité » (1949) qui confère au corps une réalité seconde, quelque chose de construit. Le corps est alors parlé, dévitalisé par le morcellement signifiant : « *Le savoir (inconscient) affecte le corps* »⁴. Si la biologie concerne ce qui se reproduit, la psychanalyse concerne le désir et la jouissance.

¹ S. Freud. *La naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF. 1956, p. 365.

² S. Freud (1911). Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. In : *Résultats, idées, problèmes I*. Paris : PUF. 1984, p. 138.

³ S. Freud (1932). Angoisse et vie pulsionnelle. In : *Nouvelles conférences*. Paris : Gallimard. 1984, p. 122.

⁴ J. Lacan. *Télévision*. Paris : Seuil. P. 40.

5) La bisexualité

Surgit, de la relation à Fliess, la notion de bisexualité, qui occupera finalement une place importante : « *Depuis que la notion de bisexualité m'est devenue familière, je l'ai considérée comme un facteur décisif car, si nous nous abstenions d'en tenir compte, j'estime qu'il serait pratiquement impossible de comprendre les manifestations sexuelles qui apparaissent à la fois chez l'homme et chez la femme* » ("The psychogenesis of a case of homosexuality in a woman"). Cette bisexualité est proche de la psychanalyse : « *La psychanalyse présuppose une bisexualité originelle chez l'être humain* » (ibidem). Mais de cette bisexualité il tire une orientation : « *Peut-être aurai-je encore d'autres idées à t'emprunter, peut-être mon honnêteté me forcera-t-elle à te prier de signer avec moi ce travail. En ce cas, la partie anatomo-biologique, si restreinte chez moi, s'élargirait, et je me réserverais d'étudier l'aspect psychique de la bisexualité humaine* » (Lettre à Fliess du 7 08 1901). Si pour Freud, « *l'anatomie c'est le destin* »¹ (1923), l'anatomie n'a point pour Lacan cette destinée de part la prévalence du discours. Le sexe n'est pas anatomique, mais fonction de l'inscription du sujet dans la fonction phallique (« L'étourdit »). Entre « l'hors-corps de la jouissance phallique » et « la jouissance de l'Autre qui est hors langage, hors-symbolique », l'être humain se définit comme « para-sexué » (« La troisième », 1974). Le signifiant est à la fois accès au corps comme symbolisé et barrière au corps comme réel.

D'un côté il y a chez Freud une rupture d'avec la biologie, opposition au corps biologique, réel d'un corps fantasmatique, de l'autre fait retour avec insistance cette préséance biologique. Ne pourrait-on évoquer cette phrase de 1924 : « *Cet étonnement s'atténue lorsque nous saisissons que le complexe d'Oedipe est le corrélat psychique de deux faits biologiques fondamentaux, la longue dépendance infantile de l'homme et la manière singulière dont la vie sexuelle atteint, de la troisième à la cinquième année, une première acmé, pour ensuite, après une période d'inhibition, reprendre à nouveau avec la puberté* »². Ce détachement et ce balancement dans ce rapport au réel biologique du corps sont perceptibles dans la succession des théories de la pulsion. Si les besoins du corps

¹ 1923, p. 121.

² S. Freud (1924). Petit abrégé de psychanalyse. In *Résultats, idées, problèmes* 2. Paris : PUF. 1985, p. 116.

biologique, et tout d'abord les pulsions d'autoconservation, sont nommés pulsions du moi, ils viendront s'opposer à la libido (du moi et d'objet). Finalement le corps réel, biologique des besoins, s'efface au profit des pulsions sexuelles. Cette distanciation d'avec le corps biologique devient métaphore du corps dans la constitution du moi, selon cette formule connue de 1923 : « *Le moi est avant tout une entité corporelle, non seulement une entité toute en surface mais une entité correspondant à la projection d'une surface* ».

Loin d'un vécu d'incarnation, le moi renvoie à un jeu d'apparence. Mais là encore un énoncé paradoxal s'amorce : « *Le moi est en dernier ressort dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui naissent à la surface du corps. Il peut ainsi être considéré comme la projection mentale de la surface du corps (...) à côté du fait qu'il représente la superficie de l'appareil mental* ».

6) La pulsion dans la métapsychologie

Ainsi « *la métapsychologie freudienne ne commence pas en 1920. Elle est présente tout à fait au début. Voyez le recueil sur les commencements de la pensée de Freud, les lettres à Fliess, les écrits métapsychologiques de cette période et se continue à la fin de la Traumdeutung. Elle est assez présente entre 1910 et 1920 pour que vous vous en soyez aperçus l'année dernière. A partir de 1920, on entre dans ce qu'on peut appeler la dernière période métapsychologique* »¹. La métapsychologie représente donc un travail d'intégration, d'organisation conceptuelle dont l'objet non accessible directement, car forme de l'inconnu psychique, est reconstruit dans une praxis. De l'expérience se structure un travail d'objectivation dont les lignes architecturales théoriques se profilent selon trois registres :

- le point de vue dynamique (le conflit psychique dont le ressort ultime est le dualisme pulsionnel) ;
- le point de vue topique (l'existence de l'inconscient, ses lois et son rapport à la conscience selon une différenciation de l'appareil psychique) ;
- le point de vue économique (la circulation énergétique, la répartition des forces et les modalités d'investissements).

¹ J. Lacan (1954). Séminaire Livre II. *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. Paris : Seuil. 1978, p 20.

Lacan reformulera ces trois points de vue selon une perspective structurale qui sous-tend une antériorité des organisations signifiantes et des lois symboliques aux dépens du corps et du vécu : « *La structure dont nous parlons n'a rien à faire avec l'idée de la "structure de l'organisme"* »¹. Cette différenciation de la « structure de l'organisme » d'avec la structure du sujet, dont l'éclaircissement pourrait transiter par l'approche du statut du corps, suppose aussi, en ce qui concerne la structure du sujet, une logique interne à l'arrière-plan de la surface apparente : « *Les éléments y sont en effet définis par la possibilité être posés en fonction de sous-ensembles, cette possibilité ayant pour trait essentiel de n'être limitée par aucune hiérarchie naturelle* »². Il y a un leurre n'appartenant qu'en apparence au plan actuel sur lequel le plan virtuel s'écrase. En tant qu'elle n'est pas une forme la structure se conçoit comme un schéma étagé, qui, en écho avec la topique freudienne (conscient, préconscient, inconscient) s'étudie par la topologie. Le réseau inconscient, constitué de signifiants, se trouve de lui-même structuré en sous-ensembles, la structure incluant une subjectivité inéliminable. Le déterminisme de la structure, en tant qu'il dépend des liaisons complexes entre signifiants (apparents et inconscients), privilégie la lecture des formations de l'inconscient selon un procès d'écriture : « *Il s'agit de la lecture, de la traduction qualifiée, expérimentée, du cryptogramme que représente ce que le sujet possède actuellement dans sa conscience* »³. La combinatoire des signifiants produit des effets dans la réalité, l'expérience psychanalytique est donc « le champ où ça parle ». De fait, « *la distance à l'expérience de la structure s'évanouit, puisqu'elle y opère non comme modèle théorique, mais comme la machine originale qui y met en scène le sujet* »⁴. La théorie est tout autant la réalité qu'elle analyse, homogène au fonctionnement intrapsychique. L'on saisit en quoi Lacan situe les trois interrogations posées à la fois sur la méconnaissance imaginaire du visible, sur la scène de l'écriture et sur l'expérience de la métapsychologie. La position de Lacan, par le fondement signifiant, s'écarte des points de vue dynamique et économique. A forte valeur hypothétique, ce dernier point de vue

¹ J. Lacan. Remarque sur le rapport de D. Lagache : psychanalyse et structure de la personnalité. In : *Ecrits*. Paris : Seuil. 1966, p 650.

² Ibidem, p 648.

³ J. Lacan (1954). Séminaire Livre I. *Les écrits techniques de Freud*. Paris : Seuil. 1975, p 20.

⁴ Opus cité, *Ecrits*, p. 649.

apparaît pourtant insécable, et Freud en réaffirme maintes fois la nécessité. Je rappellerai cette remarque introductive d' « Au-delà du principe de plaisir » : *« Cela équivaut à dire que nous introduisons, dans la considération des processus psychiques que nous étudions, le point de vue économique, et nous pensons qu'une description qui tient compte, en même temps que du côté topique et dynamique des processus psychiques, du facteur économique, représente la description la plus complète à laquelle nous puissions prétendre actuellement et mérite d'être qualifiée de métapsychologique »*¹. Ce poids de l'économique dans la métapsychologie que l'on trouve tant dans l'introduction du narcissisme, que dans l'achoppement sur la compulsion de répétition, demeure importante tant au plan étiologique que thérapeutique (Analyse avec fin et sans fin, 1937).

7) Les sources cliniques

Si l'économique se conjoint aux moments des ruptures déterminantes de la métapsychologie, cela tient aussi aux sources cliniques de la métapsychologie que P. Bercherie repère avec pertinence, étayant son hypothèse sur un texte de 1931 « Des types libidinaux » :

« Mais ce qui pourrait, éclairer pour nous une telle situation, ce serait de situer au juste le champ factuel recouvert par les modèles métapsychologiques freudiens successifs, c'est-à-dire les territoires cliniques qui à la fois sous-tendent l'élaboration de ces modèles à partir des matériaux conceptuels disponibles, et dont en même temps ces modèles autorisent la saisie par la lumière que jette sur un tel champ concret leur grille de lecture des phénomènes. Il m'a alors semblé qu'un tel repérage était parfaitement possible et jetait sur la théorisation freudienne un étonnant éclairage :

- *le premier modèle, celui qui est en chantier dès les premiers pas de la recherche freudienne, qui prend forme avec l'Esquisse et la lettre 52 et dont le texte de référence est le Traumdeutung, est à l'évidence construit sur la clinique de l'hystérie. Les concepts clés en sont l'inconscient, le processus primaire et la théorie sexuelle ;*

- *le second modèle, qui s'élabore dans les années 1909-1915 à travers la rencontre de Jung et que structure l'opposition entre*

¹ S. Freud (1921). Au-delà du principe de plaisir. In : *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot. 1987, p. 7.

autisme et action adaptée, est issu, nous l'avons vu, de la clinique des psychoses (schizophrénie-paranoïa). Son ultime avatar, nous venons d'en suivre la trace au niveau de la seconde topique à travers les textes sur la psychose et le fétichisme ;

- un troisième modèle commence à se faire jour dans la dernière partie de « Totem et tabou », où son origine ne fait aucun doute : c'est sur la base clinique de la névrose obsessionnelle et autour du concept d'ambivalence et du problème théorique de la genèse de l'instance morale qu'il commence à se structurer. A partir de là, il vient éclairer la métapsychologie de la mélancolie et en subit un gauchissement qui amène son éclatement en deux modèles hétérogènes : le troisième modèle, constitué autour des concepts de répétition, de pulsion de mort et d'objet interne introjecté, se structure ainsi sur la mélancolie et trouve dans « Le moi et le Ça » son texte de référence. On peut comprendre par ailleurs que ce moment de pessimisme freudien ait pu trouver dans la mélancolie son référent clinique ;

- le quatrième et dernier modèle, celui d' "Inhibition, Symptôme et Angoisse", présente l'activité adaptative et synthétique du moi dans sa médiation entre les impulsions aveugles du Ça et sa dépendance au monde externe (ensuite intériorisé) des objets ("réalité"). Son champ clinique de référence est très explicitement la névrose obsessionnelle ;

- enfin, il faut remarquer que le premier modèle constitue la première topique, tandis que les deuxième, troisième et quatrième modèles représentent, réunis, la seconde topique, dont Freud d'ailleurs précise toujours qu'elle n'annule pas la valeur de la première »¹.

Le texte « Psychanalyse et théorie de la libido » (1923) explicite fort clairement le passage de l'opposition entre pulsions sexuelles/pulsions de conservation, au conflit entre libido objectale et libido du moi, qui mène finalement à la reconnaissance de deux sortes de pulsions, « correspondant aux processus antagonistes de construction et de destruction de l'organisme »². Freud marque des étapes, en rapport avec ses préoccupations cliniques, tout en spécifiant

¹ P. Bercherie. *Genèse des concepts freudiens*. Paris : Navarin Editeur. 1988, pp. 358-359.

² S. Freud (1923). *Psychanalyse et théorie de la libido*. In : *Résultats, idées, problèmes*. Paris : PUF. 1985, p. 75.

les utilisations principales de la libido, thème développé dans l'article de 1931. Il affirme surtout le caractère sexuel de la libido, et l'aspect composite (partialisation) de la pulsion sexuelle. Tout autant il envisage le moi « comme un grand réservoir de libido »¹, qui invite à s'axer sur le principe d'un conflit entre les investissements objectaux et le moi (axe du narcissisme), et de fait Freud définit la nature des pulsions : « *Il découle de cette conception que les pulsions auraient pour caractéristique d'être des tendances à la restauration d'un état antérieur, inhérentes à la substance vivante, d'être donc historiquement déterminées, de nature conservatrice, et en sorte l'expression d'une inertie ou d'être en quelque sorte d'une élasticité de l'organique.* »². Cette définition ne donne pas pour cela le tout de la doctrine des pulsions, ainsi qu'il le rappelle en 1924 : « *Il est exact que la théorie de la libido propre à la psychanalyse n'est aucunement close et que son rapport à une doctrine générale des pulsions n'est pas encore établie.* »³. Le remaniement topique de 1923, avec l'introduction d'un « *Ça inconscient, dominé par ses besoins pulsionnels* »⁴ tend à faire de la psychanalyse une « psychologie du Ça (et de ses effets sur le moi). Les pulsions représentent alors les « *forces qui agissent à l'arrière-plan des besoins impérieux du Ça et qui représentent dans le psychisme les exigences d'ordre somatique* »⁵ (1938). La libido, « toute l'énergie disponible de l'Eros », se situe dans le « moi-ça indifférencié » et sert à la neutralisation des tendances destructrices également présentes. La libido est issue de divers organes et endroits du corps (1938). Cette tentative de théorisation s'articule à la préoccupation thérapeutique de Freud, dont trois modalités sont notées (D. Wildlöcher, 1970) :

- 1) la transformation de sens en opérant sur la vie représentationnelle,
- 2) les modifications économiques liées au dynamisme pulsionnel s'exprimant dans l'activation des fantasmes inconscients et dans la dynamique du transfert,

¹ S. Freud. 1923, *Psychanalyse et théorie de la libido*, p 70 ; 1938, *Abrégé de psychanalyse*. Paris : P.U.F. p 10.

² Opus cité. 1923, *ibidem*, p 77.

³ S. Freud (1924). *Petit abrégé de psychanalyse*. In : *Résultats, idées, problèmes 2*. Paris : PUF. 1985, p. 111.

⁴ *Ibidem*, p. 117.

⁵ S. Freud (1938). *Abrégé de psychanalyse*. Paris : PUF, p 7.

3) le changement dans les rapports entre les différents niveaux psychiques.

Le temps second (1900-1917 principalement) montre le poids de l'économie pulsionnelle dans la fantasmatisation et sa fonction lors du transfert. L'interprétation provoque alors un déplacement de la charge d'investissement. Craignant que soit privilégiée l'importance du pulsionnel (théorie moniste de Jung), Freud remaniera sa position dans les années suivantes avec deux repères principaux : « Au-delà du principe de plaisir » et « L'analyse avec fin et analyse sans fin ». Il précise alors que les pulsions ne sauraient être le moteur du changement. Ces éléments théoriques devront être précisés pour déterminer avec plus de pertinence l'écriture de la pulsion dans la métapsychologie.

III DEMARCHE EPISTEMOLOGIQUE

1) Un déterminisme psychique

La théorisation élaborée, en lien avec le substrat clinique, instaure un déterminisme psychique dont s'affirme la scientificité. Un tel déterminisme répond du scientisme de Freud : *« Nous disons, contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps, que c'est ce scientisme même si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Brücke, eux-mêmes transmis du pacte où un Helmholtz et un Dubois-Reymond s'étaient voués de faire rentrer la physiologie et les fonction de la pensée considérées comme y étant incluses, dans les termes mathématiquement déterminés de la thermodynamique parvenue à son presque achèvement en leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom. Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idées de ce scientisme, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle comporte, n'est pas contingente mais lui reste essentielle »*¹. Mais pour autant, Freud s'écarte du positivisme, façonne une interdépendance entre théorie et empirie, délimite une théorie de l'appareil psychique qui sanctionne le rapport à la réalité : *« Il doit être lu comme il se désigne en fait, à savoir la ligne d'expérience que sanctionne le sujet de la science »*². Et c'est à propos de la réalité

¹ J. Lacan. La science et la vérité. In : *Ecrits*. Paris : Seuil. 1966.

² Ibidem, p. 857.

psychique que Freud lie fantasme et pulsion. Ce déterminisme est aussi celui qui viendrait à prendre en compte la causalité psychique. Et le texte de 1915 sur le « Refoulement » est un jalon princeps : *« La série limitée des termes ici comparés nous convainc que des recherches encore plus vastes sont nécessaires avant qu'on puisse y voir tout à fait clair dans ces processus liés au refoulement et à la formation de symptômes névrotiques »*¹.

Cette nécessité d'éclaircissement, d'explication se retrouve dans un autre texte, de manière assez explicite, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » 1920, dans lequel il conclut : *« La psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité. Elle doit se contenter de dévoiler les mécanismes psychiques qui ont conduit à la décision dans le choix d'objet, et de suivre les voies qui conduisent de ces mécanismes aux montages pulsionnels. Elle brise là, et laisse le reste à la recherche biologique »*. La reconstruction de l'enchaînement causal qui mène aux montages pulsionnels interroge le régime économique, libidinale dont la limite est le biologique. Cette causalité psychique dont il faudrait suivre le déroulement chez Freud a une définition plus explicite, du moins en 1946, chez Lacan : *« Une forme de causalité la fonde qui est la causalité psychique même : l'identification, laquelle est un phénomène irréductible, et l'imgo est cette forme définissable dans le complexe spatio-temporel imaginaire qui a pour fonction de réaliser l'identification résolutive d'une phase psychique, autrement dit une métamorphose des relations de l'individu à son semblable »*². Mais si Freud pose un déterminisme de la causalité psychique, celui-ci n'est pas pour autant d'une stricte linéarité, l'importance d'une notion telle que celle d'après-coup (nachträglich) le souligne : il s'agit du remaniement, de la réinscription de traces mnésiques d'un événement passé, alors non intégré. Notion d'importance qui constitue le noyau du refoulement : *« Le trauma, en tant qu'il a une action refoulante, intervient après-coup, nachträglich. A ce moment-là, quelque chose se détache du sujet dans le monde symbolique même qu'il est en train d'intégrer. Désormais, cela ne sera plus quelque chose du sujet. Le sujet ne le parlera plus, ne l'intégrera plus. Néanmoins, ça restera là, quelque part, parlé, si l'on peut dire, par quelque chose dont le sujet n'a pas la maîtrise. Ce sera le premier*

¹ S. Freud (1915). Le refoulement. In : *Métapsychologie*. Paris : Gallimard. 1978, p. 63.

² J. Lacan. Propos sur la causalité psychique. In opus cité, p 188.

noyau de ce qu'on appellera par la suite ses symptômes. (. . .). Il y a maintenant un point central autour duquel pourront s'organiser par la suite les symptômes, les refoulements successifs, et du même coup (...) le retour du refoulé. »¹.

2) Le travail du concept

Ce dévoilement qu'est la mise en instance de la causalité s'opère au regard de la métapsychologie dont l'abord est inévitable : en cela il constitue la scientificité de la psychanalyse. Or l'on sait, et l'introduction de « Pulsions et destins des pulsions » en porte témoignage, que Freud réduit son attachement à un positivisme pourtant perceptible, peu de temps avant, dans « Pour introduire le narcissisme » : *« C'est que ces idées ne sont pas le fondement de la science, sur lequel tout repose : ce fondement, au contraire, c'est l'observation seule. Ces idées ne constituent pas les fondations mais le faite de tout l'édifice, et elles peuvent sans dommage être remplacées et enlevées »*². C'est une autre position qui se nomme dans « Pulsions et destins des pulsions ». Dans ce court passage que constitue l'introduction, Freud invalide l'exigence formelle, axiomatique de concepts clairs, nettement définis, en raison d'un principe de réalité qui fait que le véritable commencement de toute activité scientifique relève de la description des phénomènes. Trois opérations sont alors évoquées : le rassemblement, la mise en ordre et l'insertion dans des relations. Puis il revient sur la description pour spécifier l'application d'abstractions externes au champ de l'expérience. C'est d'ailleurs *« de telles idées qui deviendront les concepts fondamentaux de la science »*. Là s'instaure une rupture avec le positivisme qui ferait de l'observation le terreau unique du concept. Le concept ne s'extrait pas du champ d'expérience, du matériel, il y est importé et *« ces idées abstraites que l'on puise ici ou là »* seront donc *« les concepts fondamentaux de la science »*. L'importation est ce qui permet la construction des fondements ; les fondements sont en soi externes au champ d'observation, et cette extériorité même est ce qui en assure la possible appréhension et structuration. Le principe d'intelligibilité ne découle pas, selon un continuisme, d'une transparence ou d'une

¹ J. Lacan (1954). Livre I opus cité, p. 215.

² S. Freud (1915). Pulsions et destin des pulsions. In : *Métapsychologie*. Paris : Gallimard. 1978, p. 85.

visibilité d'une description immédiate, mais d'un outillage conceptuel abstrait, c'est la prévalence du souci théorique.

Car Freud ne cesse de dire qu'il n'y a pas d'empirisme possible sans qu'une conceptualisation soit présente. « *On ne peut avancer dans le domaine empirique que dans la mesure où la conceptualisation est à chaque instant reprise et enrichie.* »¹.

« *De telles idées - (...) - sont dans l'élaboration ultérieure des matériaux, encore plus indispensables* » (Freud). Elles offrent un dépassement de la factualité qui se présente comme un travail.

En effet elles comportent tout d'abord « *un certain degré d'indétermination* », qui ne leur concède guère une clarté de leur contenu. Ce travail s'effectue en « *multipliant les références au matériel de l'expérience, auquel elles semblent être empruntés mais qui, en réalité, leur est soumis* ». L'heuristique qui s'en déduit représente le travail de rationalité défini par les trois opérations suscitées. La soumission du matériel démontre le caractère actif de la conceptualisation, qui n'est pas extraction, inférence du matériel, mais construction de celui-ci selon une démarche méthodique. Cependant proche du conventionnalisme, elle s'en détache par son attention à l'empirique. Cette attention qui relève d'une mise en relation dépend d'une intuition : « *on croit les avoir devinées avant même de pouvoir en avoir la connaissance* ». L'on se souvient de ce triptyque : imaginer, transposer, deviner, décrit dans la lettre à Fliess (1895). On retrouve là cette même dynamique soutenue par un foncier réalisme (« en fournir la preuve »). C'est au regard de ce réalisme qu'il dira se méfier de l'intuition en 1920. L'« examen approfondi du domaine de phénomènes considérés » assure alors d'une précision des concepts fondamentaux, précision progressive, par modifications successives selon un double principe opérationnel et de non-contradiction. Le chercheur s'octroie de penser son matériel. « *C'est alors qu'il peut être temps de les enfermer dans des définitions* ». Un long travail d'élaboration, de transformation, de modélisation, étayé sur le phénoménologique, conduit à une définition selon une conception physicaliste. Celle-ci débouche d'ailleurs sur un enfermement relatif, le système finalement reste ouvert : « *même les "concepts fondamentaux" qui ont été fixés dans des définitions voient leur contenu constamment modifié* ». Ce réalisme technique de Freud se soutient d'une révocabilité, d'une perfectibilité conceptuelle.

¹ J. Lacan (1954). Opus cité, p. 117.

L'exigence spéculative (créative et formelle) ne se clôt pas en un dogmatisme, elle ne cesse de se construire, de se modifier, de se placer dans une référence aux matériaux.

3) Le concept de pulsion

La métapsychologie acquiert ainsi son principe épistémique, et il me faut noter que cette plate-forme épistémologique sert d'introduction à un « concept fondamental » de la Psychanalyse, la pulsion : *« Il y a un concept fondamental conventionnel de ce genre, encore assez confus pour l'instant, dont nous ne pouvons nous passer en Psychologie. c'est celui de la pulsion »*. Concept difficile, peu cernable, problématique dont Freud voudrait rendre compte : *« Essayons de lui donner un contenu, en l'abordant par divers côtés »*. Le concept de Pulsion apparaît donc comme un point nodal de la métapsychologie freudienne, en tant, au moins, qu'il confronte fondamentalement à l'activité spéculative de Freud ; dimension que Lacan nous rappelle : *« Il est essentiel, d'abord, de rappeler que Freud lui-même nous dit, au départ de cet article, que la Pulsion est un Grundbegriff, un concept fondamental. Il ajoute, en quoi il se montre bon épistémologue, que, à partir du moment où, lui Freud, introduit la Pulsion dans la science, de deux choses l'une - ou ce concept sera gardé, ou il sera rejeté. Il sera gardé s'il fonctionne, dirait-on de nos jours - je dirais s'il trace sa voie dans le réel qu'il s'agit de pénétrer. C'est le cas de tous les autres Grundbegriff dans le domaine scientifique. Nous voyons là se dessiner ce qui est à l'esprit de Freud, les concepts fondamentaux de la physique. Ses maîtres en physiologie sont ceux qui promeuvent de mener à réalisation, par exemple, l'intégration de la physiologie aux concepts fondamentaux de la physique moderne, et spécialement à ceux de l'énergétique. Au cours de l'histoire combien la notion d'énergie, comme celle de force, n'ont-elles pas connu de reprises de leur thématique sur une réalité de plus en plus englobée ! C'est bien ce que prévoit Freud. Le progrès de la connaissance, dit-il, ne supporte aucune Starrheit, aucune fascination des définitions. Il dit quelque part ailleurs que la pulsion fait partie de nos mythes. J'écarterai pour ma part ce terme de mythe - d'ailleurs, dans ce texte même, au premier paragraphe, Freud emploie le mot de Konvention, convention, qui est beaucoup plus près de ce dont il s'agit, et que j'appellerai d'un terme benthamien que*

j'ai fait repérer à ceux qui me suivent, une fiction. Terme, je le dis en passant, tout à fait préférable à celui de modèle, dont on a trop abusé. En tout cas, le modèle n'est jamais un Grundbegriff, car, dans un certain champ, plusieurs modèles peuvent fonctionner corrélativement. Il n'en est pas de même pour un Grundbegriff, pour un concept fondamental, ni pour une fiction fondamentale »¹.

Freud retient de la biologie des principes généraux, des modèles explicatifs, non point des mécanismes expérimentaux. Dans ce texte métapsychologique de 1915 Freud construit une « fiction » théorique à partir du modèle physiologique de l'arc réflexe sensori-moteur. L'opposition entre excitations externes (rôle de la réponse musculaire) et internes introduit pour ces dernières la représentation : *« Par source de la pulsion, on entend le processus somatique (...) dont l'excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion »*². Si le statut représentatif de la pulsion est parfois l'objet de variation, il est certain que la source est inabordable : *« L'étude des sources pulsionnelles déborde le champ de la psychologie. Bien que le fait d'être issu de la source Somatique soit l'élément absolument déterminant pour la pulsion, elle ne nous est connue, dans la vie psychique, que par ses buts. »*. Si le corps dont s'origine la pulsion est le corps anatomo-physiologique, le but de la pulsion - modification de l'excitation/source - crée dans l'écart, un corps autre, déplacement du lieu de la satisfaction : *« le but d'une pulsion est toujours la satisfaction qui ne peut être obtenue qu'en supprimant l'état d'excitation à la source de la pulsion. Mais, quoique ce but reste invariable pour chaque pulsion, diverses voies peuvent mener au but final, en sorte que différents buts, plus proches ou intermédiaires, peuvent s'offrir pour une pulsion ; ces buts se combinent ou s'échangent les uns avec les autres »*³. L'objet de satisfaction, variable, peut être le corps : *« Ce n'est pas nécessairement un objet étranger, mais c'est tout aussi bien une partie du corps propre »*⁴. Du corps comme source de la pulsion au corps comme lieu, objet de satisfaction, se tient un écart qui au réalisme biologique substitut un corps investi psychiquement selon des modalités motrices, kinesthésiques, somesthésiques, etc. Le réalisme freudien équivaut à

¹ J. Lacan. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil. 1964, pp. 148-149.

² Opus cité, p. 20.

³ Opus cité, pp. 18-19.

⁴ Opus cité, p. 19.

un réalisme construit, dont il résulte que la pulsion se bornera aux limites de l'organique et du psychique. Car Freud entretient, et ne cessera d'entretenir le dialogue (impossible ?) avec le biologique, aux portes duquel il ne cesse d'échouer, comme paraissent le marquer les remaniements métapsychologiques, et son travail spéculatif l'hypothèque à chaque fois un peu plus. Ainsi lors des « Trois essais », il attribue à la pulsion trois traits (source, objet, but) ; en 1915, il y adjoint la poussée ; en 1920, il reformule son dualisme ; en 1923 en remaniant sa topique, il confère une autre place aux pulsions ; en 1937, il s'interroge à nouveau sur la butée qu'il y rencontre.

En 1915, Freud confère véritablement à la pulsion un statut épistémologique particulier, posé dans sa nécessité, inévitable dont à la fois il rappelle l'émergence du biologique et la rupture d'avec ce même biologique. Et les termes de *Vorstellungsrepräsentanz* et de *Urverdrängung*, en instaurant la suprématie représentative, voire signifiante, sont les opérateurs du passage entre deux discours peu conciliables épistémologiquement. D'ailleurs, il concède pour part, en 1914 : « toutes nos conceptions provisoires, en psychologie, devront un jour être placées sur la base de supports organiques »¹. Cependant avec le concept de pulsion il prend distance : « La théorie des pulsions est, pour ainsi dire, notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, formidables dans leur imprécision »², sans pouvoir leur accorder la certitude d'une existence : « Nous ne pouvons dans notre travail faire abstraction d'eux un seul instant et cependant nous ne sommes jamais certains de les voir nettement » (ibidem). De fait Freud n'opte pas pour un réalisme biologique, mais bien plutôt pour une réalité psychique, tôt formulée : « Lorsqu'on est en présence des désirs inconscients ramenés à leur expression la dernière et la plus vraie, on est bien forcé de dire que la réalité psychique est une forme d'existence particulière qui ne saurait être confondue avec la réalité matérielle »³. C'est à la mesure de l'existence d'une réalité psychique que la pulsion s'articule au fantasme. La prise en compte de cette réalité psychique fait état de l'écriture freudienne, travail spéculatif « sous l'emprise de prédilections intimes ».

Elle ouvre à une scientificité particulière.

¹ Opus cité, 1914, p. 86.

² Opus cité, 1932, p. 129.

³ S. Freud (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF. 1980, p. 526.

4) La pulsion de mort

Si « Pulsions et destins des Pulsions » présente une plateforme épistémologique, « Au-delà du principe de plaisir » en 1920 enjoint de nouvelles discussions. C'est un texte crucial, à l'orée d'une forte période spéculative, qui s'est trouvé préparé auparavant, ainsi que les suppose une lettre du 1^o août 1919 à Lou Andreas-Salomé : *« J'ai choisi comme aliment le thème de la mort, j'y suis venu en butant sur une curieuse idée des Pulsions... »*. Faut-il remarquer qu'il évoque un peu avant le suicide de V.Tausk. Affirmant la suprématie du principe de plaisir, Freud la présente comme nécessité intrinsèque à son champ d'expérience : *« C'est en cherchant à décrire et à expliquer les faits de notre observation journalière que nous en arrivons à formuler de pareilles hypothèses spéculatives »*¹. De cette nécessité, Freud procède selon le procédé spéculatif décrit en 1915 : *« Il s'agit là de la région la plus obscure et la plus inaccessible de la vie Psychique et, comme nous ne pouvons pas nous soustraire à son appel, nous pensons que ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de formuler à son sujet une hypothèse aussi vague et générale que possible »*². Discutant les rapports entre quantités d'énergie et plaisir/déplaisir, Freud rappelle la contingence de l'observation : *« Sous ce rapport, l'expérience pourrait nous fournir des données utiles, mais le Psychanalyste doit se garder de se risquer dans ces problèmes : tant qu'il n'aura pas à sa disposition des observations certaines et définies, susceptibles de le guider »*³. Observation qui déclenche tout autant le processus réflexif : *« ...cependant l'examen des réactions psychiques au danger externe est de nature à nous fournir de nouveaux matériaux et de nous ravalier de nouvelles manières de poser des questions, en rapport avec le problème qui nous intéresse »*⁴. Puis Freud livre quelques exemples du « retour éternel du même » constatant un certain nombre de faits dans les névroses traumatiques, le jeu des enfants, la répétition de rêves dans la cure, Freud affirme la compulsion de répétition, allant au-delà de l'opposition principe de plaisir/principe de réalité.

¹ Opus cité, p. 7.

² Opus cité, 1915, p. 8.

³ Ibidem.

⁴ Ibidem, p. 12.

Cette Wiederholungszwang comporte une fonction restitutive et une fonction répétitive, primordiale, surtout dans le transfert¹. C'est ainsi que Freud énonce : *« On ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe de plaisir, en se mettant au-dessus de lui. Et ceci admis rien ne s'oppose à ce qu'on attribue à la pression exercée par cette tendance aussi bien les rêves du sujet atteint de névrose traumatique et de la manie que la répétition qui se manifeste dans les jeux des enfants »*². Cette « déduction » Freud la reduplique ensuite (*« en y réfléchissant de près, on est obligé d'admettre qu'il est impossible d'expliquer par l'action des seuls mobiles que nous connaissons. Ces cas présentent un grand nombre de particularités qui autorisent à admettre l'intervention de la tendance à la répétition, laquelle apparaît plus primitive, plus élémentaire, plus impulsive que le principe du plaisir qu'elle arrive souvent à éclipser »*³). Cet écueil rencontré face à l'expérience, cette introduction le conduit à une modification conceptuelle, dont il cherche alors le contenu : *« Or, si pareille tendance à la répétition existe vraiment dans la vie psychique, nous serions curieux de savoir à quelle fonction elle correspond, dans quelles conditions elle peut se manifester, quels sont exactement les rapports qu'elle affecte avec le principe de plaisir auquel nous avons accordé jusqu'à présent un rôle prédominant dans la succession des processus d'excitation dont se compose la vie psychique »*⁴.

5) Fiction et spéculation

« On ne peut s'empêcher d'admettre, rien ne s'oppose, on est obligé d'admettre, tels éléments autorisent à admettre, si ceci existe vraiment » : autant de formulations dont on ne peut s'empêcher de ressentir l'obligation d'admettre qu'elles constituent autant de précautions et de réticences à poser une hypothèse de base, à partir de laquelle se déchaîneront de nouvelles déductions. Les postulats qu'il introduit sont présentés comme un effet d'une pression externe face laquelle il ne peut faire résistance. Nécessité intrinsèque au champ d'expérience qui bute cependant sur le mode de conceptualisation ou

¹ J. Lacan, Livre II. Opus cité, p. 85.

² Opus cité, p. 27.

³ Opus cité, p. 21.

⁴ Opus cité, p. 28.

les conceptions actuelles. Il y a là fort probablement une question centrale autour de l'écriture freudienne, dans la mesure même où Freud cherche la loi d'une négativité qu'il rencontre comme effective, nécessaire. Cette mise en place rhétorique qui ouvre à une exploration d'un nouveau champ, tenant lieu de « *l'examen approfondi du domaine de phénomènes considérés* » (1915), débouche sur le travail spéculatif, précédé d'une mise en garde : « *Ce qui suit doit être considéré comme de la pure spéculation, comme un effort pour s'élever bien au-dessus des faits, effort que chacun, selon sa propre attitude, sera libre de suivre avec sympathie ou de juger indigne de son attention.* »¹. Car Freud dit n'effectuer « *qu'un essai de poursuivre jusqu'au bout une idée* », pour voir ! Freud ne fait qu'aller y voir, il vise une difficulté qu'il ne sait pas franchir, il y reviendra perpétuellement, sorte de « *dialectique circulaire* »², dût-il sortir de la référence stricte à l'expérience. Et il développe une présentation du travail métapsychologique : « *La spéculation psychanalytique se rattache à une constatation faite au cours de l'examen de processus inconscients.* »³. Cette présentation montre l'inadéquation de l'anatomie cérébrale, donc d'une démarche empirique, à formuler une hypothèse vérifiable du système conscient. A l'instar d'un conscientisme, Freud cherche à asseoir « *l'excentricité du sujet par rapport au moi* »⁴. Il développe donc l'image de la boule protoplasmique vivante autour de la notion d'une barrière protectrice d'excitations de l'appareil psychique. Non sans quelque doute : « *Le caractère vague et indéterminé de toutes nos considérations que nous désignons sous le nom de métapsychologiques provient de ce que nous ne savons rien concernant la nature du processus d'excitations qui s'effectue dans les éléments des systèmes psychiques et que nous ne nous croyons pas autorisés à formuler une opinion quelconque sur ce sujet. Nous opérons ainsi toujours avec un grand X que nous introduisons tel quel dans chaque formule nouvelle* »⁵. Mais ce travail réflexif le mène à la mise en cause de la « loi d'après laquelle les rêves seraient des réalisations de désir » maintenant considérée comme un produit tardif, et une modification de la théorie de la libido. Et Freud ainsi poursuit

¹ S. Freud, 1920, opus cité, p. 29.

² J. Lacan, Livre II, opus cité, p. 102.

³ Ibidem, p. 29.

⁴ Ibidem, p. 60.

⁵ Opus cité, p. 38.

son travail déductif et inductif qui le pousse vers la question des rapports entre les impulsions instinctives et la tendance à la répétition. *« Il est permis de penser que nous sommes ici sur la trace d'une propriété générale, encore peu connue, ou, tout au moins n'ayant pas été encore formulée explicitement, des instincts, peut-être même de la vie organique dans son ensemble. »*¹. A suivre son idée il met en scène par une précision progressive un renversement de la finalité pulsionnelle. Car non seulement ce renversement conduit à une réorganisation du système pulsionnel (il n'y a plus une dualité entre deux sortes de pulsions hétérogènes - autoconservation et sexuelles - avec des objets différents, mais une dualité intrinsèque avec deux types de rapport à un même objet) mais il lui ouvre des perspectives comme le souligne J. Hyppolite (1955) : *« Une fois qu'il l'a appelé instinct de mort, cela le conduit tout à coup à découvrir d'autres phénomènes, à ouvrir des perspectives qui n'étaient pas impliquées dans ce qui le poussait à baptiser instinct de mort »*². Empruntant à la biologie animale, il débusque la tendance organique à la répétition, ce qui relance son activité spéculative : *« Nous ne pouvons résister à la tentation de pousser jusqu'à ses dernières conséquences l'hypothèse d'après laquelle tous les instincts se manifesteraient par la tendance à reproduire ce qui a déjà existé. On pourra reprocher aux conclusions auxquelles nous aboutirons ainsi d'être trop « profondes » voire quelque peu mystiques : ce reproche ne nous atteindra pas, car nous avons la conscience de ne rechercher que des résultats positifs ou de ne nous livrer qu'à des considérations fondées sur de tels résultats, en faisant notre possible ou de ne nous livrer qu'à des considérations fondées sur de tels résultats, en faisant notre possible pour leur donner le plus grand degré de certitude »*³.

6) Le travail du négatif

Hormis le caractère préventif des énoncés, Freud dans l'ultime du raisonnement se trouve aux limites des modalités conceptuelles de son contexte : entre mystique et certitude. En effet la difficulté résulte dans *« la signification énigmatique que Freud a promue comme instinct de mort : témoignage, semblable à la figure du Sphinx, de l'aporie où s'est heurtée cette grande pensée dans la tentative la plus*

¹ Opus cité, p. 46.

² J. Hyppolite in J. Lacan. Livre II. Opus cité, p. 86.

³ Opus cité, p. 48.

profonde qui ait paru de formuler une expérience de l'homme dans le registre de la biologie »¹. Le cheminement spéculatif le conduit à la formulation : le non vivant est antérieur au vivant². L'élargissement du cadre explicatif nécessite la résolution d'une contradiction quant à la fonction des instincts de conservation : « En effet, la signification théorique des instincts de conservation, de puissance, d'affirmation de soi-même disparaît, lorsqu'on la juge à la lumière de l'hypothèse en question ; ce sont des instincts partiels, destinés à assurer à l'organisme le seul moyen véritable de retourner à la mort et de le mettre à l'abri de toutes les possibilités autres que ses possibilités immanentes d'arriver à cette fin »³. Très vite vient le questionnement : « Mais en est-il réellement ainsi ? »⁴, car Freud se confronte à un remaniement paradoxal. Freud développe là son travail de refonte perpétuelle des concepts »⁵. Il pose alors l'existence de deux groupes, l'un « avance avec précipitation, afin d'atteindre aussi rapidement que possible le but final de la vie, l'autre (...) revient en arrière pour recommencer la même course... »⁶. Là encore Freud modère sa marche spéculative : « Mais revenons sur nos pas et demandons-nous si toutes ces spéculations reposent sur une base ferme »⁷. Sa discussion reprend pour, soutenant sa spéculation, résoudre une résistance narcissique potentielle : « Beaucoup d'entre nous se résigneront difficilement à renoncer à la croyance qu'il existe, inhérente à l'homme lui-même, une tendance à la perfection à laquelle il serait redevable du niveau actuel de ses facultés intellectuelles et sublimation morale ... »⁸. Au chapitre suivant, 6, il affirme le dualisme tranché : « Or, à beaucoup d'égards cette conclusion n'est pas de nature à nous satisfaire. »⁹. Dualisme problématique : « Revenons donc à une hypothèse que nous avons formulée en passant, dans l'espoir qu'il serait possible de la réfuter à l'aide de faits exacts »¹⁰. Et c'est à la (morpho)biologie que Freud soumet la croyance à la nécessité interne de la mort qui le conduit,

¹ J. Lacan (1948). L'agressivité en psychanalyse. In : *Ecrits*. Opus cité, p 101.

² Opus cité, p. 48.

³ Pus cité, pp. 49-50.

⁴ Ibidem, p. 50.

⁵ J. Lacan (1955). Livre II. Opus cité, p. 117.

⁶ Opus cité, p. 52.

⁷ Opus cité, p. 52.

⁸ Opus cité, p. 53.

⁹ Ibidem, p. 55.

¹⁰ Ibidem, p. 56.

après des considérations sur la conception dualiste d'Hering, et « *les havres de la philosophie schopenhauerienne* », ... « *jeter un coup d'œil sur le lent développement de notre théorie de la libido* »¹. Freud épuise là toutes sortes de références variées de tout registre qu'il met à l'épreuve de sa rationalité, en même temps qu'il en utilise le pouvoir suggestif. « *Notre conception était dualiste dès le début et elle l'est davantage aujourd'hui* »². Freud maintient à tout prix le dualisme à l'encontre du retour d'une philosophie de la nature, il maintient ainsi « l'autonomie du symbolique »³. Malgré la difficulté à faire la preuve de ce dualisme, vie/mort, Freud insiste : « *nous aurions tort de repousser la moindre indication contenant une promesse d'explication* »⁴, alors il cherche le rapport avec une autre polarité, amour proprement dit (tendresse) et haine (agression) : « *Si seulement nous pouvions réussir à établir un rapport entre ces deux polarités, à ramener l'une à l'autre* »⁵. Ce, bien sûr à quoi il s'emploie au travers d'un jeu hypothétique, qui s'arrime au mythe platonicien du Banquet : « *Devons-nous suivre l'invitation du philosophe-poète et oser l'hypothèse d'après laquelle la substance vivante, une et indivisible avant d'avoir reçu le principe de vie serait, une fois animée, divisée en une multitude de petites particules qui, depuis, cherchent à se réunir de nouveau, dans la poussée des tendances sexuelles ?* »⁶. Ainsi la mythologie répond à l'impasse biologique. Devant une impasse, à laquelle la science (biologique) ne peut répondre, Freud, soutenant son effort de rationalité, recourt à l'intuition poétique du philosophe. Il reprend ainsi la fonction prédictive du poète à propos de ce que lui Freud veut scientifier. Le phénoménologique lui ayant fait noter des éléments qu'il ne peut traduire, il féconde sa spéculation avec le mythe de l'originaire, vérité préalablement énoncée, qui confère un statut à son questionnement. Par-là Freud peut continuer son effort réflexif, ne voulant se contenter de l'explication mythique. D'autant que l'enjeu de la détermination des pulsions de base est fondamental pour fonder la logique pulsionnelle. Par ailleurs sa lecture de Platon s'avère sélective cherchant au-delà de la corporéité des Androgynes des principes vitaux.

¹ Ibidem, p. 65.

² Ibidem, p. 67.

³ J. Lacan, 1954. Opus cité, p. 51.

⁴ Opus cité, p.67.

⁵ Ibidem, p. 68.

⁶ Ibidem, p. 74.

« Je crois que le mieux que nous ayons à faire, c'est de laisser ces questions sans réponse et de nous en tenir là de nos spéculations. »¹. Car Freud est plutôt incertain : « ...je ne saurais dire moi-même dans quelle mesure j'y crois. Il me semble qu'on ne doit pas faire intervenir en cette occasion le facteur affectif. On peut s'abandonner à un raisonnement jusqu'à l'extrême limite, et cela uniquement par curiosité scientifique ou, si l'on préfère, en avocat du diable, sans pour cela se donner au diable ». Si jusqu'à maintenant Freud a la certitude d'avoir, lors de l'élargissement de la notion de sexualité et de la constatation du narcissisme, donné : « une traduction théorique de l'observation », en ce cas « il se peut que j'aie exagéré la valeur et l'importance de ces matériaux et de ces faits. Il convient toutefois de faire remarquer que l'idée que nous avons essayée de présenter ici ne se laisse pas développer autrement qu'en greffant des hypothèses sur les faits et en s'écartant ainsi, plus souvent qu'on ne le voudrait, de l'observation proprement dite (...). Dans les travaux de ce genre je ne me fie pas beaucoup à ce qu'on appelle l'intuition ; pour ce que je puis en juger, l'intuition apparaît plutôt comme l'effet d'une certaine impartialité de l'intellect. Malheureusement, on n'est pas souvent impartial, lorsqu'on se trouve en présence des choses dernières (...). Je crois que dans ce cas chacun est dominé par des préférences ayant des racines très profondes et qui, sans qu'il s'en doute, dirigent et inspirent ses spéculations. En présence de toutes ces raisons de se méfier, il ne reste à chacun de nous qu'à adopter une attitude de calme bienveillance à l'égard de ses propres efforts intellectuels. Et je m'empresse d'ajouter que cette attitude critique à l'égard de soi-même ne comporte nullement une tolérance particulière et voulue à l'égard d'opinions divergentes. On doit repousser impitoyablement les théories qui se trouvent en contradiction avec l'analyse la plus élémentaire de l'observation, et cela tout en sachant que la théorie qu'on professe soi-même ne peut prétendre qu'à une exactitude provisoire. Pour porter un jugement sur nos spéculations relatives aux instincts de vie et aux instincts de mort, on ne doit pas se laisser troubler par les processus étranges et ne se prêtant pas à une description concrète dont nous parlons, tels que le refoulement d'un instinct par un autre ou le déplacement d'un instinct qui, abandonnant le Moi, se dirige vers l'objet ». Freud est un rationaliste, qui n'abdique pas, ne renonce pas à la raison². Il n'est certes pas anodin que la

¹ Opus cité, p. 74.

² J. Lacan (1955). Livre II. Opus cité, p. 89.

problématique du visible/non visible se conjoigne à la question du refoulement, pierre d'angle de la psychanalyse et point théorique d'où se déduit la notion d'inconscient¹. « *C'est que nous sommes obligé de travailler avec les termes scientifiques, c'est-à-dire avec le langage imagé de la psychologie elle-même (ou plus exactement, de la psychologie des profondeurs). Sans le secours de ces termes et de ce langage, nous serions tout à fait incapables de décrire ces processus, voire de nous les représenter. Sans doute, les défauts de notre description disparaîtraient, si nous pouvions substituer aux termes psychologiques des termes physiologiques et chimiques. Ceux-ci font certes également partie d'une langue imagée, mais d'une langue qui nous est familière depuis plus longtemps et est peut-être plus simple* ». L'appel n'est pourtant pas à comprendre à la lettre, car la biologie freudienne conserve un statut particulier, elle consiste en une « manipulation de symboles en vue de résoudre des questions énergétiques »².

« *En revanche, nous devons bien nous rendre compte que ce qui augmente dans une mesure considérable l'incertitude de nos spéculations, ce sont les emprunts que nous sommes obligés de faire à la science biologique. Il est vrai que la biologie est le domaine de possibilités indéfinies, une science dont nous sommes en droit d'attendre les explications les plus étonnantes, sans que nous puissions prévoir les réponses qu'elle pourra donner dans quelques dizaines d'années aux questions que nous nous posons. Ces réponses seront peut-être telles que tout notre édifice artificiel d'hypothèses s'écroulera comme un château de cartes. Mais s'il en est ainsi, serait-on tenté, de nous demander, à quoi bon entreprendre des travaux d'un genre de celui-ci et les livrer à la publicité ? Eh bien ! je suis obligé d'avouer que quelques-uns des enchaînements, rapports et analogies établis ici m'ont paru dignes d'attention.* »³. L'on voit bien, là encore, que l'approche fondamentale du système pulsionnel confronte Freud à ses fondements épistémologiques. Et son hypothèse d'une pulsion de mort n'est en rien aveu d'impuissance, ni recours à l'indicible, c'est l'instauration d'un concept dont la visée demeure opératoire. « *Il convient d'être patient et d'attendre qu'on soit en possession de nouveaux moyens de recherche, de nouvelles occasions d'études. Mais*

¹ S. Freud (1923). Le Moi et le Ça. In : *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot. 1987, p. 181.

² J. Lacan, opus cité, p. 96.

³ Opus cité, pp. 75-77.

il faut aussi être prêt à abandonner une voie qu'on a suivie pendant quelque temps, dès qu'on s'aperçoit qu'elle ne peut conduire à rien de bon. Seuls les croyants qui demandent à la science de leur remplacer le catéchisme auquel ils ont renoncé, verront d'un mauvais œil qu'un savant poursuive et développe ou même qu'il modifie ses idées. C'est à un poète que nous nous adressons pour trouver une consolation de la lenteur avec laquelle s'accomplissent les progrès de notre connaissance scientifique: "Was man nicht erfliegen kann, muss man erhinken. (. . .) Die Schrift sagt, es ist keine Sunde zu hinken.". Ce à quoi on ne peut atteindre en volant, il y faut y atteindre en boitant.. Il est dit dans l'Ecriture que boiter n'est pas un pécher »¹.

IV LES TRANSFORMATIONS DU PULSIONNEL

1) La pulsion et le signifiant

La pulsion est l'archaïque, le fondement que quête Freud, qu'il ne définit jamais en tant que tel, et ne repère que dans ces manifestations. La pulsion questionne et déplace incessamment la métapsychologie, elle sollicite les limites et la spéculation, alors nécessaire, impérative. Elle mène à l'extrême du penser, et menace l'édifice tout entier. Si la pulsion est un concept-limite entre le somatique et le psychique, elle oblige aux limites de la conceptualisation entre empirisme et spéculation. Cette difficulté d'élaboration conceptuelle d'une théorie des pulsions reste d'actualité. Le colloque de l'A.P.F., 12 mai 1984, était intitulé : "La pulsion, pourquoi faire ?". Pour J. Laplanche l'origine de la pulsion n'est rien autre que l'action constante exercée par l'objet-source sur l'appareil psychique et sur son représentant éminent, le moi, c'est-à-dire l'action constante des représentations inconscientes constituant le refoulé originaire. C'est la séduction originaire exercée par l'adulte (soins maternels) qui inscrira les signifiants énigmatiques (code symbolique et messages chargés d'inconscient sexuel de l'adulte) constitutifs de l'inconscient primordial, le Ça. Ces signifiants énigmatiques sont les objets-sources exerçant l'action sur l'appareil psychique (cette position serait à rapprocher de celle que propose dans une pensée lacanienne, G. Pommier, 1983). D. Wildlocher considère le travail psychique peut être exprimé en termes d'actes de

¹ Ibidem, p. 81.

pensée ou d'actes psychiques ayant leur dynamisme, leur énergie et leur finalité propres. Cette position permet, elle, de se passer du concept de pulsion. Rejetant à la fois toute mythologie biologisante et tout mythe génétique, Wildlocher ne considère comme seule énergie que l'investissement des représentations et son intensité. D. Anzieu, enfin, frappé par les changements énergétiques au cours de la cure, tient pour importante la source somatique et en particulier l'action privilégiée de certaines régions du moi corporel, considérant que la pulsion est inséparable de l'enveloppe psychique et que la dialectique pulsion-enveloppe est prévalante dans le travail analytique. Son attention se porte sur les sources corporelles de la pulsion s'organisant par des expériences sensorielles et sensori-motrices. La représentativité de la pulsion opérée par des figurations corporelles n'est réalisable que par l'acquisition des structures langagières.

De ces trois options théoriques certains éléments rencontrent l'accord de G. Rosolato (avril 85) en ce qui concernent les signifiants énigmatiques de J. Laplanche, en deçà des représentations, les fonctions conatives et performatives dans les actes de parole et leur temps potentiel dans les actes de pensée (Wildlocher) et avec Anzieu la description du double interdit de toucher dans l'établissement de l'interface de protection et d'échanges du Moi-peau et dans la structuration de l'appareil psychique. G. Rosolato situe la problématique au point crucial des rapports entre pulsion et représentation. De ce point, au regard des éléments avancés jusqu'ici, pourra se déployer une analyse critique des positions de ces trois auteurs, car il apparaît bien, que le problème de la représentativité est au cœur de l'élaboration de l'analyse pulsionnelle freudienne, de son écriture. Pour autant que le statut du corps soit précisé. Dans le second paragraphe ("Où Ça ") de son texte de 1960, "Remarque sur le rapport de D. Lagache : « Psychanalyse et structure de la personnalité », Lacan réaffirme le primat de la fonction du signifiant, et le fait qu' « *il n'y a pas, entre les pulsions qui habitent le ça, de contradiction qui vaille, c'est-à-dire qui prenne effet de l'exclusion logique* »¹. L'analogie réalisée avec le jeu de loto développe la distinction entre « *l'inorganisation réelle par quoi ses éléments sont mêlés, dans l'ordinal, au hasard* » et « *leur organisation de structure (...) leur permettant au gré du jeu d'être lus comme oracle* »². Le primat du signifiant n'est pas sans conséquence : « *A partir de là on*

¹ Opus cité, p. 658.

² Ibidem.

ne manquera pas d'être frappé de l'indifférence combinatoire, qui se démontre en fait du démontage de la pulsion selon sa source, sa direction, son but et son objet. Est-ce à dire que tout est là signifiant ? Certes pas, mais structure. Aussi laissons-nous maintenant de côté son statut énergétique »¹. Et pour autant Lacan porte l'accent sur l'articulation de la défense à la pulsion : « Distinguer les rapports du sujet à la structure, connue comme structure du signifiant, c'est restaurer la possibilité même des effets de la défense. »². Et ces effets modifient non la tendance mais la pulsion.

2) L'économique

La question de l'économique est celle que Lacan ciblait déjà en 1955, à l'encontre de « l'adversaire », alors qu'il énonçait que « le sens d'un retour à Freud, c'est un retour au sens de Freud »³, articulé, à la vérité. De l'économique, dans sa critique, Lacan écrivait : « Ici les gros sabots s'avancent pour chausser les pattes de colombe sur lesquelles, on le sait, la vérité se porte, et engloutir à l'occasion l'oiseau avec : notre critère, s'écrie-t-on, est simplement économique, idéologue que vous êtes. Tous les arrangements de la réalité ne sont pas, également, économiques ». Pour autant A. Green (1997) relève la disjonction partielle du psychique et du sexuel : « Diverses options ont été prises. Ou bien, le sexuel continuant d'avoir le plus étroit rapport avec l'essence du psychique, sa fonction était repensée dans un cadre différent. C'est le cas de la théorie lacanienne qui place aux assises d'un inconscient repensé sous les auspices du signifiant la Jouissance. Ou bien la conception de Laplanche, qui s'en démarque, assigne au sexuel une origine dans la communication entre les messages de la mère et l'enfant ; elle demeure, plus qu'elle ne consent à l'admettre, héritière de celle de Lacan, en dépit du rôle ordonnateur qu'elle accorde à la séduction généralisée. Ou bien, tout en reconnaissant l'importance de sa signification, elle relève quand même d'une approche spécifique mais restreinte chez R. Stoller. Ou bien l'examen nécessaire à sa compréhension reste enclos dans les limitations d'une psychologie du Moi, que ce soit dans le cadre analytique, ou hors de celui-ci, à travers l'enseignement des études d'observations d'enfant

¹ Ibidem, p. 659.

² Ibidem, p. 665.

³ J. Lacan. La Chose freudienne. In : *Ecrits*. Opus cité, p 405.

longitudinales (Roiphe et Galenson). Enfin et non le moins important, lorsque la sexualité est rencontrée en clinique psychanalytique, il n'est pas rare qu'elle soit comprise comme une manifestation superficielle voire défensive à laquelle il serait presque fautif d'accorder de l'importance car ce serait prendre la proie pour l'ombre. La théorie kleinienne, gagnant du terrain, a mis en avant de nouveaux barèmes d'appréciation (relations d'objet à la phase schizo-paranoïde et dépressive, rapport aux angoisses archaïques, lutte contre la destructivité, etc.) »¹. G. Bonnet (2001) relayera la critique en tentant de remettre au premier plan les conséquences de la « thèse sexuelle » de Freud. Il n'est pas sans noter que l'entreprise lacanienne a dévié par excès de formalisation entraînant une dichotomie entre la sexualité humaine inconsciente et la sexualité biologique. De même : « Que dirait-on aujourd'hui, où des pans entiers de la psychanalyse, celle de Kohut par exemple, estiment que la sexualité n'est pas partie prenante des troubles psychiques ; alors que des théorisations de plus en plus nombreuses, consacrées à la psychosomatique ou aux états-limites, n'en font même plus état ? »².

Pourtant la question, au titre de la corporéité, n'avait pas manqué d'interroger le corps si l'on en suit les propos de F. Perrier.

Ce dernier dans un séminaire prenant pour cible le corps comme nouvelle résistance à l'Inconscient axe son propos dans une double critique : celle du corps propre dans sa conception phénoménologique, celle d'une théorie de l'écriture et de la lettre dans son orientation lacanienne. Il n'est pas sans relever que, dès que l'on sort des indications classiques de la psychanalyse, on se trouve dans l'embarras « pour aborder ce qui du corps fait question théoriquement, cliniquement et techniquement »³. Techniquement le problème du corps demeure problématique à manier quand on se maintient dans le principe de toute interprétation freudienne : « Ne rien viser que ce qui touche au discours et à l'expression du patient, sans tenter d'atteindre en lui ce qui ne parle pas, ou ce qui, étant peut-être de l'ordre du visible ou du gestuel, est donné au regard et non pas à l'oreille de l'analyste »⁴. L'interprétation a une fonction refoulante, d'effacement du corps. Et conjointement l'analyste est là pour n'avoir pas de corps. L'interprétation a pour fonction de décorporéiser un

¹ A. Green, opus cité, p. 161.

² Opus cité, p. 16.

³ F. Perrier. *Les corps malades des signifiants*. Paris : Interéditions. 1986, p. 23.

⁴ Ibidem, p. 24.

sujet. Au niveau théorique, si F. Perrier relève les occurrences freudiennes, il porte insistance sur le fait qu'un corps naît d'un corps. Le corps du corps de la mère est ce qui introduit la problématique de la féminité et de la triple filiation maternelle. Plus précisément, dans sa conception l'enfant naît d'un corps de femme marquée par le signifiant ce qui nous éloigne d'une perspective du corps propre : « *Le corps propre n'existe pas* »¹. Le corps est toujours le corps de l'autre maternel : « *Tout enfant érotique tâche de s'approprier à lui-même en son propre corps le corps de la mère, c'est-à-dire de réaliser un auto-inceste* »². Et l'auto-érotisme est la consommation de l'inceste, soit la coalescence entre deux corps, celui de la mère et celui de l'enfant, pour autant que le corps de l'enfant ne soit encore que ce qui est créé par le corps de la mère comme produit d'elle-même. Ainsi conçoit-il que le lieu du corps soit l'interrogation sur le désir qui a circulé dans la scène primitive, c'est-à-dire ce qui fait de la mère le produit d'un corps maternel fécondé par un homme. De fait, le corps de la mère, siège initial du corps de l'enfant, est le siège de l'intrusion d'un autre corps, l'homme qui a fécondé la femme. Le corps de l'enfant est un patchwork, toujours à la fois corps de l'enfant et corps de la mère, à partir d'une première relation que la mère fonde sur le nourrisson comme demande pour identifier le nourrisson à une demande. Ainsi ce qui en nous vise notre mère concerne notre corps.

Cette perspective, qui désigne incidemment que la théorie vise au dévoilement du corps de la mère, s'inscrit dans une orientation strictement analytique. Et l'objet, le champ d'investigation, de la psychanalyse est l'inconscient. Elle se confère pour cela des concepts formant un ensemble théorique. Ces concepts se déduisent d'une méthodologie qui permet une pratique. Et la clinique réinterroge constamment les concepts freudiens. La démarche de F. Perrier s'intègre au paradigme freudien, l'angle choisi est le plus fréquent, certes dans une orientation lacanienne. Mais cet intérêt pour le corps tient aussi à l'apparition d'une nouvelle clinique au regard du corps psychanalysé, conséquence de la littéralité de l'Inconscient : « *Il y a des corps malades de la peste analytique* »³. Au-delà c'est remarquer une nouvelle résistance à la psychanalyse et un piège pour les psychanalystes, soit une tendance à phénoménologiser l'expérience analytique.

¹ Ibidem, p. 72.

² Ibidem, p. 72.

³ Ibidem, p. 32.

Encore, et surtout, la clinique, celle de l'hypochondrie, celle des psychoses, interroge le corps et sa structuration. Plus spécifiquement, la problématique du corps se trouve aux deux extrêmes : l'analyse des enfants (et référence est faite à F. Dolto) et la psychanalyse des psychoses. Plusieurs figures cliniques sont convoquées :

- Les névroses actuelles ne se réfèrent pas à l'historicité langagière du symptôme, mais à un trouble de l'économie libidinale, liée essentiellement à l'insuffisance de la décharge orgasmique.

- L'hypochondrie renvoie à la fois aux névroses actuelles et à la psychose. Elle illustre ce qui concerne les rapports du corporel et de l'analytique. L'hypochondriaque se propose totalitairement un univers corporel qui est en même temps le huis clos de sa question. L'hypochondriaque réalise une démonstration exemplaire de l'hétérogénéité du corps quant à la question du corps subjectif et quant à la question du corps propre. C'est une tentative d'appropriation de lui-même. Il a peut-être vécu certains courts-circuits quant au rapport entre le désir de sa mère et le signifiant paternel, ce qui l'amène à illustrer plus qu'un autre ce qu'il en est de la dimension incestueuse, et donc de la dimension plus délabrante ou angoissante que culpabilisante de l'auto-érotisme. Le phallus introjecté devient ce phallus turgescent intériorisé au niveau de l'organe douloureux chez l'hypochondriaque. La carcéralité corporelle de l'hypochondriaque est un terrain insulaire pour une tentative de (ré)accomplissement de la scène primitive. La démarche hypochondriaque, dans sa carcéralité insularisante, place en un seul corps deux géniteurs et le sujet.

- L'éreutophobie concerne chez l'enfant une répression secondaire d'une tendance scopophilique exhibitionniste exacerbée, qui se raccorde à des expériences génitales et pré-génitales. L'éreutophobie n'est pas une phobie, mais la limite d'un syndrome paranoïaque caractérisé. Il y a une réponse du corps à quelque chose qui est de l'ordre du discours venant concerner non pas le sujet mais le corps de sa mère. Le corps phallus de l'enfant vient à la place du discours de désir de la mère pour autre chose, pour un autre objet. L'éreutophobie est le désir d'un masque et la crainte d'être démasqué en tant que phallus rougissant de la mère. C'est un certain mode d'aliénation dans le corps de ce qui a été forclos ou parfaitement absent de la question du corps de la mère comme siège possible d'un désir et d'une jouissance.

• Dans la perversion, il y a le registre idéologico-praxique de l'autre scène à recréer. Il s'agit de reconstruire une autre scène originelle qui serait la scène de la naissance du désir.

• La paranoïa est toujours question sur « la structure partielle femelle » du corps par rapport à l'autre corps matriciel, et lieu d'autres signifiants sur plusieurs générations et sur toutes les histoires. Dans l'érotomanie se désigne une forme d'exclusion, de forclusion corporelle. La paranoïa renvoie à une certaine structure, plus exactement à un certain corps de la mère. La position paranoïaque est un système de défense contre l'insoutenable de cette jouissance qui toucherait le corps érogène.

F. Perrier caractérise la problématique de l'identification du corps à partir du corps sexué par :

- ♦ un premier stade de choix narcissique primaire, qui est celui de la mère,

- ♦ un second stade de narcissisation qui notifie le désir et l'amour des parents pour leur enfant.

La distinction est celle d'un choix narcissique primaire qui est toujours celui des parents (instauration d'un champ de narcissisation de l'enfant) et d'un statut secondaire de l'imaginaire du narcissisme du sujet dans son self ou Je, qui tente de s'assumer dans cette double filiation.

La trilogie : conversion, érotisation, somatisation, est le support de référence dans l'étude des rapports du corporel et de l'empathique. La conversion renvoie à un modèle quantitatif référant à la théorie de la libido, à partir d'une complaisance somatique, d'une possibilité d'innervation somatique, de convertibilité de la libido du côté du corps. Le terme d'érotisation renvoie à l'érogénité, donc aux zones érogènes, qui concernent la possibilité du plaisir. Il y a aussi surdétermination : le désir de l'Autre vient faire la loi et créer une zone érogène, là où la zone érogène serait le représentant-représentatif de la fonction du sujet désirant. Il est évident que l'analyste est là pour ne pas trouver son plaisir dans le plaisir d'un autre.

3) Le moment narcissique au fondement du sexuel

B. Bonnet situe le surgissement de la sexualité au cœur du narcissisme dit primaire ou moment narcissique. *« Si le terme narcissique a un sens, c'est en tout premier lieu pour désigner ce type d'expérience, cet instant précis où l'enfant fait sienne une jouissance qu'il a éprouvée avec un adulte et qui restera au cœur de ses moments*

*de plaisir tout au long de son existence. Il faut toujours être au moins deux pour qu'il se produise (...) »*¹. Ce moment narcissique, retour en soi d'une jouissance éprouvée dans les moments d'intimité avec l'adulte maternant, ou conflit esthétique selon Meltzer, constitue en raison de cette séduction énigmatique (cf. J. Laplanche) le fondement de la sexualité adulte. L'enfant y rencontre un fond protecteur et rassurant, enveloppe de la vie psychique ultérieure, une forme de plaisir actualisé par les diverses images du corps (F. Dolto) et un signifiant énigmatique éveillé par la sexualité inconsciente de l'adulte.

Le narcissisme, à partir de ces trois composantes fond, forme et signifiant, va progressivement se structurer et s'unifier en regard de trois organisateurs :

- Le moi, comme enveloppe ou image unifiante, constitué à partir de l'intériorisation des bons objets et des images du corps correspondantes,
- Le sexe ou le phallus : « *l'amour narcissique est amour du sexe, de son propre sexe* »². Le narcissisme secondaire suppose un retour de la libido, après un passage par l'amour du sexe de l'autre, sur le sexe propre avant d'irradier le corps tout entier. Cette opération nécessite le regard de l'autre sur le sexe du sujet lui-même. « *L'enfant ne peut s'aimer et aimer tout ce qui est inscrit en lui que dans la mesure où il s'aime de tel sexe dans le regard de l'autre, et réciproquement* »³.
- La disparition ou la mort, point ultime de l'opération narcissique en lien avec le fond relationnel protecteur et sécurisant des origines, dès lors rejeté.

Si ces trois organisateurs structurent le narcissisme, son déploiement s'effectue à la mesure de quatre conditions :

- Que soit solidement établie la différence entre la relation passée et la relation actuelle (au fondement de la sexualité passionnelle) ;
- Que la relation actuelle soit vécue comme nouvelle et foncièrement irréductible à toute autre (au fondement de la sexualité du Je) ;

¹ Opus cité, p. 30.

² Opus cité, p. 44.

³ Opus cité, p. 58.

- Que la différence s'instaure entre l'autre et la relation (au fondement de la sexualité génitale) ;
- Que la différence se pose entre l'autre et l'objet : « *ce dont on jouit grâce à la rencontre avec l'autre et à la relation qu'on instaure avec lui* »¹ (au fondement de la sexualité pulsionnelle).

Le narcissisme imprime sa dynamique et la dynamique des sexualités interne et manifestes. Parmi les formes manifestes quatre sont distingués :

- La sexualité génitale non réductible à sa dimension orgasmique ou procréative car en lien profond avec la sexualité inconsciente.
- La sexualité pulsionnelle précisée « *comme la capacité à trouver du plaisir dans l'investissement de certains objets partiels, grâce à la mise en jeu d'une zone du corps bien délimitée (...). C'est donc un plaisir de la mise en pièces et des retrouvailles (...)* »². La pulsion est une force d'éclatement, de dislocation menaçant le narcissisme.
- La sexualité idéale, qui consacre le plaisir pris dans la satisfaction de certains idéaux. L'exemple par excellence est celui de la passion amoureuse dans laquelle « *l'objet a pris la place de ce qui était l'idéal du moi* ».
- La sexualité du Je bâtie « *sur des rejets signifiants hérités de la relation aux autres* »³. Elle relève d'une réalisation hallucinatoire de souhait par réinvestissement de traces de satisfactions anciennes, elle est source de créativité.

Ces formes de sexualité émergent en de multiples variantes et tableaux, trouvant à se médier en de multiples créations, s'exprimant en symptômes selon des modes d'articulations spécifiques. « *Quelles que soient les apparences, le sexe n'est pas un, mais légion, et le véritable défi qu'il pose à l'être humain c'est de trouver à la fois comment accepter cette multiplicité, et comment la gérer* »⁴. La sexualité, qu'il nomme fondamentale, multiforme, ne vise pas

¹ Opus cité, p. 71.

² Opus cité, p. 116.

³ Opus cité, p. 161.

⁴ Opus cité, p. 166.

l'apaisement, mais l'augmentation de tension, soit ce que vise Lacan sous le terme de jouissance¹

4) La jouissance

Le terme de jouissance renvoie aux différents rapports de satisfaction qu'un sujet peut attendre et éprouver de l'usage d'un objet désiré. Elle concerne le désir inconscient. Elle s'oppose au plaisir. Le rôle principal est attribué à la sexualité, commandé par le seul symbole phallique. Toute l'activité pulsionnelle étant sexuelle, n'importe quelle activité est concernée, tout aussi bien le langage que les formations de l'inconscient. La fonction de l'appareil psychique réfère à un principe régulateur dont la fonction est la recherche du plaisir par évitement du déplaisir provoqué par toute tension de l'appareil psychique. Le principe de réalité se trouve au service du principe de réalité. Avec le dernier dualisme pulsionnel, la liaison, l'intrication renforce la domination du principe de plaisir. Au-delà du seuil du plaisir commence la jouissance dans ses rapports ambigus avec le plaisir et la douleur. La pulsion de mort prédominant sur l'Eros, douleur et déplaisir prene une connotation de plaisir, désignant le masochisme érogène. La jouissance est ce caractère d'excès par rapport au principe de plaisir. Le mythe de la jouissance absolue se déploie dans « Totem et Tabou » autour du père de la horde primitive jouissant de toutes les femmes. Son meurtre et son incorporation par les fils ouvre au temps de l'Œdipe. La jouissance se désigne comme distincte de la loi.

Lacan va poser le terme de jouissance comme différent du *Lautd* freudien (plaisir) et du concept de satisfaction. La jouissance évoque le droit : jouir d'une chose, c'est pouvoir en user jusqu'à en abuser. Le droit régit le jouir en le limitant aux frontières de l'utile. La jouissance ne sert à rien, c'est une instance négative ne se ramenant ni aux lois du principe de plaisir, ni au souci d'autoconservation, ni au besoin de décharger l'excitation. La jouissance est une notion large qui inclut la jouissance sexuelle, qui est elle-même une limitation de la jouissance en général. La jouissance sexuelle dépend du signifiant, soit l'organisation phallique. Lacan, avec « Subversion du sujet », distingue deux types de jouissance. Toute jouissance se trouve entravée par le refoulement qui porte sur la chose sexuelle, et invite à

¹ P. Valas. *Les ditensions de la jouissance*. Ramonville Saint-Agne. Erès. 1998.

poser une jouissance première non entravée, mythique. C'est cette jouissance que Lacan appelle jouissance de l'Autre, illustrée dans le champ de la psychose. Donc la jouissance de l'Autre, précédant une jouissance phallique. Dans « L'Éthique de la psychanalyse », Lacan montre que le champ de la jouissance concerne tout ce qui relève de la distribution du plaisir dans le corps. La jouissance se trouve au cœur des représentations, à la fois étrangère et intime, mais hors signifiant. La jouissance est toujours éprouvée par le corps, mais demeure ineffable et indicible. C'est une jouissance de l'être, inaccessible, hors désir, dont le langage viendra nous séparer, ouvrant le champ d'une nouvelle jouissance. Il pose l'existence d'une jouissance originaire dans l'après-coup de l'incidence du langage. L'objet primordial aura été perdu réellement depuis toujours et à jamais pour le sujet du seul fait que le signifiant donne rétroactivement cette signification à la perte même qu'il engendre. La Chose vient à la place de l'objet premier perdu de toujours que le sujet cherche à retrouver. La Chose est l'Autre préhistorique impossible à oublier. Pour l'enfant c'est d'abord la mère qui en occupe la place et en remplit la fonction. La loi primordiale de l'interdiction de l'inceste la désigne comme premier objet à désirer. L'inceste ou le désir pour la mère est le désir fondamental, mais pour que la parole subsiste il faut que la mère soit interdite. Parce que la mère manque, et ne peut répondre entièrement aux demandes du sujet celui-ci peut désirer autre chose qu'elle n'est pas en mesure de lui donner. Le désir est une défense du sujet dans son rapport à la jouissance tout en étant au principe d'une transgression de la loi qui ouvrira au sujet l'accès à la jouissance. L'organisation signifiante, soit la castration (signifiant du phallus), divise la jouissance. Elle interdit la jouissance infinie. La jouissance phallique recouvre l'ensemble de ces dimensions. Elle désigne qu'un seul signifiant de la sexuation, le phallus, est présent, ce qui fait qu'il n'y pas de rapport formulable entre deux sexes opposés. Le primat du phallus implique l'impossibilité du rapport sexe à sexe. L'autre sexué n'existe pas au plan de l'inconscient. La jouissance sexuelle, en s'articulant au signifiant phallique, exclut qu'on jouisse d'un être féminin comme tel. L'étude de la féminité montre une jouissance propre à la femme. La féminité se révèle dans une division à l'égard de la castration : une femme se dédouble, plutôt que de s'unifier sous le signifiant « femme ». La femme a rapport, dans sa sexualité, aussi bien au signifiant phallique qu'un homme peut incarner pour elle, qu'au signifiant de l'Autre.

Donc :

- La jouissance de l'Autre est la jouissance originaire posée comme mythique, représentée par celle du père de la horde primitive.
- Le plus-de-jouir, non évoqué jusque-là, représentée par l'objet a qui est le reste de jouissance qui échappe au procès de la signifiante, bonus de jouissance, plus-value.
- La jouissance phallique résulte du codage par le signifiant et prend sa signification phallique dans l'Œdipe. Elle se différencie en jouissance sexuelle, jouissance du symptôme avec la pulsion, et jouissance dans la parole. Ces registres de la jouissance ne sont pas gradués ni dans des relations d'exclusion.
- Et au-delà une jouissance féminine, semblable à ce qui est enjeu dans la sublimation qui économise le refoulement ou dans la jouissance mystique. Ces jouissances sont dites supplémentaires.

La jouissance est cachée dans la névrose, elle s'exprime dans la souffrance, dans la plainte et dans le symptôme. Le névrosé signale son manque par rapport à la jouissance, alors qu'il la reconnaît et l'attribue aux autres. Ces autres jouissants qui voudraient sa castration. Le névrosé jouit sans le savoir, méconnaissant, déplaçant, travestissant sa jouissance sous les habits du symptôme. L'hystérique s'en détourne par dégoût, l'obsessionnel l'évite par peur d'y être englouti.

Le pervers vit pour la jouissance, connaissant bien tout ce qu'on peut savoir sur sa jouissance propre et celle d'autrui. Il est dans la volonté de jouissance, de forcer l'autre à jouir. Il a pour fantasme d'atteindre la jouissance à travers le savoir et le pouvoir sur un objet inanimé, réduit à l'abjection ou lié par un contrat. Il y a désintringement dans la mesure où il s'agit de procurer de la jouissance sans passer par le désir. La perversion est le refus de convertir les valeurs de jouissance en termes de monnaie du désir.

Le toxicomane se soustrait à l'échange symbolique, jouant d'une connection avec la jouissance sans passer par l'exigence de l'Autre. Il conteste toute dette symbolique. Il substitue l'Autre par un objet sans désir ni caprices.

CONCLUSION

Après ce tour d'horizon, fort succinct, des problématiques en jeu, je conclurai très brièvement en mettant en exergue que les expressions pathologiques désignent les modes d'ordonnement du sexuel.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRE S.** *Que veut une femme ?* Navarin : Paris. 1986.
- ARBISIO-LESOURD C.** *L'enfant de la période de latence.* Dunod : Paris. 1998.
- ASSOUN P.L.** *Psychanalyse.* PUF : Paris. 1997.
- ASSOUN P.L.** *Le fétichisme.* PUF : Paris. 1994.
- BENGHOZI P.** (Direction) *Adolescence et sexualité. L'adolescence, identité chrysalide.* L'Harmattan : Paris. 1999.
- BONNET G.** *Voir. Etre vu.* 2 Tomes PUF : Paris. 1981.
- BONNET G.** *Le transfert dans la clinique psychanalytique.* PUF : Paris. 1991.
- CAHN R.** *L'adolescent dans la psychanalyse. L'aventure de la subjectivation.* PUF : Paris. 1998.
- CASTORIADIS-AULAGNIER P.** *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion.* PUF : Paris. 1984.
- CASTANET H.** *La perversion.* Anthropos : Paris. 1999.
- CHABOUDEZ G.** *Le concept de phallus dans ses articulations lacaniennes.* Lysimaque : Paris. 1994.
- CHAPELIER J.B., PRIVAT P.** *Violence, agressivité et groupe.* Erès : Ramonville. 1999.
- Collectif.** *Psychanalyse et sexualité. Questions aux sciences humaines.* Dunod : Paris. 1996.
- Crises** *Crise dans la sexualité.* PUF : Paris. 1996.
- DAYMAS-LUGASSY S.** *Premier amour* RFP, 1980, 3-4.
- DOLTO F.** *Le jeu du désir.* Seuil : Paris. 1981.
- DUEZ B.** *La marginalité. Du mythe originaire à Personne* Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, 8-9, 1983.
- DUEZ B.** *Le TAT comme dispositif de mise en figurabilité préliminaire à une cure* In Projection et symbolisation chez l'enfant PUL : Lyon. 1997, 141-153.
- FREUD S.** *L'interprétation des rêves.* PUF : Paris. 1971.

- Trois essais sur la théorie sexuelle.* Gallimard : Paris. 1997.
- Névrose, psychose et perversion.* PUF : Paris. 1974.
- Métapsychologie.* Gallimard : Paris. 1969.
- La vie sexuelle.* PUF : Paris. 1969.
- GLOWCZEWSKI B.** *Adolescence et sexualité, l'entre-deux.* PUF : Paris. 1999.
- GUTTON P.** *Le pubertaire.* PUF : Paris. 1991.
- GUTTON P.** *L'adolescent.* PUF : Paris. 1996.
- LACAN J.** *Ecrits.* Le Seuil : Paris. 1966.
- LACAN J.** *L'éthique de la psychanalyse.* Le Seuil : Paris. 1986.
- LACAN J.** *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse.* Le Seuil : Paris. 1973.
- La cause freudienne,** *Revue de psychanalyse,* 1995 *Le dire du sexe.*
- La lettre du Grape** *L'enfant et le sexuel* Erès : Ramonville. 1995, 20.
- LAPLANCHE J.** *Problématiques II. Castration, symbolisations.* PUF : Paris. 1980.
- LAPLANCHE J.** La pulsion de mort dans la théorie de la pulsion sexuelle In *Le primat de l'Autre en psychanalyse.* Flammarion : Paris. 1992, 273-286.
- LAPLANCHE J.** *La sexualité humaine. Biologisme et biologie.* Les Empêcheurs de tourner en rond : Paris. 1999.
- LARGUECHE E.** *Injure et sexualité.* PUF : Paris. 1997.
- LAUFER M. et E.** *Adolescence et rupture du développement. Une perspective psychanalytique.* PUF : Paris. 1989.
- LESOURD S.** *Adolescences ... Rencontre du féminin.* Erès : Ramonville Saint Agne. 1994.
- LOYOLA M.A.** (Direction) *La sexualité dans les sciences humaines.* L'Harmattan : Paris. 1999.
- LUGASSY F.** *Les équilibres pulsionnels de la période de latence.* L'Harmattan : Paris. 1998.
- Monographies RFP,** 1993 *Les troubles de la sexualité.*
- Nouvelle revue de psychanalyse,** 1973, 7, *Bisexualité et différence des sexes.*
- Pratiques psychologiques,** 1998, 4, *Psychologie et sexualité.*
- RFP,** T. XLI, 1077, *L'orgasme.*
- SPIRA A., BAJOS N.,** Groupe ACSF *Les comportements sexuels en France.* La documentation Française : Paris. 1993.
- Topique,** 1999, 68, *Les théories sexuelles infantiles.*
- VALAS P.** *Les dimensions de la jouissance.* Erès : Ramonville Saint Agne. 1998.

L'ENFANT HORS SEXUEL DE LA PERIODE DE LATENCE : MYTHE OU REALITE ?

Christine ARBISIO¹

La psychanalyse a permis de mettre en évidence le rôle essentiel de la sexualité infantile pour la psyché. Mais cette sexualité infantile se déploie surtout pendant les premières années de la vie. La période de latence sexuelle apparaît donc comme le corollaire de cette première proposition freudienne, c'est-à-dire le moment pendant lequel la sexualité infantile est frappée par le refoulement. Nous sommes habitués à considérer cet âge de l'enfance, qui correspond assez à l'âge scolaire dans notre société, entre 5 ans et demi et 10 ans à peu près, comme une période privilégiée pour les apprentissages et la socialisation, grâce à la sublimation des pulsions sexuelles.

L'enfant de cet âge est souvent devenu pour les psychanalystes un enfant « hors sexuel », celui qui est pris entre la richesse pulsionnelle et fantasmatique de la petite enfance, et les remaniements attendus à la puberté et à l'adolescence. En fait, nous sommes fondés à nous demander s'il s'agit d'un mythe ou d'une réalité pour au moins deux raisons :

- Est-ce qu'il existe réellement une déssexualisation pendant la période de latence ? Cette interrogation se rencontre fréquemment chez les praticiens qui s'occupent d'enfants et d'adolescents, qui s'interrogent sur l'existence même d'une période de latence. Est-ce que la déssexualisation qui caractérise cette période dite calme de l'enfance, pendant laquelle les problématiques sexuelles et agressives sont censées ne plus avoir cours, et qui serait exclusivement consacrée aux apprentissages et à la socialisation, a vraiment bien lieu ?
- La seconde raison est plus culturelle : « Autrefois, on pouvait parler d'une phase de latence ; mais de nos jours,

¹ Psychanalyste, Maître de conférences à l'Université de Franche-Comté, auteur de *L'enfant de la période de latence*, Dunod, 1997.

avec tout ce que voient et entendent les enfants, est-ce que ça a encore un sens ? » (sous-entendu, bien sûr, tout ce qui s'affiche et se donne à voir du côté de la sexualité dans notre société). Ici, la déssexualisation de la latence elle-même n'est pas remise en cause : mais les conditions sociales et culturelles de notre monde actuel l'empêcheraient de se produire.

Ainsi, d'emblée je dirais, dès qu'il s'agit du statut de la sexualité chez l'enfant pendant la latence, il y a du doute, qui s'exprime dans les définitions mêmes. Si vous prenez le Dictionnaire de la psychanalyse¹ vous trouvez à latence : « *Période de la vie sexuelle infantile de l'âge de 5 ans à la préadolescence, au cours de laquelle les acquis de la sexualité infantile sombreraient normalement dans le refoulement* ». Ce conditionnel, « sombreraient normalement », semble bien témoigner d'un certain embarras chez l'auteur...

Nous avons donc deux questions principales, l'une autour de la déssexualisation à cet âge, l'autre concernant les problématiques sociales actuelles qui l'interdiraient.

1) La déssexualisation chez l'enfant pendant la latence.

En ce qui concerne la première question, la clinique la plus quotidienne avec des enfants à cet âge montre à quel point les manifestations et les préoccupations sexuelles persistent : comment croire alors à une déssexualisation ?

Freud lui-même n'y a jamais cru : la période de latence est pour lui un « idéal d'éducation », c'est-à-dire que le refoulement et la sublimation des pulsions qu'il décrit n'existent jamais en tant que tels, mais correspondent à l'idéal des éducateurs. Au contraire, il soutient que la principale préoccupation de l'enfant à cet âge est de lutter contre la sexualité et la masturbation.

Pour Freud², quand il introduit cette notion de période de latence sexuelle dans l'enfance, il n'a absolument pas l'idée que la sexualité disparaîtrait. Il s'agit pour lui de soutenir son idée fondamentale, qui est justement celle de l'existence d'une sexualité chez l'enfant. Cela signifie d'une part qu'il existe une expression

¹ R. Chemama (sous la dir.), dictionnaire de la psychanalyse, Larousse, 1993.

² S. Freud, 1905.

sexuelle spontanée chez l'enfant, qui prend la forme de la masturbation par exemple. Cet aspect reste proche de la conception classique de la sexualité. Mais il s'agit aussi de la découverte des pulsions sexuelles non génitales, perverses, qui vont avoir une importance considérable dans la formation de la névrose et pour le développement psychique. L'autre caractéristique de la sexualité infantile est d'être auto-érotique, c'est-à-dire que le corps propre est l'objet de la satisfaction sexuelle.

L'évolution banale de ce premier temps de la sexualité sera la soumission des pulsions partielles au primat du génital, c'est-à-dire en vue de la reproduction, et le passage de l'auto-érotisme à l'allo-érotisme, qui suppose un objet de satisfaction autre que soi. Mais cela ne se produira qu'à la puberté. Le développement en deux temps du choix de l'objet a lieu également en deux temps à cause de la période de latence : le choix infantile marquera le moment d'un nouveau choix d'objet, ainsi que le lien entre courant sensuel et courant tendre. C'est la période de latence, en tant qu'ajournement de la maturation sexuelle, qui donne le temps pour que se mette en place la barrière contre l'inceste, qui s'est instaurée au moment du complexe d'Œdipe.

Par exemple, dans un texte resté inédit en France, Augusta Alpert¹ en 1941 aux Etats Unis montre que dans un milieu éducatif tolérant, la latence conçue comme arrêt du développement sexuel n'a rien d'évident.

Dans un cadre éducatif ouvert, si la discipline n'est pas rigide, les enfants de 6 ans montrent une franche et active curiosité sexuelle, qui a même tendance à se déployer avec plus d'envergure que celle des enfants d'âge pré-scolaire. Les enfants se livrent à des jeux d'exploration mutuelle, *« qui peuvent aller jusqu'à des formes dangereuses, par exemple avec l'intromission d'objets, plus ou moins propres ou coupants, dans les orifices du corps »*. Les préoccupations des enfants de 6 ans tournent autour de l'accouplement et de l'origine des bébés.

Plus tard, la curiosité sexuelle devient moins franche, elle est déguisée même dans un environnement permissif. Cette évolution est la conséquence du refoulement. Les enfants de sept ans sont les plus proches de la tranquillité sexuelle qui est supposée être caractéristique de cette période. Les enfants de huit, neuf, dix et onze ans montrent

¹ A. Alpert, 1941.

une curiosité et un intérêt sexuels actifs, de nature homosexuelle et hétérosexuelle, souvent sur un mode agressif et sadique.

Chez les enfants de huit ans, le comportement sexuel est assez varié. Cela va de *« l'exploration mutuelle homosexuelle et hétérosexuelle, en passant par le voyeurisme, la masturbation, les plaisanteries grivoises, les concours de lexique de langage obscène, jusqu'aux secrets concernant le ou la favorite »*. Ensuite, entre neuf ans et la puberté, le comportement sexuel a les mêmes caractéristiques, si ce n'est que, peu à peu, les provocations sur un mode hétérosexuel prennent de plus en plus d'importance.

Dans les années 1950, Berta Bornstein¹ a aussi insisté sur le maintien de la sexualité au cours de la latence. Elle distingue deux phases à l'intérieur de cette période, la première à peu près entre cinq ans et demi et huit ans, et la seconde entre huit et dix ans. A la suite de Freud, elle définit la masturbation comme des manipulations auto-érotiques de la zone génitale aussi bien que des autres zones érogènes. L'interdit qui pèse au cours de la période de latence sur la masturbation génitale conduit l'enfant à utiliser des équivalents masturbatoires, ce qui est associé aux mouvements de régression vers des positions prégénitales, régressives. La sévérité du surmoi de la première phase de latence trouve son expression dans la lutte que mène l'enfant contre la masturbation.

En revanche, les conflits autour de la masturbation sont moins prégnants au cours de la seconde phase : ils sont moins manifestes parce que l'enfant est plus discret, a besoin de garder caché ce qui concerne sa vie sexuelle. Il est aussi beaucoup plus armé pour gérer ses conflits, parce que les émergences sexuelles sont moins pressantes, le surmoi moins rigide, et l'enfant est mieux préparé pour sublimer ce qui provient des pulsions prégénitales. Mais elle remarque, en cas d'échec de ces défenses, une augmentation très sensible de l'anxiété. Ainsi, les activités masturbatoires sont très banales et normales à cet âge.

Cependant, les enfants mènent une lutte difficile contre la masturbation et les sentiments de culpabilité qu'ils éprouvent les empêchent d'obtenir une satisfaction auto-érotique. Pendant la latence, les mécanismes de défense sont au premier plan, et l'activité masturbatoire du stade phallique est abandonnée au profit de pratiques en apparence désexualisées. Celles-ci sont dénoncées ordinairement

¹ B. Bornstein, 1953.

comme de mauvaises habitudes : « *se ronger les ongles, s'écorcher, se cogner la tête* », alors qu'il s'agit en réalité d'équivalents masturbatoires.

Donc, le rapport qu'a l'enfant de la latence avec la sexualité est marqué par le paradoxe : il connaît à la fois des expériences sexuelles, qui se manifestent en particulier par la masturbation, mais il est capable de lutter consciemment contre les émergences sexuelles, sans être préoccupé par le conflit entre la sollicitation pulsionnelle et sa défense.

Tout cela met en évidence une vie sexuelle encore tout à fait présente chez l'enfant. Cette fameuse notion d'une déssexualisation à la période de latence paraît à la fois rapide et un peu mythique : la réalité est moins simple, en tout cas l'enfant n'est pas à ce point l'enfant hors sexualité habituellement décrit et qui subira un séisme au moment de la découverte sexuelle de la puberté.

2) La dimension culturelle.

L'idée que la déssexualisation est moins évidente chez les enfants d'aujourd'hui provient de l'impression que les préoccupations sexuelles sont infiniment plus présentes chez les enfants de nos jours qu'autrefois. En fait, depuis que l'éducation exerce moins de répression sur leur expression. Cette conception sous-entend que la période de latence était effective naguère, du temps de Freud, quand on ne plaisantait pas avec l'éducation et que les tendances sexuelles étaient sévèrement réprimées. Idéal d'éducation, comme le disait Freud, que nous projetons dans le passé, un passé mythique dans lequel l'autorité paternelle aurait été incontestée...

Si la période de latence vient tant nous questionner du côté de l'éducation, c'est parce qu'il s'agit fondamentalement de l'inscription de l'enfant dans la culture, c'est-à-dire du passage du petit enfant pulsionnel à l'être doué de raison qui peut vivre en société et qui est soumis à la loi commune.

Après un premier temps de développement, l'activité sexuelle connaît donc une apparente interruption qui durera jusqu'au réveil de la puberté. La période de latence n'est que la traduction individuelle des exigences de la culture : on peut malheureusement considérer qu'il existe une irréductible contradiction à l'œuvre entre les contraintes sociales et le bonheur des individus. L'être humain ne peut donner libre cours à l'ensemble de ses pulsions sexuelles perverses, non plus

qu'à son agressivité, car la vie en société serait alors impossible. En échange de la protection que lui procure le groupe, l'homme est obligé de renoncer à une partie non négligeable de ce qui constituerait son plaisir. Ce drame collectif se traduit au niveau individuel par le biais de l'éducation. C'est l'éducation qui aura pour charge d'amener l'enfant à abdiquer ses plaisirs égoïstes au profit de son adaptation et de son intégration dans la société.

Pour chaque enfant individuellement, la période de latence correspond à cette inscription de la civilisation qui doit se faire pour tout être humain. Cela a lieu d'une part grâce à la sublimation, qui consiste dans le déplacement vers des buts socialement valorisés de l'énergie des pulsions sexuelles. Cela se produit également par l'émergence des formations réactionnelles, qui sont les défenses déployées à l'encontre des désirs interdits, et le refoulement, qui consiste à mettre à l'écart les pulsions qui n'ont plus le droit d'accéder à la conscience.

3) La sexualité chez l'enfant pendant la latence.

Alors que chez l'enfant plus jeune, les manifestations sexuelles sont assez évidentes, et peuvent même s'inscrire dans un certain exhibitionnisme, le rapport essentiel dans lequel s'inscrit l'enfant pendant la période de latence est celui de la pudeur. Certes, sa vie sexuelle reste vivante : mais l'enfant va la cacher aux regards des adultes. C'est l'âge où l'on partage des jeux de découverte sexuelle entre enfants, mais cela se fait discrètement, en s'arrangeant pour ne pas être vu par les parents... C'est cette pudeur maintenant instaurée qui est la marque de l'interdit œdipien, de la prise de distance à l'égard des enjeux sexuels des adultes. Voilà pourquoi la protection de l'intimité de l'enfant est si importante à préserver.

Ainsi, il y a toujours à s'interroger sur ce qui se passe pour les enfants qui, à cet âge, montrent aux adultes des manifestations sexuelles ostentatoires, visibles. Qu'il s'agisse de l'expression d'une souffrance psychique, qui vient se traduire dans ce registre, ou de la marque d'une emprise dans des enjeux de la sexualité adulte qui les dépassent, il y a toujours là la marque d'une rupture de cette barrière de la pudeur, qui constitue la protection de l'enfant à cet âge. Mais, bien sûr, avant de s'interroger sur l'enfant, il faut déjà se demander si la protection de son intimité a réellement été respectée par les adultes qui l'entourent.

Pendant la latence, il y a deux voies privilégiées de satisfaction sexuelle. D'une part, le plaisir pulsionnel direct étant interdit, l'enfant va se satisfaire fantasmatiquement : à travers des fantaisies, des récits imaginaires qu'il se raconte, et dans lesquels on retrouve bien souvent, à peine déguisés, la réalisation des désirs œdipiens. D'autre part, par le surinvestissement de la motricité. Freud avait montré qu'une pulsion qui ne peut trouver d'issue régresse, et vient se satisfaire par le biais de la motricité. Les enfants de cet âge sont très moteurs, ce qui leur permet sans doute de trouver une issue acceptable au mouvement pulsionnel.

La latence peut être considérée comme un moment logique. Elle n'existe que par le déclin œdipien, moment où l'enfant est contraint de renoncer à être ou à avoir l'objet qui viendrait combler le désir de la mère, que nous pouvons nommer comme l'objet phallique. Ce renoncement est rendu possible par une des figures paternelles, particulièrement à ce moment-là par le père imaginaire, censé détenir cet objet. La latence va permettre à l'enfant de remettre à plus tard les véritables enjeux de cette perte, c'est-à-dire la castration. La promesse oedipienne devient un véritable organisateur du psychisme : l'objet phallique est dévolu au père, auquel l'enfant va s'identifier pour le récupérer plus tard, quand il aura un corps d'adulte. Ainsi, si l'enfant n'est pas hors sexuel, il n'en reste pas moins dans une position d'observateur¹ par rapport aux enjeux phalliques qui organisent le monde des adultes. Il s'agit donc de distinguer les deux registres, celui de la sexualité de l'enfant, telle qu'elle peut s'exprimer à travers diverses manifestations, et le sexuel infantile, psychique, qui vient constituer la psyché de l'enfant, dans son intrication avec le refoulement et la sublimation.

4) La confusion des registres.

Si les manifestations sexuelles persistent pendant la latence, cette idée de désexualisation apparaissant plutôt comme un mythe, il est important de les différencier d'une excitation sexuelle trop violente, envahissante, qui fait alors effraction chez l'enfant.

Jérôme est un enfant de huit ans suivi en analyse depuis deux ans. Ses parents en avaient fait la demande après que Jérôme ait révélé que lui et son petit frère avaient subi des abus sexuels de la part d'un

¹ Ch. Melman, 1991.

adolescent, ami de la famille. Après ces révélations, Jérôme avait commencé à aller très mal, il présentait alors de nombreux tics, faisait des cauchemars qui le réveillaient la nuit.

Jérôme trouvera un réel apaisement à travers l'analyse, qui se poursuivra toutefois à sa demande ainsi qu'à celle de ses parents, car il reste très anxieux, mais surtout il a beaucoup de mal depuis toujours à gérer la rivalité fraternelle particulièrement aiguë qui l'oppose à son jeune frère.

Or, récemment, alors qu'il va bien mieux, au point d'envisager la fin de l'analyse, Jérôme rentre de vacances envahi de tics. J'apprends deux choses, l'une par lui, l'autre par ses parents : Jérôme me dit que le procès de l'auteur des abus sexuels va avoir lieu dans les jours qui viennent. D'autre part, ses parents me racontent que Jérôme ayant passé une semaine sans eux chez sa grand-mère, il est devenu pendant cette semaine le souffre-douleur (vexations, gifles...), d'un cousin qui avait lui-même été victime d'abus pendant son enfance.

Au cours de cette séance, Jérôme dessine son père avec beaucoup d'excitation, en ajoutant des représentations corporelles et sexuelles très crues, mais qui renvoient à la sexualité infantile, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Jusqu'ici, quand il représentait son père (qu'il respecte beaucoup et qui s'était montré efficacement protecteur quand cette affaire d'abus avait éclaté), il mettait en scène des images de puissance, mais dans un registre symbolique.

On voit que cette réactivation dans la réalité (le procès, l'attitude de son cousin) empêche le maintien du refoulement, et fait émerger des aspects pulsionnels désorganisants. C'est-à-dire que ce rappel du côté de la sexualité a réactivé chez lui du sexuel infantile, le travail du refoulement devenant alors inefficace.

Il est donc essentiel de ne pas confondre les deux registres, celui de la sexualité de l'enfant, toujours bien présente, mais maintenant marquée par la pudeur et la discrétion, de la sexualité infantile qui va structurer la psyché. Il s'agit là du rapport entre le désir et l'interdit : généralement, l'enfant de la latence peut se tenir relativement à distance de cette question, alors que nous voyons comment, pour Jérôme, des événements de la réalité viennent la réveiller transitoirement.

BIBLIOGRAPHIE.

ALPERT A., *The latency period. Re-examination in an Educational Setting.* In *The American Journal of Orthopsychiatry*, Vol. XI, 1941, 126-132.

BORNSTEIN B., *Masturbation in latency period.* In *The psychoanalytic study of the child*, Vol. 8, 1953, 65-78.

FREUD S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle.* Gallimard : Paris. 1987.

MELMAN Ch., *Y aurait-il une question particulière du père à l'adolescence ?* Clinique psychanalytique, Articles et communications 1973-1990. Bibliothèque du Trimestre psychanalytique. Editions de l'Association freudienne, 1991, 177-197.

LES EXPRESSIONS PATHOLOGIQUES DE LA SEXUALITE DANS L'ENFANCE

Gérard BONNET¹

1) Mises au point.

Je vais commencer par quelques mises au point. Et d'abord je reviens sur mon titre, pour le critiquer. Car pour un psychanalyste, *les expressions pathologiques de la sexualité dans l'enfance, ça n'existe pas*. Exhibitionnisme, masturbation excessive, attouchements sur d'autres, etc. Des expressions de ce genre ne sont pas pathologiques, au contraire, ce sont fondamentalement des moyens privilégiés utilisés par l'enfant pour faire signe, pour se faire entendre. Cela démontre qu'il est déjà capable de lier ses pulsions, fût-ce de façon quelque peu maladroite et triviale. Alors, pourquoi avoir donné ce titre ? C'est parce qu'il m'a semblé intéressant de partir du vocabulaire le plus souvent utilisé, surtout en institution, et qui reflète notre malaise, notre rejet à priori, notre tendance à mettre ces sujets à part comme dirait Foucault. Ceci dit, cela ne veut pas dire que ces comportements ne sont pas des problèmes, des problèmes posés à nous adultes, dans un contexte et une situation donnés, mais nous ne les aiderons pas en les classifiant, en les faisant entrer dans le cadre de la pathologie. Puisque ce sont avant tout des réactions, des questions, il faut plutôt nous demander comment les faire parvenir à leur destinataire de telle façon qu'elles puissent être entendues. C'est pourquoi mon propos portera plutôt sur les *expressions problématiques de la sexualité dans l'enfance* et je les envisagerai d'un point de vue relationnel, qui est le seul où elles peuvent prendre sens.

Mais se pose alors une seconde question : quelle sexualité ? Et là encore, il faut être précis. *La sexualité dominante chez l'enfant, celle qui pose le plus problème au moins jusqu'à 6 ou 7 ans, ce n'est*

¹ Docteur en psychologie. Psychanalyste. Directeur de l'ECPI.

pas la sexualité génitale, c'est la sexualité pulsionnelle, même quand elle prend des allures de génitalité. Mais : attention, je dis bien pulsion, et non pas perversion. Si l'enfant manifeste des comportements qu'on peut qualifier de pervers, voyeurisme, sadisme, il s'agit de tout à fait autre chose que les comportements analogues que nous observons chez l'adulte, et la fameuse expression de Freud selon laquelle "l'enfant est un pervers polymorphe" est de ce point de vue extrêmement dangereuse¹. Pourquoi ? Eh bien parce qu'il voulait signifier par là que l'enfant jouit de toutes les formes de la pulsionalité et non de la perversité au sens qui a été donnée à ce terme par la suite. Et c'est vrai même quand un comportement pervers au sens propre s'installe : cela ne veut absolument pas dire que nous avons affaire à un pervers au sens structural du terme, cela veut dire que l'enfant cherche à contenir une poussée pulsionnelle anarchique, à lui donner sa place. Et pour dissiper toute équivoque à ce sujet, je vais élargir de beaucoup la notion de comportement sexuel perturbé et y inclure aussi bien des comportements pulsionnels au sens précis du terme, de type oral anal ou urétral, que des agissements où le sexe génital est directement impliqué.

Enfin, mon objectif en abordant ce sujet aujourd'hui n'est pas uniquement théorique, il est de dégager avec vous ce que nous pouvons faire, comment nous pouvons agir ou réagir. Et à ce propos je vous dirai ceci : s'il est vrai que nous avons toujours affaire en priorité à une sexualité pulsionnelle, *le véritable problème est de savoir comment lui offrir la possibilité d'une autre traduction, comment aider l'enfant à y parvenir* : Freud dit que la pulsion est un concept limite, entre le psychique et le somatique, et tout le problème est d'aider l'enfant à la structurer avec des mots, du langage, au lieu de le faire au moyen de comportements pervers ou de symptômes analogues. C'est un problème qui dépasse largement le domaine de la pathologie : je dirai même que c'est en dépassant la coupure entre le normal et le pathologique qu'on a le plus de chances de lui trouver une issue. C'est pourquoi je vais commencer par donner quelques exemples, qui vont du plus simple, du plus banal, du plus pulsionnel pur aussi, au plus perturbé. Après quoi je reviendrai sur la question que je viens de poser et qui est la plus importante bien sûr : comment trouver les mots qui vont prendre le relais des comportements sexuels problématiques ?

¹ G. Bonnet, *Les perversions sexuelle*. PUF : Que sais-je.

2) Quelques comportements pulsionnels problématiques.

Voici donc pour commencer quelques petites anecdotes tirées à la fois de l'expérience et de la clinique et qui permettront, j'espère, de bien poser le problème.

Premier exemple : il s'agit d'une petite fille de 6 ans, Édith, dont les parents se plaignent parce qu'elle présente un problème alimentaire qui peut passer pour banal mais qui est en train de rendre la vie de son entourage impossible : elle n'est ni boulimique, ni anorexique, elle mangerait plutôt normalement, mais à chaque repas, elle met des heures à manger. Et comme elle est la dernière d'une fratrie de trois filles, elle exaspère tout le monde, les obligeant à l'attendre, à la regarder manger, ce qui provoque des agacements perpétuels et des disputes à n'en pas finir. Les repas en famille sont littéralement empoisonnés par son comportement et cela ne peut plus durer. C'est une famille de cadres moyens, qui n'ont pas de problèmes majeurs. Seul fait particulier, et qui contraste avec leur présentation plutôt conformiste : ils pratiquent le nudisme. Chaque été, les parents se rendent dans un camp de naturisme avec leurs trois filles, ce qui n'a jamais suscité chez elles le moindre problème. Et pourtant, c'est la prise en compte de ce fait-là qui a permis de débloquer la situation. Il a suffi de quelques discussions informelles avec Édith pour s'apercevoir que ce n'était pas aussi simple pour elle, qu'elle se sentait agressée par certains regards insistants posés sur elle durant de longs moments. Et il en est ressorti ceci : en faisant traîner les repas, et en obligeant tous les convives à avoir l'œil sur elle pendant sa jouissance orale, elle tentait de rejouer une situation analogue : elle se donnait à voir, mais cette fois mangeant, et en même temps elle retournait sur les autres son malaise, son impatience, son agressivité. Voilà un bon exemple qui montre que pour l'enfant, la sexualité dominante est la sexualité pulsionnelle et comment il l'utilise pour réagir à la sexualité génitale de l'adulte. Confrontée à une situation trop séductrice pour elle, cette enfant régresse dans une sexualité orale excessive. Et bien sûr dans une visée exhibitionniste et sadique : elle inflige le spectacle aux autres pour qu'ils se rendent un peu compte de ce que ça lui fait. Là, ce n'était pas un problème bien grave et les choses se sont arrangées sans difficultés. Un article paru récemment sur les troubles du comportements alimentaires va tout à fait dans ce sens, car il

montre que même à l'âge adulte, on retrouve souvent des antécédents de ce genre.¹

Voici un second exemple, un symptôme passager, où il s'agit cette fois de sexualité anale. Un jeune papa prend habituellement son bain avec son unique fille, deux ans et demi, dont il a le plus souvent la charge parce que sa femme travaille à plein temps, alors que son emploi lui laisse de longs moments de loisirs. Et voilà qu'un jour, alors qu'il est dans la baignoire avec elle et la tient à califourchon sur ses genoux, sa petite fille devient toute rouge, et il s'aperçoit avec stupéfaction qu'une magnifique crotte arrive à la surface de l'eau. Il est un peu gêné, lui dit qu'elle exagère, et prend cela pour un simple accident passager. Et voilà que le lendemain, ça recommence. Alors il est très ennuyé, il en parle à sa femme, qui en parle avec une amie analyste. Et elle de dire bien sûr que la petite fille réagit très probablement à la promiscuité sexuelle que lui inflige son père et que cela signifie que ce comportement lui est devenu insupportable à l'âge où elle est. De fait, on peut dire que cette petite est agressée par le pénis trop présent, et qu'elle lui répond en lui opposant un étron qui est à sa taille : façon de dire tu m'excites avec ton sexe génital, j'en fais autant avec mon objet anal. Pour dire cela prosaïquement : « tu m'emmerdes ». D'ailleurs le père a bien compris, il lui a dit, il l'a laissée prendre son bain toute seule, et ce comportement sexuel anal perturbant a disparu aussi soudainement qu'il avait commencé.

Il s'agissait là de sexualité anale. Si j'avais le temps, je vous donnerais d'autres exemples où il s'agit cette fois de sexualité urétrale : le fameux pipi au lit qu'on considère comme une régression est très souvent une façon pour l'enfant d'exprimer ses réactions en jouissant de l'émission du jet d'urine qu'il fantasme sur des modes très violents et très satisfaisants pour lui. Mais j'en viens immédiatement à un exemple qui correspond plus directement à ce qu'on appelle aujourd'hui un comportement sexuel perturbé, et qui n'est en fait qu'un comportement phallique excessif. Il s'agit d'un petit garçon de 5 ans, Yvan, encore en maternelle. Un jour les enseignants convoquent ses parents et se disent horrifiés pour la raison suivante : plusieurs petites filles se sont plaintes le soir à leurs parents en affirmant qu'Yvan les a obligé à sucer son pénis. Bien plus, il leur a fait un ignoble chantage,

¹ M. Corcos, Sexualité et troubles du comportement alimentaire. *Évolution psychiatrique*, 1999, 64, p. 543-65.

en leur disant que si elles ne le faisaient pas, il les pousserait dans les escaliers pour qu'elles tombent et se fassent très mal. Vous imaginez la stupeur des adultes, qui parlent d'enfant pervers, incriminent aussitôt la télévision, les médias, font peser le soupçon sur les parents, des psy comme par hasard, etc... Le père heureusement a gardé la tête froide et après avoir parlé à son fils, sans grand succès, il a tout de suite recherché ce qui aurait pu provoquer un tel comportement. Finalement il a découvert qu'au cours des vacances d'été précédentes, chez ses grands-parents, en plein pays de montagnes, Yvan avait été laissé en totale liberté avec un adolescent assez perturbé du voisinage qui l'avait obligé à pratiquer des fellations.

Voilà, on pourrait trouver beaucoup d'autres exemples : masturbation excessive et ostentatoire, gestes impudiques sur les autres enfants, gestes sadiques sur les animaux, etc. Tout le monde en connaît de par son expérience. Une chose est sûre. Une sexualité aussi ostentatoire chez l'enfant, qu'elle soit orale, anale, urétrale, phallique ou autre, qu'elle soit spectaculaire ou bien discrète, est d'abord et avant tout un moyen d'expression : il utilise un comportement sexuel pour faire passer un message. Dans les exemples que je vous ai proposés, on est encore assez près du contenu du message, de l'événement qui l'a suscité, et il est donc relativement facile de le décoder. Mais en bien des cas, les choses se compliquent, s'enkystent, l'enfant s'installe dans un comportement de plus en plus pervers, et il devient difficile de repérer l'élément qui est à l'origine de sa réaction. C'est pour cela que je préfère partir de cas relativement bénins : ils nous aident à comprendre les autres. Ce que je tiens à souligner, c'est qu'il y a toujours eu quelque chose, et qu'un enfant n'investit jamais un comportement sexuel de façon excessive sans raisons. Il faut rechercher la relation perturbante qui a suscité son geste, et se dire que cette façon de réagir est déjà pour lui une demi victoire : grâce à elle, il parvient à contenir ce qui s'est passé, à le mettre en forme, à se défendre, et même à renvoyer sur l'autre l'agression dont il s'est senti menacé. Il ne suffit donc pas de dire qu'il faut cesser de se comporter de cette façon, bien plus, il ne suffit pas que l'adulte change son comportement perturbant, il faut aussi permettre à l'enfant de découvrir d'autres moyens de réagir.

3) « Les mots pour guérir »

Et c'est ce qui m'amène à la seconde partie de mon propos, celle qui me tient le plus à cœur puisque j'en ai fait tout récemment un livre : *les mots pour guérir*, et je vais m'employer maintenant à préciser ce que cela signifie dans le cas présent.

Dans ce livre, je montre que notre tâche essentielle, pour nous analystes, c'est de créer les conditions pour que surgissent les mots, les bons mots, les vrais mots, c'est-à-dire ceux qui vont être en prise directe avec les poussées pulsionnelles et grâce auxquels ces motions inconscientes vont pouvoir s'exprimer librement sans donner lieu à passage à l'acte. Je l'ai dit tout à l'heure, le comportement sexuel de l'enfant est une première façon de s'exprimer, c'est un premier effort pour tenter de donner forme à ce qu'il ressent, pour adresser son message à l'autre. Et il faut toujours commencer par l'accepter, par le prendre en compte sans rejet à priori. Ce qui n'est pas toujours facile compte tenu du type de comportement en question. Mais ensuite, le plus difficile reste à faire. Car il ne suffit pas comme on le croit trop souvent de commenter ce qui arrive, d'y mettre des mots, comme on dit couramment. Il ne suffit pas d'expliquer, de dire les mots vrais, les mots justes : ils sont peut-être nécessaires dans un premier temps, mais ils ne font qu'entériner sa réaction et lui donner un accompagnement verbal : comme le parolier le fait pour une chanson par exemple. *Il faut vraiment ouvrir à cet inconscient pulsionnel un espace de langage qui lui convienne*, et cela, c'est ce qu'on oublie le plus. Cela suppose, grâce au transfert, qu'on laisse vibrer notre inconscient pour que surgissent les mots et les expressions qui vont vraiment parler à l'enfant et lui permettre de mettre en circulation à son tour ce qu'il a ressenti, sur un mode qui reste sexuel bien sûr, et plus précisément pulsionnel, mais où le sexuel trouve à se satisfaire dans et par les mots. Or cela ne se commande pas, cela relève d'un échange en profondeur, imprévisible, et tout à fait essentiel.

Pour en rendre compte, je propose un dernier exemple que j'emprunte cette fois à la vie de Freud et que j'aime à raconter parce qu'il est à la fois tout simple et extrêmement instructif. Il s'agit du

premier exemple de lapsus personnel qu'il nous rapporte dans *La psychopathologie de la vie quotidienne*¹.

Cela se passe à Vienne, dans les années 1900, dans la maison familiale située en plein centre ville. Il se fait que Freud se retrouve tout seul en tête-à-tête avec une de ses petites filles, probablement Mathilde. Ça ne devait pas lui arriver souvent si l'on en croit son emploi du temps, mais après tout, c'était un père comme les autres, et on peut imaginer que Martha sa femme lui avait demandé de s'occuper de cette enfant pendant qu'elle s'absentait pour faire quelques démarches en ville. Mathilde est jeune, elle a dans les six ans, et vous savez comment ça se passe : elle a la bougeotte, elle dit qu'elle a faim, et voilà qu'elle se précipite sur une pomme qu'elle se met à croquer à belles dents. Mais c'est une très grosse pomme, ce qui fait qu'elle est obligée de s'ouvrir démesurément la bouche pour parvenir à la saisir. Alors vous voyez, on a bien ici un comportement sexuel excessif, de type oral, mais bien évidemment *a minima*.

Alors comment réagit ici l'adulte : il la regarde avec de grands yeux, il sourit, et pour se donner une contenance et en même temps pour se moquer un peu d'elle, il lui cite deux vers d'un humoriste de l'époque qui lui viennent spontanément à l'esprit. Il lui dit : « *il n'y a rien de plus drôle qu'un singe qui croque dans une pomme* ». La petite Mathilde ne réagit pas le moins du monde, elle se fiche complètement de sa littérature, elle fait comme si elle n'avait rien entendu et elle continue à croquer dans sa pomme avec la plus grande indifférence. Façon de dire : « *cause toujours, moi, je mange* ». Alors, Freud s'énerve un peu, et il répète sa phrase en haussant le ton : « *il n'y a rien de plus comique.....* ». Et c'est là qu'intervient le lapsus. Il dit exactement : « *il n'y a rien de plus comique qu'un sPinge qui croque dans une pomme* ». Je traduis de l'allemand bien sûr, et ce n'est pas facile de traduire un lapsus, mais c'est à peu près ça. Le P de la pomme se retrouve dans le *sin* de singe... on y reviendra.

Car ce n'est pas fini. Mathilde termine sa pomme, et elle décide alors de faire autre chose : elle voudrait bien écrire. « *À qui ?* » demande son papa ? - « *À Madame SchLesinger* » - répond la petite fille. « *Tu veux dire Madame SchResiner* » dit le papa qui connaît bien

¹ S. Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, Gallimard, 1997, p. 122.

la dame en question ? « *Oui, bien sûr* » dit la petite fille, qui ne s'est même pas aperçue qu'elle a commis à son tour un lapsus du même genre. Elle a mis un L à la place du R. Et Freud se dit alors : tiens, voilà que je l'ai "contaminée", et que mon lapsus de tout à l'heure l'a conduite à en faire un elle aussi.

À priori, tout cela est bien banal. Il est bien évident que des histoires comme celle-là, vous en aurions tous des dizaines à raconter. C'est du pain quotidien. Pour nous oui, mais pas pour Freud qui, à cette période là, est en pleine autoanalyse. Ça le tracasse beaucoup ce lapsus, et il cherche à comprendre ce qui lui est arrivé, ou plus exactement ce qui leur est arrivé à sa fille et à lui ! Et il se rend alors compte que *s'il a été gêné par le comportement de sa petite fille, s'il a réagi et bredouillé, c'est parce qu'elle exhibait devant lui une jouissance orale tranquille et qu'elle l'exhibait devant lui sans aucune pudeur*. Autrement dit, c'est bien un comportement sexuel, de la sexualité pulsionnelle caractéristique de l'enfance, et elle le joue devant lui pour des raisons que nous n'avons pas ici à rechercher dans la mesure où cela n'a rien d'excessif. Encore faut-il se donner une contenance, réagir. Vous savez comment on s'y prend le plus souvent : on dit « ferme ta bouche quand tu manges », -« fais moins de bruit »- « sois moins gourmande », etc...

Et c'est là que la réaction de Freud est très instructive : dans un premier temps, il réagit à la provocation en citant comme ça deux vers très ordinaires qui lui viennent à l'esprit et qui sont un peu moqueurs, un peu agressifs quand même. Façon de dire : « *tu as l'air d'un petit singe* ». Et comme elle ne l'écoute pas, il est comme tout le monde, il s'énerve un peu, bredouille, et commet un lapsus. *Alors là, c'est intéressant, parce que ce n'est plus lui, c'est son inconscient qui rentre en scène, le sien et celui de la petite fille ensuite, et cela devient très révélateur.*

Alors qu'est-ce qu'il nous apprend cet inconscient ? Eh bien essentiellement deux choses que je vais résumer rapidement. Si la petite fille a fait mouche, si elle est parvenue à jeter le trouble dans l'esprit de son père, **c'est parce qu'il est habité exactement par les mêmes désirs inconscients, mais refoulés et devenus de ce fait d'autant plus redoutables**. Lui aussi, il a tout au fond de lui-même, des pulsions orales agressives, violentes, et dans son inconscient elles

ont pris avec le temps des proportions inquiétantes. Car il ne faut pas se leurrer, son lapsus signifie qu'il aimerait la dévorer toute crue : pour son inconscient, « cette enfant est à croquer », il voudrait jouir de la même jouissance orale que la sienne, mais à ses dépens, en la prenant purement et simplement comme objet. *Le trop appelle le trop, surtout quand on se retrouve ainsi en tête-à-tête, confronté à la jouissance pulsionnelle dans son expression la plus directe et la plus archaïque.* Voilà la première chose que ce lapsus inconscient révèle, voilà aussi pourquoi nous sommes souvent si mal à l'aise ou bien si excités dans nos rapports avec l'enfant présentant des comportements sexuels spontanés, fussent-ils les plus ordinaires.

Mais cet inconscient nous apprend aussi une seconde chose : c'est qu'il ne faut pas se laisser prendre à cette peur, qu'il est possible de gérer ce désir excessif et de le faire entrer dans l'échange d'une toute autre manière. Et c'est le principal intérêt de ce lapsus. Grâce à la citation, grâce au glissement de lettres, tout se joue au niveau des mots : la petite fille mange goulûment sa pomme. Eh bien lui ! Le papa, il mange ses mots, il les condense, il leur fait jouer son désir. **Ce n'est pas lui qui s'en prend à l'enfant, c'est un mot qui s'en prend à un autre, qui l'avale.** Singe devient *Spinge*. Le mot singe avale le mot pomme en le réduisant à sa première lettre. Les mouvements psychiques et sexuels se jouent par et dans les processus d'anticipation, de condensation, de déplacement, comme dans les rêves. Et le plus extraordinaire, c'est que la petite fille en fait autant tout de suite après : au lieu de manger la pomme, elle mange aussi un autre mot, et à travers ce mot, elle s'en prend à une femme. Elle a tenté son père dans sa réalité sexuelle, pulsionnelle, elle en a fait un peu trop. Il lui a répondu dans l'expression verbale, dans un jeu de mots involontaires. Et elle lui répond qu'elle a bien reçu le message et qu'elle est prête à en faire autant. C'est vraiment quelque chose d'essentiel car ce sont des mots comme ceux-là qu'il nous faut trouver pour donner forme et sens à la réaction sexuelle de l'enfant, des mots qui drainent le plus possible cette violence pulsionnelle et qui lui permettent de se manifester sans faire de dégâts.

4) L'interprétation effraction

Et c'est probablement la tâche la plus difficile dans l'expérience clinique avec les enfants, surtout lorsqu'on a affaire à des

symptômes sexuels. C'est là-dessus que je vais terminer. Dans la plupart des cas, l'enfant qui présente des comportements sexuels problématiques répond à une provocation de l'adulte, qu'elle soit implicite ou explicite, et la première chose à faire est de repérer la provocation en question et de faire en sorte qu'il ne se sente plus agressé. La seconde chose à faire est bien sûr de lui en parler, de lui commenter sa réaction ou son geste, de lui donner sens comme on dit aujourd'hui, et de lui poser des limites. Mais cela ne suffit pas, car on est toujours dans le symptôme, dans le système pulsionnel mis en place par l'inconscient et qui a certes trouvé une autre traduction que le simple passage à l'acte, mais qui n'en demeure pas moins le système dominant. Et il sera d'autant plus porté à y recourir à nouveau par la suite. C'est pourquoi il est aussi nécessaire de trouver des mots, des expressions, des jeux de mots qui vont permettre à l'enfant d'inscrire ses motions pulsionnelles dans des processus psychiques à la façon du lapsus, car c'est la seule façon de devenir vraiment le sujet de son discours et de se préparer à affronter d'autres situations du même genre par et avec du langage.

Alors bien sûr, il s'agit de créer les conditions pour que ces mots surviennent, surgissent. Cela ne peut se faire que dans un échange spontané, ludique, où l'on se laisse aller à une certaine improvisation, comme le fait Freud avec sa fille. Cela ressemble à ce que j'ai appelé dans un article l'interprétation effraction¹. J'y fais référence à une communication de Michel de M'Uzan qui souligne que dans la cure, il est souhaitable de se laisser aller de temps à autre à des interprétations spontanées de ce genre. Un mot, un calembour, une expression populaire peuvent venir tout à coup à l'esprit de l'analyste, il ne faut pas, dit-il, nécessairement les réfréner, ils sont parfois porteurs de tous ces processus grâce auxquels les mouvements psychiques et sexuels du moment vont trouver leur place. C'est probablement plus vrai encore avec l'enfant qui, d'un point de vue analytique, n'a pas tellement besoin de nos explications, de nos commentaires, mais qui attend des paroles qui vont le faire réagir, comme les vers cités par Freud à sa fille, et qui vont lui permettre en retour d'investir le langage de ses processus inconscients les plus chargés de libido.

¹ G. Bonnet, l'interprétation-effraction, *Études psychothérapeutiques*, N°15, 1997.

En un mot, les comportements sexuels excessifs de l'enfant sont à la fois des réactions et ce que j'appelle des messages en retour¹. Mais il ne suffit pas de les remettre en situation et de les commenter d'une façon ou d'une autre pour qu'ils trouvent leur place. Encore faut-il ouvrir à l'enfant l'accès à un certain type de langage, qui est en prise directe avec l'inconscient, à lui apprendre à ne pas en avoir peur, à se laisser aller à user de cet instrument extraordinaire qu'est la langue pour traduire nos émois, nos désirs, nos émotions : telle est la tâche propre à la psychanalyse, et c'est le meilleur moyen pour qu'il soit capable d'assumer par la suite ses désirs sexuels en véritable sujet.

¹ Dans mon livre : *La violence du voir*, PUF, 1996.

DEUXIEME PARTIE : L'ELABORATION ADOLESCENTE

L'INFANTILE ET LE PUBERTAIRE

Philippe GUTTON¹

L'adolescence n'est pas une métapsychologie spécifique². Du fait de l'émergence des nouvelles pulsions génitales, elle permet d'observer et de théoriser sur le vif la rencontre entre sexualité infantile et sexualité adulte dont S. Freud écrivait qu'elle était presque conforme à la précédente. La métaphore que nous proposons est celle de « Jeter l'échelle après y être monté ». Les scènes infantiles assurent le montage des scènes pubertaires, véritable tête de pont, sans possible retour. Lors même qu'elle recrée du passé, l'adolescence engage des procédures nouvelles, et des échafaudages transitoires.

Les remaniements psychiques à la puberté que nous nommons par le substantif « pubertaire » au regard de l'infantile constituent-ils, une nouveauté ou un dévoilement de la sexualité. *La sexualité à la puberté, source ou résurgence ?* C'est l'hésitation du troisième essai³. L'enjeu scientifique visant à démontrer l'existence et le poids de la sexualité infantile incite à trouver la similitude, la répétition, bref à méconnaître l'importance du changement pubertaire. Après une intervention obligeante concernant la puberté, S. Freud prévient qu'il n'a « *pas l'intention de diminuer par les remarques précédentes, l'importance de la sexualité infantile et de la réduire à l'intérêt sexuel existant lors de la puberté* »⁴. Et pourtant l'homme « *est le seul entre tous les animaux à devoir commencer deux fois sa vie sexuelle, d'abord comme toutes les autres créatures, à partir de la prime enfance, puis à nouveau à l'époque de la puberté après une longue*

¹ Professeur de psychopathologie à l'université de Provence. Directeur de la revue *Adolescence*.

² Nous utilisons nos travaux publiés ; *Pubertaire*, Paris, PUF, 1991 ; *Adolescens*, Paris, PUF, 1996.

³ Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, tr. fr., Paris, Gallimard, 1986.

⁴ Freud S. (1920), Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, in *Névrose, psychose, perversion*, tr. fr., Paris, PUF, 1973.

interruption », « *moment de l'instinct retrouvé* »¹... plutôt que trouvé nous préférons proposer provisoirement une formule comme « l'instinct mimé »², en la « *phase de régénération pubertaire du complexe d'Œdipe* »³. Le titre du troisième essai s'écrit comme un paradigme : *La métamorphose de la puberté*, ce « *changement total de forme et de structure que subit un animal au cours de son développement avant d'arriver à la forme adulte* »⁴, nécessitant alors une conception, une temporalité rétrospective : sauver, élaborer la nouveauté pubertaire ou chaos.

La crise d'originalité juvénile (M. Debesse, P. Mâle) cherche à distinguer dans plus ou moins de souplesse conservation et réforme. Son objectif est la mise au point d'un compromis au sein duquel la création pubertaire se maintient, mieux se transforme en innovation. Le risque est en effet qu'elle soit balayée par les forces du passé et que les scènes pubertaires ne puissent être jouées⁵. La mise en scène recherche un terrain à la fois interne et externe, afin que le duel se passe. C'est la seule façon d'éviter le chaos. Si la création peut apparaître contradictoire, paradoxale et non réfutable assurément, l'innovation doit convaincre, représenter, trouver son audience elle doit à la fois prouver sa qualité, « sa nuance d'être » (G. Bachelard) et la logique de son déroulement. Elle procède par transfert, variation, déclinaison, conjugaison, construction. « *Rien ne se perd, tout se transforme* », écrivait A. Lavoisier ; la procédure adolescente doit sans rien perdre de la nouveauté intégrer dans une même conduite, sexualité infantile et adulte. Or émergence, instauration ou ordre de l'après-coup, la nouveauté pubertaire attaque précisément ce qui devait la maintenir, l'intégrer, la conserver, l'élaborer : soit les organisations de la névrose infantiles chez cet enfant maintenant pubère et les représentants extérieurs de son enfance (les positions parentales plus largement celles de l'adulte). Nous proposons de mettre en opposition

¹ Freud S. (1919), Un enfant est battu, in *Névrose, psychose et perversion*, op. cit. À propos de Dora, S. Freud évoque l'attraction sexuelle œdipienne qui se manifeste « dès l'enfance ou à la puberté seulement », Freud S. (1905), Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) in *Cinq psychanalyses*, tr. fr., Paris, PUF, 1975.

² Laplanche J., *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1970. Notre point de vue sur le pubertaire a été réélabore au décours du colloque autour de J. Laplanche que nous organisâmes à l'Unesco, le 2 avril 1996, à Paris (Texte inédit).

³ Freud S. (1920), *Genèse d'un cas d'homosexualité féminine*, loc. cit.

⁴ Petit Robert, p.1190.

⁵ Telle est la métapsychologie des cassures d'histoire ou troubles de la subjectivation.

dialectique le cadre tel qu'il a été élaboré par les processus de latence et les forces pubertaires. Le dilemme dans lequel la crise adolescente puise sa créativité et sa violence se résume dans les contradictions des deux propositions. Le pubertaire met en doute, rend incertain, ébranle, voire abrase le système référentiel de la névrose infantile tel qu'il est spécifié par le contrat passé entre les instances de la deuxième topique le Moi et le Surmoi. Véritable fil qui devrait conserver le passé et élaborer le présent. De même que Pénélope tissant son fil écarte les prétendants et reste fidèle à Ulysse qui assurément reviendra, de même les liens tissés par les procédures infantiles attirent toute création de l'enfance vers le passé c'est-à-dire l'avenir par la vie élaborative : la rénovation par le pubertaire tient à ce fil qu'elle doit aussi casser.

- I - PROCESSUS DE LATENCE

Reprenons l'histoire du contrat entre Moi et Surmoi. La façon par laquelle il fut convenu nous intéresse vivement car la passe pubertaire, devra en regimbant en emprunter les fourches caudines. Ce qui fut rédigé à la conclusion de l'enfance et qui devrait être le cadre pour la création pubertaire devra en fait être réécrit, reconstruit : voilà l'aventure ! Ce qui était « névrose infantile de développement »¹ : nouveau fil directeur à tisser. Peut-on avoir une conception de l'adolescence sans la situer comme mise en crise des organisations infantiles et bien entendu, de leur paradigme que constitue la période de latence. La paternité de la notion de « période de latence sexuelle » est accordée par S. Freud à W. Fliess, sans que nous puissions trouver de justification objective. Il y a peu d'études de langue française visant à coordonner les formulations de cet apaisement.

Les processus de latence seuls nous intéressent, la latence comme état venant par surcroît (un peu comme la fin de l'analyse). Le point de vue processuel est retenu comme une incitation à assouplir la théorie des stades en psychanalyse qui correspond à un modèle trop structuraliste.

¹ Cf. *Psychothérapie et adolescence*, Paris, PUF, 2000.

1.

Nous utiliserons la ressemblance avec les processus tertiaires qu'A. Green¹ a défini comme centraux au fonctionnement psychique. Leur objectif est de faire jouer ensemble (relier, traduire, « cacher »), les processus primaires régis par le principe de plaisir et les processus secondaires où s'associent représentations et significations selon une organisation temporelle. La notion doit beaucoup à l'aire intermédiaire, d'illusion, de processus créateurs de D. W. Winnicott. Si A. Green centre sa réflexion sur le travail de l'analyse en tant qu'il est à la fois renforcement et assouplissement des processus intermédiaires aussi nommés double-limite², épaisseur de préconscient dans la première topique, le psychanalyste d'enfants est sensible à la perlaboration fondamentale qui jalonne l'histoire et dont l'harmonie permet d'appréhender la qualité de ce que nous nommons le « travail de l'enfance ». Les processus tertiaires constituent l'axe de la théorie du langage d'A. Green en tant qu'ils négocient en leur sein la même opposition entre deux tendances, ici : celle du signe, du code, de la structure (la langue du dictionnaire par exemple) et celle de la parole, du sens, de l'affect, de la poésie, « le langage qui a du corps ». Pas de coupure mais une articulation entre langue morte et « discours vivant » visant à établir ce que A. Green nomme « la double signifiante du langage ». Ainsi observe-t-on tout au long de l'enfance les essais et erreurs, les déboires et richesses de cette création, le langage qui prend du corps et le corps qui prend du langage, bref la subjectivation. Par leur mise en représentations (de choses et de mots) et en signifiants, les éprouvés, affects, expériences émotionnelles se mettent en latence. Par l'usage des différents plans de la parole et du langage s'articulant les uns aux autres, jouant en résonance ou en divergence, la latence se trouve un programme harmonique de développement.

Doit-on alors faire un choix de terminologie devant cette équivalence entre processus tertiaires et processus de latence ? Il est plus intéressant de rechercher ce qui dans le cadre des processus tertiaires ainsi rapidement définis pourrait être conçu de façon élective ou plus élective comme processus de latence. Restons dans une

¹ Développés dans une « note sur les processus tertiaires » de la Revue Française de Psychanalyse, 1972, 36, 2, p. 407 et repris dans « le langage de la psychanalyse » in *Langage, Colloque d'Aix en Provence*, 1983, Paris, Les Belles Lettres, 1984, pp. 19-250.

² In *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990.

reformulation de la théorie d'A. Green. Pour que le sujet (enfant), advienne, il doit avoir *la capacité de se dégager de l'objet*, de mettre en latence, de neutraliser, de suspendre la prégnance de la dimension extérieure de l'objet, sa perception (par rapport à la dimension interne de ce même objet, la représentation). Il doit tout en accueillant l'objet faire place vide pour lui : ce que P. Denis traduira avec humour par « J'aime pas être un autre »¹ (véritable conceptualisation de la latence à elle toute seule). Ce vide relatif est le lieu où se construit le sujet, première tiercité entre le dedans et le dehors, entre le soi découvert et le regard de l'autre (l'entre-deux sera repris après bien des élaborations entre moi et surmoi). Pour que se constitue l'espace de créativité subjectale, le sujet naissant doit se défendre de la sensorialité par deux aspects du travail du négatif qu'il est convenu de concevoir comme faisant partie des processus de latence : l'idéalisation de l'objet et la sublimation.

Ainsi le champ sur lequel s'appliquent les processus tertiaires a pour délimitation l'objet² : de façon plus précise, pour le psychanalyste d'enfants l'objet parental, ce mixte que constituent les parents réels et figurés : un aspect du travail de l'enfance consiste à négocier leurs sensorialités et leurs représentations-significations. Que devient la relation à la mère de l'enfant du fort-da lorsqu'il a joué et que celle-ci revient ; avec qui jouait-il et pour qui ? Nous proposons une définition provisoire des processus de latence comme *processus tertiaires travaillant (entre chair et langage) sur l'espace de l'objet parental*. Approfondissons le modèle : *les processus porteraient électivement sur ce qui vient de l'objet extérieur parental* : sans doute aux sources, la séduction maternelle et son cortège de signifiants énigmatiques (J. Laplanche). L'acculturation, si nous pouvons dire, a un effet de neutralisation de la violence des premières incorporations. La latence dans cette approche probablement trop large serait une correction de l'excitation de l'objet grâce à une extériorité calmante³, un calme négocié au dehors comme le pharmakon (en cela processus différent du refoulement et de la répression). L'enfant serait plus

¹ Denis P., J'aime pas être un autre, in *L'inquiétante étrangeté chez l'enfant*, Rev. Franç. de Psychanal., 1981, 3, 501-511.

² Dans une discussion avec J.-J. Rassial et C. Arbisio, a été menée de façon bien intéressante et assez loin le parallélisme entre le concept de processus tertiaires et celui d'imaginaire chez J. Lacan.

³ Calmante, dans le sens où l'entendent les travaux de L. Kressler, M. Soulé et M. Fain sur la mère calmante, bien différente, on le sait de la mère suffisamment bonne, harmonieuse.

« paisible » dans la mesure de cette négociation en première lecture (seulement) extérieure à lui-même, livrée par l'environnement. S. Freud avait une conception de la latence comme effet de la civilisation réprimant la sexualité infantile. L'opposition à laquelle il était sensible était celle d'un polymorphisme sexuel pervers et d'une exigence de la « Kulture » pour limiter, réduire, réprimer dans le double objectif de la socialisation de l'enfant et du maintien des pulsions d'autoconservation. Dans cette optique, la latence serait une pression venant camoufler sa découverte fondamentale¹, force anti-psychoanalytique d'une certaine façon qui justifie les deux lignées d'affirmations freudiennes concernant l'extériorité de la latence à la découverte psychoanalytique : pression de la biologie (sous l'influence de W. Fliess) ou du social. Le raisonnement se trouve enfermé dans la question de la limite entre le dedans et le dehors ; tout se passe comme si la sexualité infantile se trouvait menacée par ses racines biologiques d'un côté, les contraintes sociales de l'autre. Quelle serait alors sa place ? La conception de processus tertiaires travaillant dans le champ intermédiaire confirme et infirme un tel raisonnement en montrant la double référence interne et externe de tout fonctionnement psychique de l'enfance². Les processus de latence travailleraient dans le champ de l'objet parental afin de réduire l'importance de son impact extérieur au bénéfice du développement de sa représentation. Un fonctionnement psychique exclusivement interne³ et non « élargi » aux objets extérieurs serait l'asymptote d'une certaine mise en latence.

Nous pouvons parler du passage de l'objet parental en tant qu'objet de la pulsion à l'objet parental en tant que tiers. L'enfant du fort-da ne joue plus exclusivement avec la bobine, substitution de la mère (la bobine-mère) mais avec un jouet en référence à l'objet parental, précieux décalage par lequel l'objet parental est évacué de

¹ N'omettons pas bien entendu d'y inscrire les conceptions de la temporalité chez S. Freud : la latence est la logique de sa théorie diphasique de la sexualité humaine devant la civilisation, elle est cet entre-deux par lequel la sexualité affirmée auparavant se trouve maintenant sous le boisseau non pas absente mais d'une présence réprimée, prête à bondir à nouveau. Non pas temps zéro du fonctionnement mais au contraire intervalle d'intense activité, justement liée au fait de l'ajournement de la maturité sexuelle.

² Tout se passe comme si les processus tertiaires regroupaient les forces de déssexualisation (ou latence), c'est-à-dire défendant le sujet contre la sexualité infantile.

³ La double référence des processus tertiaires est bien selon A. Green en la réalité externe, extérieure et la réalité psychique

l'espace du jeu lors même qu'il en devient la loi, qu'il en reflète la philosophie. Ainsi se distinguent¹ le partenaire, l'autre dont le jeu enfantin permet l'apprentissage de l'amour, et le référent par lequel l'activité ludique est possible ; *double acte de transfert* (dans la théorie freudienne de la cure) :

- transfert sur la parole, c'est le chapitre de la symbolisation et des symbolisations.

- adresse à l'objet parental idéalisé, fameux Grand Autre. Dans la mesure où l'enfant s'est dégagé suffisamment de la réalité parentale pour la maintenir de façon privilégiée comme représentation, la négociation des symbolisations peut avoir lieu.

Il en est ainsi pour le corps, lieu interne et externe, appartenant « comme le moi » au sujet et à l'objet. Les processus de latence se formaliseraient comme appropriation du corps, appartenant de moins en moins à l'objet parental (en particulier maternel) : « mon corps ». On en déduit la valeur positive, constructive, de l'auto et hétéro-érotisme (même ou parce qu'il est honteux ou coupable), car il garde l'objet, car il est l'occasion de la lutte contre la masturbation (S. Freud). Par cette activité, l'enfant expérimente l'introjection corporelle, la transformation du passif en actif².

2.

Les processus tertiaires négocient avec « l'ombre de la toute-puissance de l'objet »³ *nous ajouterons parental*. Ils peuvent être considérés comme l'art de se dégager de l'objet parental qui colonise lors même que le sujet le captive. Y a-t-il un objet parental qui ne soit œdipien ? Est-ce une restriction du champ sur lequel fonctionnent les processus de latence que de les définir par la recherche qu'ils portent de solutions à la conflictualisation oedipienne ? *Leur objectif est le dégagement des figures parentales au bénéfice du renforcement des instances de la deuxième topique*, afin de résoudre le complexe⁴. Ce

¹ Nous l'avions établi dans notre ouvrage *Le jeu chez l'enfant*, essai psychanalytique. Paris, Larousse, 1973, Éd. Grupp, 1988.

² Les processus de latence seraient une pression de dégagement de ce qui fut la première définition de la jouissance lacanienne comme écrasement masochiste par le désir de l'autre au bénéfice de la deuxième définition de ladite jouissance, fruit de l'usage des biens narcissiques.

³ Green A., *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993, p. 357.

⁴ Freud S., (1923), « La disparition du complexe d'Édipe », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, pp. 117-122.

que l'objet parental assurait¹, ces instances le prennent en charge. Deux lieux d'observation pour cette affaire, le moi et le surmoi :

D. W. Winnicott affirmait : « *la période de latence est celle où le moi prend pour ainsi dire possession de son domaine* »². P. Denis est celui qui sans nul doute a approfondi le plus cette conception mettant en avant : d'une part la perte narcissique liée au désinvestissement des objets parentaux et d'autre part la prise d'autonomie du moi en ses divers attributs (l'emprise avec sa base psychomotrice et l'usage langagier, les mécanismes de défense définis par A. Freud, la dialectique des identifications). Le contre-investissement que le moi construit avec son versant défensif et élaboratif reprend la mission des processus tertiaires. Un point capital dans l'économie psychique est sans doute le plaisir de fonctionnement (narcissisme secondaire), jouissance des biens du Moi.

L'étude du jugement de valeur chez l'enfant pose le problème différemment. Reprenant les descriptions de S. Lebovici³, nous avons distingué⁴ deux névroses de développement : *la névrose de l'enfant* au sein de laquelle la valeur est portée par les objets parentaux et *la névrose infantile* caractérisée par la constitution autonome anonyme, inconsciente du surmoi. La censure parentale opérante (répression) dans la première organisation oedipienne devient dans la seconde une censure interne (refoulement). De même les objets parentaux idéalisés (porteurs eux-mêmes d'idéalisation de leur enfant) dans la première fait l'objet d'un travail d'intériorisation pour constituer les idéaux du

¹ Il n'est pas négligeable de regrouper sous une bannière aussi précieuse en psychopathologie de l'enfant que celle de la latence ce qui correspond à une certaine distanciation avec les caractéristiques de l'objet physique parental. Elle est requise à tous les niveaux de l'évolution de l'enfant. La phase de latence en est l'effet. Son insuffisance maintient l'enfant fixé à des niveaux archaïques (états-limite) ou seulement œdipiens (l'hystérie infantile dans sa sémiologie concernant l'objet-corps (conversion) ou l'objet de la pulsion, phobie. Dans cette optique plus l'enfant serait hystérique, moins il est latent et inversement). La latence marquerait un échappement à la sensibilité aux événements survenant dans le milieu parental. En l'état, l'enfant pourrait échapper aux traumatismes du couple séduction-répression.

² Winnicott D. W., 1958, Analyse de l'enfant en période de latence in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1980, pp. 81-91.

³ Lebovici S., L'expérience du psychanalyste chez l'enfant et chez l'adulte devant le modèle de la névrose infantile et de la névrose de transfert, Rapport au XXXIX^{ème} Congrès des psychanalystes de langue française, Paris, juin 1979, in *Rev. Franç. Psychanal.*, 44, 5-6, 1980, 735-852.

⁴ Gutton P., Pathologie psychanalytique de l'enfant, in De Mijolla A. et S. (sous la direction de), *Fondamental de psychanalyse*, Paris, PUF, 1996, pp. 485-510.

je¹. Cette perlaboration menant à la construction de l'instance surmoïque au sens freudien donne à l'enfant une grande autonomie à l'égard des objets parentaux et à ce titre contribue largement à son développement (instrumental et relationnel : vivre heureux, « caché »). Insistons à propos de ce travail concernant l'instance sur la dialectique serrée entre :

- censure et promesse. L'une ne va pas sans l'autre.
- l'alliance entre instances.
- la prise de distance possible avec le Moi idéal.

Nous pouvons définir la mise en latence comme ce passage complexe d'une tiercité en grande part externe à l'autonomie de plus en plus forte d'une tiercité interne du fait du moi et du surmoi². « *La période de latence succède à la destruction du complexe d'Oedipe en tant que projet et correspond à son assumption comme système de référence symbolique* »³, il s'agirait bien de la transformation de l'objet parental de la pulsion en objet tiers, objet de référence, Grand Autre (et non autre) où semblent s'originer les mécanismes de la tiercité. Se produisent *de façon concomitante* une désérotisation, délibidinalisation, neutralisation au sens de A. Green et la constitution référentielle, source de la censure, des idéaux, et des identifications. La procédure pourrait être exemplaire d'un certain continuum entre les pulsions ordinaires et les pulsions à but inhibé (on parlera de deux processus connexes). L'aboutissement est le fonctionnement par instance de ce qui l'était jusqu'alors par objet parental. En d'autres termes, la procédure peut être résumée comme un dégagement de la tyrannie du désir de l'autre.

3.

Une définition plus restreinte encore des processus de latence commente de façon personnelle la remarque de S. Freud⁴ : « *la période de latence est celle de la mise en place du refoulement* », elle ne suspend pas la production d'excitation sexuelle mais « *fournit une provision d'énergie qui en grande partie est employée à des fins*

¹ Terme que nous préférons au niveau œdipien au concept d'idéaux du moi.

² Cette conceptualisation n'a évidemment rien à voir avec le Moi autonome de Hartmann.

³ Denis P., « La pathologie de la période de latence », in *Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* sous la direction S. Lebovici, R. Diatkine et M. Soulé, 1985, pp. 775-16.

⁴ Freud S. (1905), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, trad. franç., Paris, Gallimard, 1987.

autres que sexuelles, à savoir d'une part la contribution des composantes sexuelles à la formation de sentiments sociaux et d'autre part (au moyen du refoulement et des formations réactionnelles) l'édification des futures barrières sexuelles »¹. La mise en latence décrit les procédures d'application de l'instance surmoïque aux objets de la pulsion. Une loi votée nécessite des décrets d'application. Tout citoyen sait que le secret du pouvoir réside dans la rédaction de ceux-ci qui constituent l'espace transitionnel de la loi, modifiant celle-ci en retour : parlons également d'aménagements (pervers dont on a si souvent dit qu'ils étaient caractéristiques de la phase de latence). Nous savons que le surmoi se construit sous forme d'essais et erreurs, à partir des sources secrètes regroupant les premières censures et idéaux de l'enfant. Nous repérons le moment intéressant où le surmoi serait constitué (l'est-il en fait jamais ?) et s'appliquerait à l'objet de la pulsion. Là se trouvent les solutions au conflit œdipien, le refoulement devant s'entourer de mécanismes d'appui : contre-investissements (P. Denis), dégagements (D. Lagache). Le refoulement, portant de façon élective sur les représentations parentales, procède en s'appliquant de façon asymétrique, repoussant l'endogamie et ouvrant à l'exogamie (ce qui éloigne de la première et ce qui favorise la seconde, incitant à la latence)².

Ce fonctionnement peut se conceptualiser comme l'alliance du moi et du surmoi auquel les travaux de F. Pasche attachaient tant d'importance : à titre d'exemple l'association incontournable de la censure et de la promesse (idéal du je), l'opposition dialectique entre interdit et toute-puissance (l'interdit évite la conscience de la néoténie). Les processus de latence sont ici dans leur souplesse de processus tertiaires spécialisés entre le couple violent inconscient ça-surmoi et les processus secondaires. Leur double référence au pôle de la réalité psychique et à celui de la réalité extérieure est symbolisée par ce fameux « idéal d'éducation » par lequel S. Freud définissait la période de latence. Les processus de latence ouvrent le chemin au statut de sujet enfant, en tant qu'il est capable d'articuler (A. Green) « la double référence » à l'objet interne et externe à travers « la double représentance » des choses et des affects et « la double signifiante » du signe et du sens. En d'autres termes, les processus de latence

¹ Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit.

² La phase de latence est, c'est là une notion connue de longue date, la meilleure sécurité pour aborder la nouveauté pubertaire.

procèdent à une délimitation de la réalité interne, à l'épreuve de réalité¹. Plus ils fonctionnent, plus l'autonomie de l'élaboration et de la conflictualité œdipienne interne est présente.

Reprenons cette problématique en termes de transfert : « ce qui apparaît comme le plus fondamental est finalement la déconstruction de la partie explicite du projet oedipien et la réélaboration dans une économie narcissique des investissements orientés vers les parents, ceux-ci se trouvant assignés à un rôle qui s'enrichit et se complique d'une dimension transférentielle (nous soulignons) »².

Les capacités de mise en latence de l'enfant sont formulables en termes de capacité transférentielle par un subtil jeu d'adresse à cet Autre toujours porté par une incarnation parentale et progressivement élaboré en un « tiers substituable » (A. Green), matrice du surmoi. Au début « cadre et objet parental de transfert » sont confondus. Puis, l'objet parental émerge, Autre, pour devenir substituable. La névrose des enfants et névrose infantile sont conçues comme premières névroses de transfert adressées à l'objet parental et dès lors soumises au contre-transfert des parents. Par l'épreuve des processus de latence, la névrose infantile pourrait être adressée à d'autres, (exogamique) tel un analyste. La latence serait ce moment asymptotique où l'enfant pourrait entreprendre une analyse sans l'engagement thérapeutique hic et nunc de ses parents et y développer une névrose de transfert. Il devient « signataire » (P. Aulagnier).

La pensée latente est une pensée de rêve³ procédant comme sans but (S. Freud) adressée à un objet susceptible d'être de moins en moins parental et de plus en plus exogamique. Le fonctionnement psychique devient davantage autonome ; se constitue l'espace psychique (non pas élargi au sens de Ph. Jeammet)⁴ encore élargissable (c'est-à-dire sachant utiliser des traces externes dans une

¹ Celle-là même qui se trouve attaquée par la nouveauté pubertaire comme nous l'avons montré, in *Le Pubertaire*, Paris, PUF, 1991, pp. 130 et suivantes.

² Denis P., Œdipe sous le manteau, in *Avant l'adolescence, Les textes du Centre Alfred Binet*, 1985, p. 63.

³ Le parallélisme entre latence et travail du rêve a été mené par M. Fain : Fain M., *Éros et Antéros*, Paris, Payot, 1971.

⁴ Jeammet P., Réalité interne, réalité externe. Importance de leur spécificité et de leur articulation à l'adolescence, in *Rev. Franç. Psychanal.*, 44,3-4, 1980, 481-521.

perlaboration toujours possible). L'épreuve de réalité est bien affaire des moments de latence¹.

Dans l'enveloppe globale des processus tertiaires, les processus de latence occupent une place œdipienne spécifique dont l'asymptote de leur mouvance peut être conçue comme un état, échappant à une nosographie développementale qui en clôturerait l'approche.

- II - LA CREATION PUBERTAIRE

La création pubertaire s'origine à partir d'un remaniement physiologique et d'un objet (parental) « déjà là » (D. W. Winnicott), fameux pré-objet (différent des images le concernant) mélange d'infantile et de présent.

L'étape première est la scène pubertaire que nous avons décrit sur le modèle d'un remaniement de la scène primitive, à la fois acte de passage : « pas » situé « là où le sujet se fend » où l'enfant cède de la place (J. P. Martineau). Aussitôt créée, elle sera niée par les élaborations secondes en scénarii fantasmatiques adolescents, rêves et récits plus ou moins inavouables au sujet même qui les invente. La position parentale s'y effacera progressivement au bénéfice des « objets d'amour véritables » (S. Freud) avec lesquels les relations sexuelles ne sont pas interdites. En désavouant ses origines incestueuses et parricides, les scénarios amoureux consolident leur jugement d'affirmation. *La création par sa négation même se consolide en innovation.*

1 - La sexualité humaine évolue en deux temps séparés par la période de latence. La puberté impose une discontinuité incontournable et non différable. Il est sans doute plus difficile de spécifier le contenu de la découverte pubertaire que les mécanismes du découvert et de ce qui sera rapidement une nouvelle couverture. Le mouvement qui ouvre la porte, qui dévoile, est plus accessible à notre approche que ce qui surgit. L'enfant lors de sa puberté est saisi d'une certitude de changement, relatif à des éprouvés sexuels inattendus et que rien ne lui permettait de prévoir ; nous utilisons volontiers le

¹ Lampt de Gloom J. (1976), Mourning in a six years old girl in *The psychoanalytic study of the child*, 31, 273-281 ; aurait raison de dire que le travail de deuil chez l'enfant devient alors possible.

² Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse, la séduction originaire*, Paris, PUF, 1990.

terme de *feeling* défini entre sentiment et cognition. L'expression française « J'ai le sentiment de » et peut-être « J'ai le sentiment pour » correspondrait assez bien à sa traduction. L'enfant n'est plus le même, étranger à lui-même, il est sur ce que J. Laplanche nomma « le seuil majeur, le seuil pubertaire »². L'expérience sexuelle tranche sur celle de l'enfance. La seconde différenciation sexuelle, génitale, surprend, étonne sans anticipation possible l'enfant qui ne peut avoir « *qu'un pressentiment de ce que seront plus tard les buts sexuels définitifs et normaux* »¹. « *C'est seulement lorsque s'achève le développement sexuel, au moment de la puberté, que la polarité de la vie sexuelle vient à coïncider avec celle du masculin et du féminin* »². La découverte génitale progressive du but de la pulsion découle de la *complémentarité des sexes* qui caractérise le fonctionnement libidinal à la puberté. Ce concept, absent du *Vocabulaire de la psychanalyse*³, non utilisé par S. Freud, compris à partir de l'amphimixie⁴, mérite d'être défini comme une adéquation d'organes sur le modèle du couple zone érogène/objet partiel (étudié, en psychanalyse, essentiellement comme fonctionnement interactif entre sein et bouche chez le bébé). Le centrage libidinal qualitatif et quantitatif effectué sur la zone génitale marque la fin de l'auto-érotisme infantile et l'engagement dans l'hétérosexualité : l'organe masculin est « ressenti » en présence de l'organe féminin, présent ou halluciné et inversement. Cette intime interaction s'exprime dans un éprouvé ou affect primaire d'abord indifférencié dans lequel les représentations permettront la distinction des deux organes. Dans ce type de fonctionnement⁵, il n'est pas de reconnaissance de l'altérité. L'interaction des partenaires y est guidée par ce que les biologistes du XIX^{ème} siècle nommaient « intuition de l'instinct ». La confiance dans l'action serait la source de la disposition à l'acte, si caractéristique des problématiques d'adolescence. « *La*

¹ Freud S. (1919), Un enfant est battu, *Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles*, trad. fr., OCP XV, Paris, PUF, 1996, 115-146.

² Freud S. (1923), *L'organisation génitale infantile*, trad. fr., OCP XVI, Paris, PUF, 1991, 303-309.

³ Laplanche J., Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF., 1967.

⁴ Ferenczi S. (1923), *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, trad. fr., Paris, Payot, 1976.

⁵ Notre usage de la complémentarité utilise la définition du mot complément telle qu'elle figure dès les premiers Larousse illustrés soit « ce qui complète l'objet auquel on l'ajoute » ; « le complément est ce qu'on ajoute à une chose incomplète pour qu'elle soit entière, pour qu'il n'y manque rien ».

*pulsion sexuelle a enfin trouvé son but »*¹ en se rapprochant de ses sources biologiques dont le remaniement s'exprime par la capacité de fécondation et le modèle du principe de plaisir (orgasme). Le rabattement somatique de la pulsion fait que le génital se trouve à sa source pubertaire, archaïque. Le concept de complémentarité des sexes cherche à théoriser la découverte. Il n'est pas le résultat de la métamorphose pubertaire mais plutôt son *primum movens*. Il se situe de façon assez exemplaire dans ce que S. Freud nomma les séries complémentaires, qui visent à dépasser l'alternative entre les facteurs externes et internes, ceux-ci étant complémentaires dans la mesure où chacun peut être d'autant plus faible que l'autre est plus fort et inversement. Le pubertaire est un retour formidable des fonctionnements interactifs tels que les observateurs des bébés les décrivent aujourd'hui : complémentarité spontanée aux niveaux les plus archaïques, complémentarité au sein de laquelle progressivement les différences se reconnaissent. Toute conception du travail de la subjectivation adolescente² a une base intersubjectale.

L'idée de complémentarité sexuelle est également inspirée du mythe de Platon illustrant un hypothétique désir de réunification de la pulsion. « *La plus belle illustration de la théorie populaire de la pulsion sexuelle est celle de la fable poétique de la séparation de l'être humain en deux moitiés - homme - femme - qui aspirent à s'unir de nouveau dans l'amour* »³, « *La plus grande force qui préserve d'une inversion durable de l'objet sexuel est assurément l'attraction que les caractères sexuels opposés exercent l'un sur l'autre* »⁴, et de reprendre ce thème, « Mettons plus franchement en doute l'idée d'une attraction des sexes : ce serait bien sûr une solution de simplicité idéale si nous pouvions supposer qu'à partir d'un âge déterminé *l'influence élémentaire* (nous soulignons) de l'attirance des sexes opposés se fait sentir et pousse la petite femme vers l'homme tandis que la même loi permettrait au garçon de demeurer auprès de sa mère. On pourrait même ajouter que les enfants suivent en cela les indications que leur donne la préférence sexuelle de leurs parents. Mais les choses ne sont pas si faciles pour nous, nous ne savons guère si nous pouvons croire sérieusement en cette puissance mystérieuse que l'analyse ne nous

¹ Freud S. (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1986.

² Cahn R., *L'adolescent dans la psychanalyse*, Paris, PUF, 1998.

³ Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, loc. cit.

⁴ Freud S. (1905), loc. cit.

permet pas de décomposer davantage et dont les poètes s'enthousiasment si fort»¹. Il est clair que la complémentarité anatomique, physiologique sans doute, n'est pas suivie selon S. Freud par la psyché.

N'en disons pas plus ici sur les difficultés que S. Freud présente à définir masculinité et féminité autrement dit à marquer la différence entre le sexuel et le sexué (la différence des sexes). À titre d'exemple le but sexuel du garçon est l'éjaculation, le modèle est la pénétration. S. Freud se rabat toujours plus ou moins sur la problématique de la passivité-activité tout en mettant des réserves sur la capacité de cette dialectique pour résoudre le problème posé.

2 - Trouver le but de la pulsion, c'est l'éprouver par un objet partiel. *Trouver l'objet, c'est être amené à le représenter.* L'objet partiel de la complémentarité des sexes, au plus près du biologique qui l'a fait naître, est une incitation à la représentation. Qu'est-ce qui transforme en intersubjectivité cette interaction entre objets partiels éprouvés ? Qu'est-ce qui permet à l'enfant d'interpréter ce qu'il ressent de façon nouvelle et inattendue ? On peut comparer ce travail psychique à celui du rêve à partir des pensées latentes (restes diurnes, stimuli somatiques internes et externes). Le passé s'offre pour donner des significations, transformer en mots et conduites ce qui n'est encore qu'expérience confuse. « *Le courant sensuel ne manque apparemment jamais de suivre les voies antérieures et d'investir alors de charges libidinales beaucoup plus fortes les objets du choix primaire infantile* »². Il s'agit des figures œdipiennes qui incitent à une reviviscence, re-visite de l'Œdipe infantile. L'autre sexe halluciné (sur le modèle du mamelon pour le bébé) cherche son appartenance en la personne (objet total) du parent incestueux. La violence des motions pubertaires est moins liée à la plus-value somatique énergétique qu'à cette mise en représentations pubertaires qui a valeur de pare-excitations à l'égard des éprouvés génitaux. La capacité fantasmatique est hautement sollicitée par la puberté. Nous savons³ que son échec produit la morosité, considérée comme défense et reflet d'une potentialité psychotique. Du fait de son histoire, l'enfant maintenant

¹ Freud S. (1932), La Féminité, in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

² Freud S. (1912), Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse, trad. fr., in *La vie sexuelle*, Paris PUF, 1969, 55-65.

³ Mâle P., La crise juvénile, in *Œuvres complètes I*, Paris, Payot, 1982.

pubère se trouve étrangement soumis au désir de l'objet parental. Le pubertaire est tout l'inverse d'un mouvement de séparation. Une force antiséparatrice anime la frénésie de l'enfant vers ses parents. Nous insistons sur ce point : la découverte originaire pubertaire du but de la pulsion se trouve « détournée » par sa figuration même ; la sexualité qui a trouvé son but n'a pas trouvé un objet adéquat.

Le concept de *scène pubertaire* est utilisé dans nos recherches comme métaphore exemplaire de ces processus internes et externes. Il contient et élabore, à partir du nouvel archaïque pubertaire, les scènes infantiles passées ouvertes au travail métonymique. « L'enfant pubère souffre de scènes pubertaires » écrivions-nous¹. Celles-ci présentent l'acteur principal, l'enfant, dont le corps érogène est centré sur les organes génitaux en état d'excitation, ainsi que les figures parentales de l'inceste et de son interdiction. L'infantile n'y est ni oublié ni remémoré mais répété. L'économie est faite de représentations d'actions, sur le modèle du fonctionnement primaire. À ce titre, la scène pubertaire est implicitement agie. La question du corps mérite d'être posée doublement : comme nous venons de le faire, de même que dans sa signification incestueuse. M. et E. Laufer (1984) ont bien montré les efforts dialectiquement opposés de l'adolescent pour extérioriser le corps ressenti comme séducteur ou persécuteur et l'intérioriser dans la constitution de son identité génitale. La conceptualisation interactive de la scène pubertaire est importante selon nous ; elle est animée à la fois par les remaniements psychiques de l'enfant et par ce que nous avons nommé *le pubertaire des parents* soit les profondes modifications que ceux-ci subissent lors de la puberté de leur enfant, comportant moins une résurgence de leurs souvenirs que des processus en jeu dans leur propre adolescence. Comme dans l'histoire d'Œdipe, on peut poser les questions suivantes à propos des générations : Qui séduit qui ? Qui agresse qui ? *Le pubertaire est un retour de l'interaction telle qu'elle n'était plus observée depuis le premier âge*. La scène pubertaire n'est pas un fantasme mais déjà une conduite ou l'implicite d'une conduite dans laquelle l'adolescent a la secrète certitude que ses représentations œdipiennes ont des correspondances chez ses parents. N'en faisons ni une réalité interne ni externe ni verbalement transitionnelle. Elle se rapproche du « Médium malléable ». Cette affirmation ne parvient à la conviction absolue que dans la psychose².

¹ Gutton P., *Le Pubertaire*, Paris, PUF, 1991.

² Le pubertaire est traumatique dans la mesure où une coïncidence s'y produit entre le

Le pubertaire diffère de l'infantile par deux aspects :

a - L'asymétrie de l'Œdipe à la puberté est résolument en faveur de l'hétérosexualité. L'homosexualité infantile est normalement désinvestie, sublimée, refoulée, mais elle peut être parfois désirée et projetée. Sa pression trop importante est un frein au développement pubertaire et contribue à la pathologie.

b - L'inceste est dans la catégorie du possible mais il est barré par l'interdiction (paradoxe de la fin de la néoténie infantile). Le choix d'objet s'effectue entre possibilité et interdit incestueux, entre action et rêve¹.

3 - *Le pivot du changement de l'adolescence est la scène pubertaire*, plus précisément son inadéquation fondamentale entre réalité interne et externe² : la première, celle que génèrent les remaniements pubertaires, aussitôt alimentée et réalimentée par le jeu de la projection et de l'introjection ; la seconde issue de la crise parentale en perpétuelle reprise également du fait des mécanismes semblables. Elle contraint donc à une perlaboration (négociant sur la limite entre le dedans et le dehors, pour créer par un circuit en spirale les fantasmes d'adolescence) de l'identité génitale et d'un objet potentiellement adéquat, c'est-à-dire suffisamment dégagé des interdits incestueux, avec lequel les relations sexuelles sont maintenant possibles : procédure seconde que nous nommâmes « adolescents »³.

Le mécanisme défensif clef de l'adolescent est la capacité fantasmatique ou imaginative, sa créativité lui permettant de sécréter une réalité interne suffisamment distincte, autonome et mobilisante : ainsi les images qu'il a de lui-même et des parents évoluent parallèlement de façon interactive dans le rêve et le quotidien.

désir inconscient de l'adolescent et les manifestations désirantes d'un de ses parents ; l'exemple en est l'inceste consommé.

¹ Ladame F., « L'Adolescence entre rêve et action », *Rev. franç. Psychanal.*, 55, 1491-1542.

² J'ai toujours compris que la tragédie était l'initiation d'une action complète où plusieurs personnes concourent... Première préface pour *Britannicus* de J. Racine.

³ Gutton P., *Adolescents*, Paris, PUF, 1996.

L'ADOLESCENCE DE L'OBJECTALITE A L'OB-SCENALITE

Bernard DUEZ ¹

La période de l'adolescence est fondamentalement marquée par de nombreuses scènes même dans des adolescences qui se déroulent sans excès particuliers. L'adolescent ne manque pas de convoquer d'une certaine façon tout ou partie du groupe familial restreint ou large sur une scène dont il est le metteur en scène plus ou moins conscient. A ces manifestations qui laissent l'adulte souvent décontenancé au sens strict, il n'est pas rare que face à l'adolescent en crise l'adulte perde sa contenance, notamment sa contenance imaginaire à travers de brusques irruptions d'affects, colère, crises de larmes, fou rires pour citer quelques exemples non exhaustifs.

En face de ces adolescents nous voyons s'opérer entre les adultes des alliances inconscientes. Les adultes tentent de faire groupe. Ils le font de deux façons : soit ils font bloc dans une unité plus ou moins monolithique, soit ils font scène dans des affrontements fortement teintés d'idéologies ou d'idéaux. Dans un cas comme dans l'autre il y a une scène qui se caractérise par l'intensité de son actualité et dont les protagonistes sortent rarement indemnes. La scène est au cœur de l'expression de la souffrance adolescente y compris la scène qui consiste à se retrancher dans sa solitude au vu et au su de tous les autres.

P. Gutton (1991) a bien perçu la nécessité de la scène dans l'adolescence lorsqu'il avance la notion de scène pubertaire qui viendrait inaugurer le processus adolescent. L'intérêt de cette notion est de rendre compte par l'assonance des termes de ce que le pubertaire doit à l'originaire. Il ne fait d'ailleurs pas mystère de la contribution qu'apportent les théories de P. Aulagnier (1975) à la construction de cette notion. Dans ce concept il me semble qu'il y a une notion qui fait difficulté car nous la traitons comme une évidence,

¹ Bernard Duez. Psychologue, psychanalyste, Professeur, Centre de recherches en psychopathologie et psychologie clinique. Institut de psychologie Lyon 2.

c'est la notion de scène elle-même. C'est cette notion de scène et la façon dont elle s'articule dans la vie psychique que je vais donc aborder devant en mettant en évidence à côté de la notion d'objectalité liée à la relation d'objet, la condition nécessaire à l'émergence même de cette relation et que j'ai nommée *l'obscénalité*.

1) AMBIGUÏTE ET OBSCENALITE

L'obscénalité est une relation qui s'articule sur un fond très archaïque qui est le temps très archaïque de l'ambiguïté. Selon J. Bleger l'ambiguïté est un vécu dans lequel le sujet serait incapable de différencier ce qui relève de lui-même et ce qui relève de l'autre. Le sujet serait d'une certaine façon dans une position aconflictuelle ou ante-conflictuelle dans la mesure où il ne parviendrait même pas à percevoir les pôles de la conflictualité. Le sujet vivrait essentiellement selon une relation s'apparentant à l'identification projective où il attendrait de l'autre qu'il s'adapte parfaitement à lui. L'espace psychique du sujet englobe celui de l'autre, support de la projection. Cet autre, pour permettre une sortie de l'ambiguïté doit posséder un certain nombre de caractéristiques qui conduisent le sujet à croire que l'objet narcissique ainsi engendré par la projection ne viendra pas l'intruser de l'intérieur. Dans une telle situation, il ne peut y avoir conflit car il y a impossibilité à différencier même les termes de toute conflictualité intrapsychique ou intersubjective : impossibilité à différencier, Soi et non-Soi, Moi et non-Moi, etc. c'est la raison pour laquelle les personnalités psychopathiques, les personnalités factices comme il les nomme, ou les personnalités "as if " sont incapables de ressentir une réelle culpabilité pour ne pas ressentir les pôles de la conflictualité.

A La problématique traumatique et l'obscénalité

On peut dans une perspective développementale situer l'ambiguïté comme un temps archaïque, antérieur à la phase de l'organisation schizoïde paranoïde de la théorie kleinienne comme le fait J. Bleger. Je considère cette organisation davantage comme un moment structural qui peut émerger dans certaines situations de détresse où le sujet se trouve dans l'incapacité à destiner la tension pulsionnelle émergente vers un but. Dans ces situations de détresse s'il ne se trouve pas au moins un autre pour donner sens à la situation,

la tension pulsionnelle croît en place et finit par effracter de l'intérieur le Moi du sujet. On peut remarquer que quelque soit la théorie du traumatisme que développe Freud le point commun entre chacune d'elles est celui d'un sujet qui se trouve à un moment dans une impossibilité à décider ce qui est de lui, ce qui est de l'autre, soit il est dans une situation d'ambiguïté indépassable. L'ambiguïté est la caractéristique commune à tous les scénarii traumatiques dans l'œuvre de S. Freud. La répétition qui opère alors est l'indice de l'impossibilité pour le sujet à destiner ses pulsions. S'il en est ainsi l'ambiguïté devient un indice de la présence d'un vécu traumatique dont le sujet est l'acteur et la victime tout à la fois (on retrouve cela dans tous les passages à l'acte psychopathiques et dans certains passages à l'acte psychotiques). L'obscénalité serait le lien psychique par lequel un sujet tente de traiter, voire de se dégager de l'ambiguïté. Ceci se traduit par l'effet d'obscénité que l'on connaît bien de la part des enfants qui ne savent où poser l'intériorité et qui attendent des adultes qu'ils les aident à localiser certains éléments de leur vie psychique sur leur scène intérieure. Ceci va de la mère qui tente de faire taire le bébé hurleur au petit enfant oedipien à qui l'on enjoint de ne pas s'exhiber. L'ambiguïté si on la considère ainsi n'est pas un stade mais une donnée structurelle ou formelle qui constitue l'arrière-plan latent de toute relation d'objet.

C'est ainsi que, du fait de l'émergence pulsionnelle et de la modification de la demande des adultes, *l'adolescent se trouve de fait dans une situation d'ambiguïté par modification de l'interface imaginaire voire symbolique de son individualité et de sa corporéité.*

B Le cadre comme reste du traitement de l'ambiguïté par l'obscénalité

Il n'est pas étonnant que la notion d'ambiguïté ait conduit tout naturellement J. Bleger à une théorie du cadre. Le cadre est selon J. Bleger le dépôt des parties les plus archaïques du moi, le non-Moi c'est-à-dire, si on accepte la lecture ci-dessus, là où demeure l'ambiguïté. Le cadre utilise la compulsion de répétition. Le cadre est selon J. Bleger un processus immobile la formation psychique qui constitue l'expression la plus aboutie de la compulsion de répétition. Si je reprends ce que je disais précédemment le cadre serait le reste psychique : le dépôt de l'obscénalité originaire. Il serait toujours là latent, muet travaillant en silence, fonction de la pulsion de mort au

service de la vie. C'est la raison qui conduit l'adolescent à s'affronter au cadre. L'adolescent a besoin de venir s'affronter au cadre pour que celui-ci s'actualise et vienne avouer comment ce désir immobile qui articule le cadre est le reste des désirs de mort, de la destructivité à l'égard de l'autre, et n'est pas l'actualisation de la mort du désir. La mort du désir en ces temps d'émergence de la pulsionnalité génitale constituant pour l'adolescent un authentique arrêt de mort sur la vie psychique.

Cette problématique du désir de mort nous conduit vers le prochain élément nécessaire à la compréhension de cette notion de l'obscénalité : la problématique de l'originaire telle que la développe P. Aulagnier (1975).

C L'originaire comme mode de figuration générant l'obscénalité.

P. Aulagnier développe l'idée que par delà le primaire et le secondaire il existerait une autre forme de fonctionnement psychique qu'elle nomme l'originaire marqué par l'idée de l'autoengendrement. A la différence de J. Bleger et de la notion d'ambiguïté, elle considère que ce travail de l'originaire peut resurgir dans différents temps, notamment des temps de mutation radicale de la vie psychique. On peut considérer qu'il s'agit donc d'une structure qui se déroule pour traiter des situations qui présentent un caractère d'ambiguïté, d'indécidabilité radicale, ou d'incertitude du même ordre que l'ambiguïté fondamentale qui marque le premier lien de l'enfant à la mère. Cette ambiguïté perdure jusqu'à ce que le sujet puisse lier un éprouvé à un perceptum, je dirai à une image au sens large du terme. L'image associée devient alors le cadre de l'éprouvé et l'ensemble constitue ce que P. Aulagnier appelle le pictogramme. Le pictogramme est un lien protosymbolique qui permet au sujet de se dégager de la détresse où l'inscrit la naissance par une appropriation via l'image de cette situation de détresse. C'est l'interprétation que l'autre pose sur cette première acquisition, l'interprétation violente selon P. Aulagnier qui va inscrire le sujet dans un destin, notamment, dans une situation où les pulsions vont pouvoir se destiner. Lorsque la mère, sur la base de tel ou tel indice ou manifestation de l'enfant, va lui signifier "mais tu as faim", elle s'approprie violemment cet indice corporel pour l'intégrer dans son discours mais, ce faisant, elle désigne à l'enfant un destin à sa pulsion et lui fait la promesse de son apaisement d'une part, elle lui permet d'inventer le mode par où l'objet

peut être retrouvé (S. Freud, 1925), d'autre part. C'est ainsi que s'invente le lien libidinal primaire. L'ensemble de ces éléments co-nécessaires constitue une scène dans laquelle la parole oriente la vie pulsionnelle de l'enfant et permet que la pulsion ne le déborde pas. C'est ainsi par intrusion dans cette scène que le symbolique s'inscrit au cœur même de la corporéité de l'enfant. Nous verrons ultérieurement comment ceci vaut comme séduction.

D L'obscénalité comme condition nécessaire à la constitution des groupes internes

Dans ses recherches sur les groupes, R. Kaës (1992) a fait apparaître comment, le sujet par delà l'assomption individuelle de sa parole et de son discours se trouve impliqué dans les enjeux psychiques de ce qu'il appelle la groupalité interne. Nombre des enjeux psychiques à travers lesquels le sujet se construit sont des structures groupales. Les fantasmes originaires dont R. Kaës fait le prototype des groupes internes mais aussi les complexes familiaux, les relations d'objet, les enjeux identificatoires et les imagos, la topique psychique, l'image du corps, etc. Ces groupes internes sont la trace d'un travail de "désambiguïsation " d'une situation préexistante. Ils ouvrent et gèrent un champ de conflictualité. La seconde topique en est une illustration tout à fait claire : le travail psychique imposé au sujet par l'autre conduit celui-ci à différencier des instances, c'est-à-dire *des types de fonctionnements psychiques constants* qu'ils soient liés à certaines relations d'objets, ou à certains enjeux imaginaires. Les groupes internes ont pour fonction d'ouvrir au sujet d'authentiques scènes de débats, de conflictualités intérieures par où il peut se dégager de l'emprise du Réel en composant intérieurement avec le Réel à travers la scène de ces groupes internes. J. Lacan disait « le fantasme encadre le Réel », ceci est vrai du fantasme, notamment du fantasme originaire mais plus généralement de tous les groupes internes qui constituent les référents imaginaires de nombre d'espaces de conflictualité et participent ainsi de cet encadrement. Les instances psychiques sont un théâtre interne de conflictualité. Les groupes internes sont pour moi la résultante, la trace formelle et transformationnelle de la rencontre entre deux éléments distincts et ambigus de la vie psychique qui, sur le mode du lien entre l'éprouvé et l'image, viennent ouvrir une complexité, voir un complexe transformationnel.

E L'obscénalité, traitement de l'ambiguïté à l'adolescence

Les scènes auxquelles je faisais allusion au tout début de cette présentation ne sont donc pas l'effet du hasard, mais constituent un authentique travail psychique à l'œuvre dans la construction adolescente. Elles sont la traduction actuelle du travail de l'obscénalité a pour fonction de traiter les ambiguïtés antérieures héritées de l'enfance :

- la forme infantile ambiguë de la bisexualité,
- la superposition ambiguë dans les identifications issues de l'Œdipe des images parentales aux Imagos,
- l'ambiguïté entre Idéal du Moi, Moi-Idéal et énoncés surmoïques.

Pour comprendre ce travail de "désambiguïsation" je vais m'appuyer sur une lecture du prototype des groupes internes : les fantasmes originaux.

2) L'OBSCENALITE DES FANTASMES ORIGINAUX

En introduction, je dirai que l'opposition que l'on fait parfois entre la conception de l'original selon P. Aulagnier et celle des fantasmes originaux selon S. Freud ne me semble guère tenir lorsque l'on étudie les fantasmes originaux d'un point de vue structural. Je vais donc vous montrer ci-après comment chaque fantasme original est bien le résultat d'un éprouvé corporel ou psychique en lien avec la figure itérative de l'autre.

Au point de vue structural, le fantasme original se distingue du fantasme en mode individuel par plusieurs caractéristiques :

FANTASME ORIGINAL	FANTASME SUBJECTIF
- une scène	- un scénario
- un lien immédiat entre un éprouvé (intrusif) et une image de l'autre (intense actualité imaginaire)	- relations d'objet et de désir vers l'autre (évanescence de l'objet de désir)
- une temporalité marquée par le couple instant/répétition	- temporalité marquée par la discursivité

La caractéristique première est que le fantasme originaire est une **scène** : lorsque dans la cure ou dans la vie quotidienne nous sommes en présence d'un fantasme originaire sa manifestation se traduit par l'actualité intense du vécu du sujet, par l'hyperréalité associée aux affects, par l'effet de sidération du sujet face à cette scène dont il ressent à la fois l'intimité et l'étrangeté. Le point de bascule dans le mode traumatique de l'angoisse dépend du fait que l'interprétation que le sujet va rencontrer de la part d'au moins un autre va lui permettre d'articuler, de destiner l'intensité pulsionnelle en jeu dans cette scène.

Dans la cure le fantasme subjectif se présente comme un scénario. Il est discret et fuyant, montrant le travail de la résistance et de l'aphanisis dans le moment où il s'articule au cœur de son désir.

La structure temporelle du fantasme originaire est une scène dans le temps de l'instant. Ce temps de l'instant peut basculer soit du côté de la construction traumatique comme répétition de l'instant, soit arrimer originairement une historicisation du sujet, une chronologie. L'instant est donc l'interface entre la répétition et la chronologie, comme le fantasme originaire est l'interface entre la construction traumatique et la perlaboration psychique subjective.

Dans le fantasme originaire la structure est essentiellement une structure topique alors que dans le fantasme la structure est chronologique.

Le fantasme originaire est donc

- soit la condition de figurabilité du fantasme subjectif,
- soit l'élément générique d'une construction traumatique.

C'est sur cette base que je vais entreprendre le commentaire du premier des trois fantasmes originaires la séduction. Pour permettre de comprendre comment les fantasmes originaires ont bien la même structure dynamique quelque soit le l'ambiguïté psychique qu'ils traitent. Je reprendrai la même présentation pour les trois fantasmes originaires

A La séduction.

- **LA SCENE IMAGINAIRE :**

en se référant à l'incontournable article de J. Laplanche et J. B. Pontalis elle pourrait s'écrire :

On séduit un enfant,

Si on accepte la théorie de la séduction généralisée développée par J. Laplanche on pourrait préciser :

Une mère séduit un enfant.

- L'EPROUVE

La poussée pulsionnelle qui croît en place menaçant de déborder le Moi.

- L'IMAGE

est celle de l'autre vécu comme excitant

- L'OPERATION

est l'actualisation sur l'autre de l'éprouvé pulsionnel,
il s'agit d'un transfert originaire

- LA TRANSFORMATION

par l'interprétation que fournit la renonciation de la mère à son enfant comme objet sexuel, l'instauration de l'objet comme moyen vers un but : l'apaisement.

- LA CONSTRUCTION HISTORIQUE

La scène où l'autre importe la sexualité dans le sujet.

En donnant un destin au pulsion, du sujet, l'autre constitue le sujet comme localisation originaire des pulsions. C'est en ce sens que, imaginativement, l'autre localise la source de la pulsion dans la corporéité subjective. Dans cette démarche où le sujet actualise sous un représentant autre une motion pulsionnelle le sujet s'inscrit dans le transfert originaire vers l'autre : il invente la libido en inventant l'autre au sens où D. W. Winnicott (1956) dit que l'enfant invente la mère. Ce lien originaire qui inscrit structuralement la libido et l'étiage en une interface constitue une invention au sens fort du terme.

a/ Le processus de transfert : du transfert originaire à l'actualisation adolescente.

Le transfert originaire articule la séduction, le sujet peut allier en un signe : un éprouvé celui de la montée pulsionnelle et une image celle de l'autre qu'il invente comme objet où destiner sa pulsion. Il

s'agit bien de la forme même du transfert : actualisation d'un motion pulsionnelle un représentant ou un objet autre. La différence est que le moment même du transfert engendre l'autre comme autre. *L'invention fonde un mode du retrouver* nécessaire à la relation d'objet. C'est l'étalement premier de cet éprouvé à cette image complexe qui induit le fait que, comme le dit S. Freud (1925) l'objet ne peut jamais être que retrouvé. Même si le vécu original de la séduction ne peut être réactualisé, en revanche, le mode figural du transfert originaire va constamment être à l'œuvre à l'adolescence, notamment pour lier les éprouvés libidinaux avec l'image de l'autre.

Ceci nous renvoie à la goupalité qui articule le processus du transfert :

Actualisation pulsionnelle vers l'autre	Résistance imaginaire de l'autre
Re-con-naissance (symbolique) de l'Altérité de l'autre	Inter-prétation (violente)

Du côté de l'adolescence nous allons retrouver une structure formelle strictement équivalente. L'adolescence va réactualiser le fantasme de la séduction. *Le partage à l'intérieur de la scène de séduction à l'adolescence va opéré entre :*

- *un éprouvé l'adolescent destine "réellement" vers l'autre : l'éprouvé génital et*
- *un éprouvé qu'il s'auto-attribue sur le corps propre, l'éprouvé masturbatoire mais dont le destin imaginaire tend vers l'autre (J. Laplanche et J.B. Pontalis, 1966)*
- *l'Autre occupe une place d'appel de désir entre ces deux figure de l'autre.*

C'est ainsi que l'on peut considérer qu'il s'agit bien d'un traitement de l'ambiguïté imaginaire. Dans la répétition masturbatoire, le fantasme masturbatoire est le produit imaginaire du travail psychique que l'autre impose à l'adolescent par l'interprétation violente des éprouvés corporels pris dans le regard de l'autre, via les caractères (indices) sexuels secondaires. L'Autre impose au sujet un travail psychique, celui de se confronter par delà l'appel de désir à la médiatisation par l'interdit de l'actualité de son désir. L'interdit est un travail psychique de délocalisation imposé par l'autre au désir du sujet.

b/ Actualité du travail de l'originaire : le fantasme masturbatoire central.

Le fantasme masturbatoire central de M. Laufer prend ainsi son plein développement. Rappelons que pour M. Laufer le Fantasme Masurbatoire Central (F.M.C.) contient à la fois les différentes satisfactions agressives voire destructrices et les identifications primaires. Si l'on accepte la lecture ci-dessus il devient évident qu'il s'agit là du recto et du verso d'un même lien psychique imposé par l'autre et qui se dissocie pour pouvoir se constituer dans une signification. L'identification permet de rendre la destructivité supportable et la destructivité protège de l'aliénation identificatoire. Le fantasme masturbatoire central serait alors une figuration corporelle de l'ambiguïté. Ce travail de la destructivité lié, pendant la latence, par l'identification issue du travail de l'Oedipe va se trouver déliée sitôt que l'autre porte-identification va introduire dans le sujet la reconnaissance de l'émergence pulsionnelle à travers la mise en sens (violente pour le sujet) des caractères sexuels secondaires. C'est au nom de la répétition de cette intrusion dans l'espace imaginaire protégé par l'identification tout au long de la latence que l'adolescent va (ré)investir la destructivité à l'égard de l'autre.

B La castration.

- LA SCENE IMAGINAIRE

L'énoncé par lequel se présente ce fantasme est le suivant
"On castre un enfant".

Je souligne "on castre un enfant" et non pas un castre un fils, par exemple, pour souligner l'importance du neutre comme figuration Symbolique de l'ambiguïté et de l'indécidabilité que vient traiter cette scène : nous sommes avant tout indice de sexualité.

- L'EPROUVE

L'éprouvé est celui de la menace de perte.

La scène de la corporéité convoquée par le fantasme originaire de la séduction se trouve ici traversé d'un éprouvé, celui de la perte de l'autre comme élément de sa propre corporéité. La découverte du sexe féminin va donner une actualité corporelle à cet éprouvé et vient constituer l'indice de la réalité de la déprivation du phallus.

- L'IMAGE

elle est celle du manque du phallus dans l'autre.

- L'OPERATION

est celle de l'actualisation par transfert de la privation ressentie par le sujet dans sa propre scène corporelle sur le manque du phallus dans la scène corporelle de l'autre (ou de quelques autres).

- LA TRANSFORMATION

L'autre importe par deux fois la sexualité dans le sujet :

- en mettant en évidence la possibilité du manque Réel du phallus sur sa scène propre.
- en assignant imaginairement dans l'interprétation violente le sujet comme phallique ou castré.

- LA CONSTRUCTION HISTORIQUE

A travers cette scène le sujet articule son histoire dans un rapport à son ID-ENTITE sexuée. D'entité où se localise la pulsion il devient identique à lui-même comme homme ou femme dans cette refente introduite par l'autre.

a/ L'actualisation adolescente.

Dans la reprise adolescente de ce fantasme l'éprouvé corporel s'énonce à travers la redécouverte de la castration. L'éprouvé de perte est lié en particulier à la confrontation à la perte de la bisexualité. Le fantasme originaire de castration fonde le retournement de la menace de perte comme fondatrice de l'enjeu du désir de l'Autre. C'est à travers la reconnaissance de la perte de la bisexualité que le sujet va s'inscrire dans son rapport au désir de l'Autre. La certitude pubertaire de la complémentarité des sexes (P. Gutton, 1991) ne peut se comprendre qu'à travers la réappropriation de cette scène : l'expérience de la confrontation à la perte où par deux fois l'image de l'autre vient importer la sexualité dans le sujet. Cette importation se réalise au sens fort du terme. C'est dans les modes de transformation de cette certitude que peut s'inscrire la suspension du processus de transformation qui conduit au break-down, à la psychose mais aussi au transsexualisme ou à l'actualisation obscène de la psychopathie. Le fantasme de castration est un fantasme par lequel l'adolescent s'approprie l'effet de la castration symbolique ou de la privation imaginaire par l'autre dans sa propre scène corporelle.

b/ Le mode transférentiel.

Le transfert est un transfert par retournement où le sujet actualise l'efficacité symbolique de l'interprétation violente sur la scène de sa propre corporalité. Ce transfert opère sur la scène des groupes internes (complexes familiaux, Imagos, relations d'objet etc.). Ceci bien sûr relativise l'excès d'interprétation en terme de blessure narcissique des souffrances adolescentes. Si celles-ci sont indéniables le recours à l'ambiguïté du terme narcissique nous masque parfois le caractère profondément libidinal de ce travail d'élaboration psychique sur l'ambiguïté. L'interprétation en termes narcissiques voire spéculaires est souvent liée à la non-reconnaissance du statut de groupes internes des fantasmes originaires et donc de leur fonction transformationnelle des destins pulsionnels tant érotiques que thanatiques. La fonction transformationnelle des groupes internes qui implique nécessairement le retournement conduit à subsumer ce travail de transformation et d'appropriation pulsionnelle sous le terme ambigu de narcissique qui désigne le plus souvent la forme du renvoi spéculaire, effaçant le travail transformationnel opéré y compris dans le lien narcissique.

C La scène primitive.

- LA SCENE IMAGINAIRE

L'énoncé classique de ce fantasme serait :

On crée un enfant.

Je pense par contre que le "on" est ici trop indifférencié. Ce "on" est lié à une conception du fantasme originaire uniquement dans un rapport traumatique et non pas comme scène structurante. Il convient de substituer au "on" indifférencié le "ils" plurielle qui montre le travail sur l'ambiguïté imaginaire qui est dans cette scène où le sujet est en même temps présent et absent puisque non-encore-crée.

L'énoncé légitime me semblerait être :

Ils créent moi-même.

- L'EPROUVE

C'est un éprouvé (pulsionnel) d'exclusion d'une relation pulsionnelle actuelle entre deux autres.

- L'IMAGE

Ce serait la scène de deux autres dans un lien pulsionnel excitant.

- L'OPERATION

L'actualisation sur la figure des autres du destin à la mort inscrit dans la corporéité.

Il s'agit d'un transfert sur le couple.

- LA TRANSFORMATION

elle s'énoncerait dans les termes suivants

Ils me créent moi-même mortel

Cet énoncé montre la transformation qui opère, à savoir l'émergence des pôles de vacillation du sujet: me, moi, même dans le rapport à la limite ontologique du sujet : la mort. Les autres importent là en même temps la mort et le désir dans le sujet.

- LA CONSTRUCTION HISTORIQUE

Il s'agit de la scène où d'autres originent un sujet dans son destin à la mort, réalisation de la limite ontologique du sujet. A travers cette scène le sujet inscrit son histoire dans le rapport à sa limite ultime et inexorable la mort. Il inscrit le désir dans ce détour par l'Autre qui permet au sujet de ne pas se précipiter dans un être immédiat à la mort.

c/ La scène primitive comme suture de l'originare.

Nous avons vu précédemment que la castration introduit une transformation de la scène de corporéité inventée dans le cadre du fantasme de séduction: l'autre séducteur par excès dans la séduction introduit le défaut et le manque dans la scène de corporéité entre lui et le sujet castrable. Le vécu de cette menace confronte le sujet aux limites de la scène corporelle. Dans la scène primitive, articulé dans l'espace psychique de la nécessité et de la dépendance du lien à l'autre, le sujet va vivre l'éprouvé de la solitude. Le sujet va lier cet éprouvé de solitude à travers le fait qu'il doit construire une scène à travers des *indices* perceptifs, sons, regards , perceptions furtives qui l'inscrivent dans *un hors-jouissance* d'un lien dont il perçoit l'intensité pulsionnelle. Cette inscription dans un *hors-jouissance* qui le contraint à travailler sur des indices et non sur la scène même, fondent le principe du lien aux autres et inscrit son principe dans un ailleurs qui

invente le champ de l'Autre. Cette scène cumule en effet la présence des éléments fondateurs du champ de l'Autre lien symbolique entre le rapport à l'autre du désir et le rapport de l'autre à la mort.

b/ L'invention du rapport à la jouissance

C'est cette inscription comme hors-jouissance d'une relation entre deux autres qui impose au sujet le travail psychique par où il s'invente comme créé dans cette relation qui lui permet d'être à la fois présent et absent. La séduction l'a confronté au vécu effractif de la jouissance et la castration à l'effraction de l'inscription de la perte dans ce lien. La scène primitive combinant ces éprouvés contraint le sujet à se poser comme présent hors jouissance dans le rapport de ces deux autres. Lorsque l'on décrit la scène primitive en termes strictement traumatiques on manque bien sûr cette notion primordiale et fondatrice de l'altérité. La mort figurée à travers des vécus sadiques vient figurer à l'intérieur de la scène l'implicite de cette scène car, en se construisant comme créé par ces autres, le sujet se découvre comme mortel, comme inscrit dans l'inexorable du destin à la mort. La construction sadique est la traduction de l'éprouvé violent que les autres lui imposent. Cet éprouvé vient se figurer actuellement sur la scène de la corporéité, sous forme sadique, dans la suite du fantasme de castration. Il s'agit d'une figuration active de l'éprouvé subi dans cette invention originaire de l'être du sujet à la mort.

C'est pourquoi j'ai proposé l'énoncé suivant concernant la scène primitive :

ILS (ME) CREENT MOI-MEME MORTEL.

La division du sujet, son décalage, son aphanisis, son fading sont intégralement figurés dans les éprouvés liés à cette scène. La réplication des polarités moïques de la conflictualité de cette phrase : me, moi-même mortel montre le travail à l'œuvre dans la scène de la division du sujet et l'émergence des réappropriations subjectives.

ME comme objet des autres,

MOI comme principe de localisation et d'énonciation appropriatrice,

MEME comme principe de permanence subjective par delà la division,

l'ensemble se construisant sous le primat du rapport à l'AUTRE des autres.

C'est la raison pour laquelle je considère la scène primitive comme une suture du travail de l'originaire : la scène primitive met en disposition l'ensemble des composants imaginaires, constitue *le référent imaginaire* qui permet l'appropriation du travail du Symbolique par le sujet. Nous verrons une telle forme apparaître en suture chaque fois que sous l'effet d'une situation potentiellement traumatique le sujet devra réactualiser le travail de l'originaire : mise en lien d'éprouvés étrangement familiers (Unheimlich) qui le subvertissent dans sa départition imaginaire entre intérieur et extérieur, Moi et Non-Moi, entre Soi et Non-Soi mais aussi entre sens et signification.

c/ L'actualisation adolescente

Avec l'adolescence le rapport au hors-jouissance ne peut plus s'articuler sur le rapport d'impossible entre la prématuration infantile et l'anticipation imaginaire de sa jouissance, mais sur un rapport d'interdit qui vaut comme interprétation. Ce que la répétition de la scène actualise n'est pas marqué du sceau de l'impossibilité mais de l'urgence du possible. L'énonciation qu'appelle ce transfert originaire lié à l'actualisation pubertaire est le fait que le sujet doive s'approprier la renonciation comme condition (masochiste) nécessaire pour s'approprier une jouissance suffisante sous la forme du rapport au désir de l'Autre.

Le contrat narcissique (P. Aulagnier, 1975) adressé à l'enfant ne peut totalement se dégager d'une ambiguïté entre interdit et impossible : du fait que s'il énonce le principe général de l'échange généralisé (C. Lévi-Strauss, 1947) il se soutient également de l'impuissance infantile. Sans doute ce double étayage est-il nécessaire dans l'enfance pour que l'enfant considère la légitimité qui le maintient hors scène primitive. Le renoncement pulsionnel (R. Kaës, 1992) doit ici se réénoncer comme appel à la renonciation pulsionnelle du sujet adolescent par delà l'actualité de sa maturation physiologique. *La promesse implicite liée à l'ambiguïté de la formulation de l'exigence du renoncement pulsionnel n'est plus ici possible.* On demande à l'adolescent de s'approprier le **renoncement** en **renonciation** en renonçant à " l'ici et maintenant " de la satisfaction pulsionnelle sous peine d'une mort imaginaire et symbolique.

d/ Mort nécessaire et mort suffisante

La mort, signifiant intime sans éprouvé corporel, accomplit son travail symbolique. La découverte de la complémentarité des sexes arrime en effet le signifiant mort comme inéluctable contrepartie de la promesse de vie que contient la scène primitive, réciproquement la découverte de l'inéluctable de la mort arrime la certitude de la complémentarité de l'autre sexe. Vie et mort, homme et femme deviennent des compléments nécessaires. L'inscription de la mort et de l'autre sexe au champ d'une altérité radicale où s'articulent *les figures de l'autre, l'autre de l'altération Réelle, l'autre de l'aliénation Imaginaire, l'Autre de l'altérité Symbolique* devient nécessaire. L'arbitraire et la nécessité trouvent ici leur lien sous la catégorie de la contrainte psychique. Enfreindre l'interdit symbolique de la jouissance dans l'ici et maintenant c'est s'exposer à la retaliation de l'autre, c'est s'exposer à une mort symbolique, c'est s'exposer à se trouver retranché de la communauté des pairs unis dans leur renonciation. Ceci est lié à la fonction générative de l'autre pour le sujet telle que les trois scènes des fantasmes originaires l'instancient.

J'ai montré comment, dans les trois fantasmes originaires, le travail psychique de la mort comme pulsion de mort se trouvait constamment présent, médiatisé par la présence de l'autre. En simplifiant, mais à peine, on pourrait dire que les trois fantasmes originaires représentent pour le sujet la façon dont la mort psychique est toujours présente :

- *mort Réelle* (somatique) : enjeu qui fonde la séduction, si une séduction suffisante (un amour suffisant selon P. Aulagnier) n'opère pas, le sujet est en danger d'effondrement somatique,

- *mort Imaginaire* : dans la castration, si pour le sujet la départition dans l'enjeu de la castration n'opère pas, le sujet est en danger de mort imaginaire par aliénation à ou dans l'autre,

- *mort Symbolique* si dans la scène primitive, l'expérience de la solitude, comme Autre des autres, en présence de la jouissance des autres n'opère pas, le sujet n'est plus qu'un être à la mort condamné à répéter sans cesse son destin fatal.

C'est ainsi que dans certaines pathologies, nous pouvons comprendre les successions sans fin de suicides symboliques (conduites addictives) par exemple. Nous voyons que chacune de ces pathologies de l'obscénalité ou de l'originaire nous confrontent à une pathologie où l'agir est particulièrement présent.

3) SPECIFICITE DU TRAVAIL PSYCHIQUE ADOLESCENT

A La fonction de l'interprétation violente à l'adolescence

Il n'existe pas de traversée adolescente qui ne se confronte au surgissement de l'idée du meurtre imaginaire. Le destin de ce travail de la pulsion de mort dépendra de la capacité de l'autre à devenir suffisamment constant, suffisamment immobile pour s'agréger comme référent au cadre imaginaire en mutation de l'adolescent. Les déliaisons de ce travail de la pulsion de mort vont connaître deux destins : un destin Réel désintrié qui peut aller jusqu'au meurtre conclu en cas d'alliance aux désillusions imaginaires d'un parent à l'égard de l'autre et d'autre part un destin de reliaison symbolique à travers l'émergence de l'hypothèse formelle qui est la figure symbolique du meurtre de l'Idéal. L'Idéal est censé fournir au Moi un cadre référent imaginario-symbolique constant notamment tant que l'Idéal est protégé sous la tutelle du Moi-Idéal, situation qui de fait caractérise la latence. L'hypothèse au contraire de l'idéal est un référent provisoire destiné à être détruit symboliquement.

C'est en rapport avec la résurgence du désir originaire comme désir de mort de l'autre, avec la résurgence de la pulsion comme pulsion de mort qu'un autre va être contraint d'énoncer l'inéluctable de la mort et la nécessité de l'interdit comme garantie de la non-actualisation immédiate de la destructivité comme mise à mort. C'est donc sous la réénonciation originaire de l'interdit du meurtre que, par delà le tabou, l'interdit incestueux va prendre sens.

Le tabou reprend sa part si le primat de l'interdit du meurtre, primat qui donne un sens pour le sujet à l'inéluctable de la mort, n'opère pas. Si la ré-énonciation n'est pas symboliquement efficace, c'est sous la forme du tabou que la mort vient exercer son travail psychique sous la forme de séduction à mort comme dans les dépendances addictives, les toxicomanies, les anorexies, la passion en passant la surexcitation intellectuelle. De la séduction à vie à la séduction à mort, les deux faces de la scène des fantasmes originaires poursuivent ainsi leur travail de structuration psychique à la limite de l'étrange familiarité, aux frontières du traumatique et par leur appel à l'interprétation violente de l'Autre.

La violence ultime de l'interprétation des parents à l'égard de l'adolescent est de lui faire don de vie sous la forme retournée de

l'interdit du meurtre. L'interprétation violente prend à nouveau toute sa part en dessaisissant le sujet d'une part de son éprouvé corporel interprété et mis en sens à son insu. L'Autre vient mettre en sens topiquement les lieux du corps du sujet et l'assigner dans son inexorable finitude où l'autre pourra venir quérir les indices de l'évanescence désir qui lui est adressé.

a/ La fonction transformationnelle des groupes internes

Le travail psychanalytique avec des adolescents états-limites ou antisociaux met en évidence une psychopathologie de la fonction transformationnelle des groupes internes (R. Kaës, 1992) : la diffraction permettant la déparition pulsionnelle entre les figures composant les groupes internes (autres, imagos, objets etc.) garantissant une tension pulsionnelle suffisamment faible n'opère pas. La tension pulsionnelle croît alors en place débordant le Moi, ne laissant au sujet que la solution du morcellement (diffraction en urgence) de l'actualisation (décharge en urgence de la condensation pulsionnelle) ou de la projection (subversion de l'autre). Je précise qu'il n'existe pas nécessairement d'incompatibilité entre ces solutions. L'actualisation agit pouvant parfaitement se diffracter sur un ensemble de victimes...

La cure-type psychanalytique construite dans une identification hystérique à l'hystérique a privilégié le transfert par déplacement/répétition recueilli par condensation dans le dispositif de la cure sur la personne de l'analyste. Une cure opérant par condensation des déplacements transférentiels sur la personne de l'analyste est parfaitement adaptée à la prise en charge de ce que nous appelons les névroses de transfert et que nous devrions appeler les névroses de déplacement transférentiel. Ce dispositif permet le recueil du processus de **transfert chronique** (par déplacement) dans la topique de la cure.

Le dispositif de la cure-type sous-détermine une autre forme de transfert qui gère la problématique scénique et qui opère par condensation/diffraction, grand générateur de ce que l'on appelle dans les cures le transfert latéral. La résistance des problématiques psychopathiques et perverses à la prise en charge dans des cures individuelles est bien connue. La figuration symptomatique ne fonctionne pas sur des modes figuraux qui soient compatibles avec ce dispositif car *l'intensité de la condensation pulsionnelle contraint le*

*sujet à l'actualiser ou à la diffracter ici et maintenant par **transfert topique**.*

Seul un dispositif analytique groupal ou un analyste pouvant reconnaître ce que je nomme la forme topique du transfert traitant l'espace de la cure comme une scène pourra permettre au patient de travailler ce transfert qui lui apparaîtra initialement sous forme latérale. En accueillant ce transfert topique *qui est la forme originaire du transfert*, il permet au sujet d'ouvrir une scène actuelle apte, non seulement à contenir le quantum pulsionnel, mais à le diffracter sur un nombre suffisant de représentants pour que l'on puisse travailler sur des quantités d'énergie suffisamment faibles et permettre une métabolisation psychique.

Ce transfert latéral qui opère davantage selon le principe de la *contiguïté réelle, actuelle* que de la *métaphorisation imaginaire* du symptôme constitue le processus qui opère dans la problématique de **l'obscénalité**. Si les enjeux de l'objectalité se construisent par rapport à la permanence ou la non permanence de l'objet, la problématique de l'obscénalité c'est-à-dire ce qui constitue le cadre nécessaire pour que les enjeux de l'objectalité s'articulent autour d'un principe de *constance du lien*. L'obscénalité est la notion que j'ai construite pour rendre compte des effets d'obscénité que J. Lacan (1973) avait si justement signalés dans la vie psychique des groupes. En renvoyer l'existence au simple effet d'imaginaire dans les groupes tel que le fait J. Lacan ne résout rien. Le travail avec les adolescents et notamment des adolescents délinquants renvoie de façon massive à une clinique de **l'ob-scène**, liée à une forclusion de l'Imaginaire.

Si la pathologie de la relation d'objet et les avatars de ses défaillances ressort dans le fantasme subjectif (névrose) ou dans le Réel (psychose) en fonction de l'archaïsme de sa relation, la pathologie des groupes internes, pathologie de l'obscénalité ressort, elle, comme forme d'actualisation par attaque active ou passive du lien imaginaire à l'autre et /ou des référents imaginaires de l'autre. Dans les crises d'adolescence même peu violentes cette attaque du cadre est liée au traitement de l'obscénalité originaire qui fonde la mise en place des relations d'objet et identifications primaires et secondaires. L'actualité meurtrière si présente à l'adolescence est liée au fait que l'obscénalité qui construit le cadre en silence a pour fonction de lier, de rendre

assumable par le sujet le travail nécessaire de la pulsion de mort (Bleger J, 1966).

b/ la transformation de l'avoir à l'être : l'adolescent et le cadre

Pour les adolescents confrontés au retour de l'obscénalité, l'affrontement au cadre est quasiment inévitable et ils vont donc solliciter la dimension thanatique du cadre, justifiant ainsi leur position meurtrière à l'égard des images et Imagos référentes. Ils contraignent ainsi le cadre, référent imaginaire qui a soutenu le travail des identifications, à se manifester et ainsi à s'historiciser dans un enjeu d'affrontement. Le cadre alors s'humanise, se subjectivise et montre le rapport de désir que les adultes entretiennent avec ce cadre.

Le plus bel exemple nous est fourni par la brutalité et la violence avec laquelle les adolescents attaquent les habitudes des adultes. Ce cadre d'habitudes fait partie du référent imaginaire et constitue, pour les adultes, un contenant imaginaire qui délimite la scène interne à l'égard de tout autre. Toutes nos "petites habitudes" constituent un cadre de sécurité psychique en ce sens que nous n'avons plus besoins d'investir psychiquement de façon intense des comportements qui sont acquis, nous les laissons gérer par l'automatisme dans lequel on reconnaît aisément la forme sublimée de la compulsion de répétition.

Les adolescents sont sans habitudes, et même pendant la période supposée de latence le corps infantile est dans une mutation suffisante pour interdire l'arrimage des habitudes sur la scène corporelle. Les adolescents ne supportent pas chez les adultes ces habitudes avec ce qu'elles représentent de mort du désir qui les terrorise. Leur cadre, leur scène se construit dans un travail de désir actuel ; étant donné le coût psychique de ce travail, les adolescents craignent plus que tout de le voir se réduire dans l'automatisme de l'habitude tout en percevant l'inéluctable de cette évolution. Le désir de mort que souvent ils actualisent étant une tentative d'échapper à la mort d'un désir qui vient tout juste de conquérir sa pleine possibilité de réalisation. C'est par ce travail d'affrontement ordalique du désir de la mort à la mort du désir que l'adolescent se différencie de l'ambiguïté nouvelle où l'inscrit l'image que les autres lui renvoient. L'adolescence, qui constitue un renversement ontologique de la scène subjective, a beaucoup contribué au développement de la pensée psychanalytique, Dora, l'homme aux loups nous ouvrent une nouvelle perspective de compréhension qui dépasse l'opposition traditionnelle

individu et groupe pour nous introduire via cette dynamique des groupes internes à la dialectique du sujet et du groupe et aux scènes successives qu'introduisent les mutations de leur rapport tout au long de la vie. Ce qui nous apparaît comme errance est en fait le parcours de ces scènes, qui sont tombées sous le refoulement originaire, que constituent nos habitudes. Ce parcours menace l'adulte dans son unité imaginaire. Ceci pour nous rappeler sans doute que si, comme le disait J. Lacan, "L'inconscient est le discours de l'Autre", il est impératif de ne pas méconnaître les formes, les champs et les scènes d'où s'actualise ce discours. C'est l'enseignement majeur des pratiques analytiques individuelles et groupales avec des adolescents

Autrement dit : si l'inconscient est le discours de l'Autre, le groupe est le corps du langage là où le sujet s'articule dans le discours.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU D., 1975. *Le groupe et l'inconscient*. Dunod : Paris.
- AULAGNIER P., 1975. *La violence de l'interprétation*. P.U.F. : Paris
- BLEGER J. 1966, La psychanalyse du cadre psychanalytique in Kaës R. *Crise rupture et dépassement*, tr. fr. Dunod : Paris. 1979.
- FREUD S. 1925. La dénégation. In : *Résultats, idées, problèmes II*, tr. fr. P.U.F. : Paris. 1985.
- GUTTON P. 1991. *Le pubertaire*. P.U.F. : Paris.
- KAËS R., 1993. *Le groupe et le sujet du groupe*. Dunod : Paris.
- KAËS R., 1994. *La parole et le lien*. Dunod : Paris.
- LACAN J., 1964. *Le séminaire XI: les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Seuil : Paris. 1973.
- LACAN J., 1938. *Les complexes familiaux*. réédition, Navarin éditeur : Paris. 1984.
- LACAN J., L'étourdit, *Scilicet*, 4, 5-52.
- LAPLANCHE J. ET PONTALIS. J.B. (1964). Fantasma originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme, in *Les temps modernes* N°215, p.1833-1868.
- LAPLANCHE J. 1987. *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. P.U.F. : Paris.
- LAUFER M., 1976, The central masturbation fantasy, *Psychanal. study Child*, 31, 297-316.
- WINNICOTT D.W., 1951. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, tr. fr. Payot : Paris. 1969.

LES CONDUITES DE DEPENDANCE : LA MAITRISE COMME SAUVEGARDE ET EVITEMENT DE LA RELATION

Philippe JEAMMET¹

Ce thème des addictions m'intéresse beaucoup parce que les addictions se mettent en place au décours de l'adolescence et dans cette post-adolescence qui n'en finit plus maintenant ; et que d'autre part il y a une grande congruence entre l'accroissement des conduites addictives et la vie sociale actuelle, celle d'une société plus libérale avec plus de libertés individuelles mais aussi plus d'exigences de performances et donc une mise à l'épreuve du narcissisme beaucoup plus importante que dans des sociétés plus coercitives ou plus traditionnelles où le problème du conflit est au premier plan. Un des leitmotifs de notre société, pourrait être « fais ce que tu veux, mais fais-le bien ». Cela contribue à générer une angoisse narcissique avec un doute sur nos capacités à réaliser nos désirs et nos ambitions, et à aviver nos contradictions, parce qu'on sait souvent d'autant plus ce qu'on veut qu'on ne peut pas le réaliser. A l'inverse une grande liberté fait ressortir l'ambivalence des sentiments et les hésitations.

Il est assez logique que dans ces sociétés où on met à l'épreuve, ce que moi j'appelle, nos assises narcissiques, c'est-à-dire l'estime de nous-même, la confiance qu'on peut avoir en nous, notre sécurité interne, on ait besoin de chercher à l'extérieur une forme de soutien et de supplément à la fois d'excitation et d'apaisement. Remarquons dès à présent que cette insécurité narcissique ne concerne pas que les jeunes mais aussi et peut-être surtout les adultes. Une grande partie du malaise des jeunes est en miroir de celui des adultes et ceux-ci sont peut-être à l'heure actuelle plus à soigner, ou du moins à soutenir, que les jeunes, parce que je crois qu'ils servent de caisse de

¹ Professeur de psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent, Université Paris VI. Chef de Service de Psychiatrie de l'Adolescent et du Jeune Adulte à l'institut Mutualiste Montsouris.

résonance aux interrogations et aux difficultés assez normales des jeunes qui sont amplifiées par les réactions actuelles des adultes.

Travaillant beaucoup avec des jeunes, nous sommes confrontés à cette mise en place des conduites addictives, cette recherche d'un support extérieur, qui va à la fois constituer une néo-identité pour le sujet et une néo-relation, ou un substitut relationnel, à une relation à l'autre qui les confronte à la différence et donc à ce qui leur manque. L'objet addictif me semble être avant tout un objet sous emprise. Le sujet a le sentiment qu'il le contrôle, même si comme toujours quand on est dans des relations qui engagent le narcissisme il y a une relation en miroir.

On pense contrôler l'objet addictif mais le propre de l'objet addictif c'est qu'il nous contrôle progressivement, en un renversement qui constitue un véritable piège. Le recours à la conduite addictive représente de la relation, et en même temps un piège parce que la relation s'appauvrit de plus en plus, se délibidinalise, devient une relation purement fonctionnelle d'emprise, où le plaisir et même le besoin de contrôle prend le pas sur le plaisir de l'échange, et conduit à un emprisonnement dans des comportements qui deviennent délétères, et détruisent progressivement le moi, voire peuvent le conduire à la mort. L'effet protecteur et auto-thérapeutiques des conduites addictives va disparaître au profit d'un comportement de plus en plus destructeur.

Ce mouvement de dérive de la conduite addictive peut être éclairé par les observations de ce qui se passe dans les premières relations de l'enfant à son environnement. Les travaux de Bowlby et de ses successeurs qui s'appuient sur la théorie de l'attachement ont montré combien des relations insécures établies dans les trois premières années de la vie vont peser très lourdement sur la psychopathologie de l'adolescent. Notons que ces facteurs de risques peuvent être aussi un facteur de richesse. On peut penser que beaucoup d'artistes et de créateurs ont eu de telles relations insécures mais qu'ils vont en faire quelque chose de potentiellement valorisant, renarcissant, une espèce d'auto-crédation. Il y a toujours une double face des choses, une vulnérabilité telle que ce type de relation insécure est une source potentielle de richesses, mais peut être aussi une source de catastrophe au moment de l'adolescence. Cet effet positif ou négatif d'une même vulnérabilité va dépendre massivement des réponses de l'environnement.

Ces sujets en insécurité interne vont en effet être beaucoup plus vulnérables aux variations de l'environnement que des sujets qui sont, je dirais, lestés au niveau intérieur avec une sécurité de base qui leur donne une certaine tranquillité. Les sujets par contre qui n'ont pas cette sécurité vont se caractériser par une difficulté à recourir à leurs ressources internes. Celles-ci sont en lien avec ce que Freud a appelé « la satisfaction hallucinatoire du désir », c'est-à-dire la possibilité de trouver un plaisir par le réinvestissement des sources internes de satisfaction. Ils vont compenser cette insécurité interne, cette difficulté de ressourcement à l'intérieur d'eux-mêmes par un accrochage au percept, à la matérialité des choses, au comportement, peut-être aussi aux croyances. Il y a des liens entre l'addiction et les croyances, les régimes totalitaires et tous ces fondamentalismes que l'on voit fleurir maintenant comme des bouées de sauvetage auxquelles on va s'accrocher. Il y a quelque chose de comparable, sur le plan de l'économie psychique entre l'enfant paniqué qui s'accroche à la main de sa mère et l'adolescent ou l'adulte agrippé à ses croyances et pour lequel tout compromis équivaut à une perte irrémédiable. On assiste fréquemment au passage d'une modalité à l'autre. C'est d'ailleurs une issue pour sortir d'une addiction que d'adhérer à des croyances en général plutôt rigides. Nombre de self-thérapies s'appuient sur des convictions de ce type avec une certaine efficacité plutôt rigides. Nombre de self-thérapies s'appuient sur des convictions de ce type avec une certaine efficacité d'ailleurs. Quand je dis cela ce n'est pas nécessairement péjoratif dans mon esprit, cela souligne le lien de parenté et peut-être aussi les limites de l'adhésion à ces convictions, mais enfin on fait ce qu'on peut.

Il y a donc un lien entre l'émergence de ces conduites addictives et ces difficultés de la première enfance, ces troubles de l'attachement tels que décrits par Bowlby. Mais avant d'en décrire les modalités, il me faut rappeler ce que l'on sait maintenant de la plasticité du cerveau et de la façon dont s'organise le fonctionnement cérébral. Le cerveau est l'organe le plus immature de tout le corps humain. A la naissance, la plupart des cellules nerveuses ne sont pas fonctionnelles, en particulier celles qui commandent la motricité, ce qui est propre à l'homme. Les animaux ont tout de suite recours à la décharge motrice, qui conditionne largement leur comportement. Le petit humain reste un débile moteur jusque vers deux ans. Les gaines de myéline de ses nerfs ne sont pas formées ; tandis que la fontanelle permet à son cerveau de continuer à se développer, en particulier le

lobe frontal avec ses capacités de représentations, véritable voie interne de décharge. Les milliards de neurones de notre cerveau sont en partie immatures à la naissance et leur connexion entre eux, qui représente également des milliards de possibilités, va dépendre de l'environnement.

Le comportement humain repose sur une base génétique mais celle-ci ne va prendre son efficience et développer ses potentialités qu'en fonction de la rencontre avec l'environnement. Pour une caractéristique aussi génétiquement déterminée que la taille on sait que les changements de mode d'alimentation ont entraîné chez nos enfants une croissance sensiblement supérieure à celle de la génération précédente. Ce déterminisme génétique ne joue qu'en fonction d'un certain contexte. Si le contexte change les effets de gène vont être différents. Il y a une dialectique étroite entre les deux et non une opposition entre ce qui serait génétique et environnemental.

On sait maintenant que l'étendue et la diversité des connexions à l'intérieur du cerveau vont dépendre de la qualité de la stimulation et de l'interaction avec l'environnement. Les trois ou quatre premières années sont fondamentales pour la mise en place des circuits à l'intérieur du cerveau. Un enfant suffisamment stimulé et dans une relation suffisamment paisible ne va pas développer les mêmes circuits que celui qui est dans l'angoisse, l'abandon ou soumis par exemple à l'effet de certains toxiques pendant la grossesse de sa mère. Il y a là une combinaison de facteurs biologiques, et de facteurs environnementaux et psychologiques, qui va avoir des effets sur l'organisation même du cerveau et sa capacité à gérer les informations et notamment les émotions.

Après cette parenthèse, je reviens à mon analogie avec cette relation de sécurité de l'enfant. Je crois que cela peut nous servir de modèle pour comprendre la relation addictive. Vous avez schématiquement trois catégories de relations de l'enfant à son environnement. Il y a l'enfant qui intériorise une relation de sécurité et de plaisir avec son environnement sans se rendre compte du rôle et du poids de l'entourage lors de l'établissement de cette relation qu'il intériorise et fait sienne comme s'il en était le seul auteur. On peut juger de la qualité de cette intériorisation au moment de la séparation par exemple au moment du coucher, ou de l'entrée à la crèche. Vous avez ainsi des enfants qui, quand maman s'en va, vont la remplacer par le plaisir de fonctionner, c'est-à-dire que maman, et sans que l'enfant le sache, se retrouve dans le plaisir de babiller, de sucer son

pouce ou de se raconter une histoire. Cela constitue le fondement de ce formidable espace de liberté dont l'homme, beaucoup plus que l'animal, dispose à l'intérieur de lui-même qui est son espace psychique avec la possibilité de rêver, de se représenter une infinité de possibilités, d'être à mille lieues de là où on croit parce qu'il a à sa disposition ce formidable espace d'investissement intérieur, à condition qu'il puisse l'utiliser avec une certaine tranquillité.

Cela donne à l'enfant une liberté certaine par rapport à maman et à l'environnement parce qu'il ne sait pas que son plaisir de se raconter une histoire, de sucer son pouce, est lié à maman. Il peut se sentir libre par rapport à l'entourage contrairement à l'enfant qui dès que maman s'en va hurle. Celui-ci est en insécurité, l'angoisse prend le dessus, et il faut que maman vienne, lui laisse la lumière allumée, lui raconte une histoire. Le cadre, l'environnement, deviennent un facteur majeur de sécurité ou d'insécurité ; parce que justement ces enfants deviennent dépendants du monde perceptif au lieu d'avoir la possibilité de recours au monde interne de la représentation, et à ce qu'on appelle l'auto-érotisme, cette capacité tranquille d'avoir du plaisir en l'absence de l'objet, mais un plaisir qui est très imprégné de la qualité du lien aux objets sans que ce lien à l'objet auquel le plaisir est lié soit perceptible.

L'enfant en insécurité dépend du monde perceptivo-moteur. Cette dépendance génère une situation qui semble représenter une règle générale de protection du narcissisme. Un sujet qui dépend de son environnement va en miroir rendre l'environnement dépendant de lui de façon quasiment inévitable. Il va le faire à l'aide de deux moyens privilégiés qui sont le caprice, auquel font suite les conduites d'opposition et les plaintes corporelles. Si la mère est tant soit peu complice de cette dépendance de son enfant, qui réveille ses propres besoins de dépendance, en prenant un peu trop de temps avec lui, en ne l'habituant pas à réinvestir ses ressources personnelles, et surtout en ne faisant pas appel au tiers, point fondamental, on rentre inévitablement dans un lien d'emprise qui peut se renverser en miroir. On retrouve ce type de renversement de situation chez beaucoup de jeunes dont on dit qu'ils sont capricieux, qu'ils nous manipulent et nous traitent comme si on était des marionnettes à leur disposition, parce qu'eux-mêmes se sentent sous l'influence de l'environnement.

Leurs assises narcissiques sont fragiles, et leur sentiment de sécurité interne insuffisant, ce qui les rend excessivement dépendants de l'environnement, et vulnérables à tout changement notamment de

la distance relationnelle avec les autres. L'insécurité interne rend intolérant aux autres car on se sent rapidement menacé dans son identité, et une des défenses contre cette menace c'est la fermeture et l'exclusion, la tentation d'inverser la peur de dépendre des autres en cherchant à exercer son emprise sur eux, soit en les mettant sous domination, soit en les expulsant comme mauvais. D'où le côté souvent très paradoxal de ces jeunes dépendants, qui à la fois demandent toujours quelque chose et ne peuvent jamais rien accepter, ou en tout cas jamais en tirer de plaisir. On pourra passer des heures avec eux le moment crucial demeure celui où on les quitte, c'est-à-dire le moment où il leur faudra évaluer ce qu'ils auront pu intérioriser et garder de bon de cet échange. Les personnalités les plus dépendantes sont celles qui demandent le plus au moins implicitement mais qui ne sentent que le moment de la rupture, perçu comme un abandon.

Le troisième cas de figure, toujours dans cette perspective schématique, c'est celui des enfants les plus vulnérables, ceux qui n'ont même pas la ressource d'avoir une mère à appeler, c'est-à-dire les enfants abandonniques, tels que décrits dans ce qu'on appelle à la suite de Spitz l'hospitalisme. Ils n'ont comme ressource, quand ils sont seuls, que le recours à l'auto-stimulation, mais une auto-stimulation toujours destructrice du corps propre. Laissés seuls, ils n'ont pas le plaisir de babiller ou de sucer leur pousse, ils vont se balancer de manière rythmique. Nous sommes à l'opposition de l'auto-érotisme, et si le balancement ne suffit pas ils vont se taper la tête contre le bord du berceau, s'arracher les cheveux, se donner des coups sur les yeux ou le visage. Le plaisir auto-érotique est un plaisir souple, varié, nuancé, qui nourrit. Le balancement de l'enfant carencé ne le nourrit pas. Il pourra se balancer des heures il ne sera pas mieux après qu'avant. Il n'y a pas d'intériorisation, mais une stimulation pour se sentir exister, pour entrer en contact avec lui-même au travers de ce mouvement de son corps qui fait qu'il se sent exister, et qui lui assure un minimum de continuité pour ne pas tomber dans une angoisse sans fond, un vécu de catastrophe ou une somatisation massive. Cette stimulation le maintient dans une relation de continuité et de permanence avec lui-même, mais plus la carence augmente plus l'auto-stimulation va devenir destructrice. Ce mouvement de délibidinalisation, d'attaque destructrice du corps quand se perd le lien de tendresse et de sécurité avec l'environnement c'est quelque chose que l'on va retrouver de façon plus complexe, plus nuancée bien sûr, avec les adolescents en difficulté notamment ceux qui vont recourir à

des conduites d'addiction, avec le risque que progressivement ce qui était encore relativement convivial et source d'un certain plaisir, se transforme en une espèce d'auto-stimulation de plus en plus violente. Pour se sentir exister il faut faire alterner le manque avec l'apaisement, alternance qui parodie le bercement de l'enfant.

Nous sommes nombreux à penser qu'il faut élargir le champ de l'addiction qui ne se résume pas à la prise d'un produit toxique ayant des effets psychotropes. Est addictif tout comportement qui fait alterner une impulsion à recourir à ce comportement malgré son caractère nocif, et une tentative plus ou moins compulsive de lutte contre cette impulsion.

L'addiction c'est bien sûr la prise de drogue, l'alcool, la cigarette, mais ce sont aussi les troubles des conduites alimentaires avec l'alternance boulimie-anorexie, la cleptomanie, le jeu ou les achats pathologiques... L'anorexie qui ne recourt pas à un produit pour détenir la satisfaction du désir est cependant une conduite addictive. Elle devient dépendante de son comportement de refus comme une source de maîtrise et d'excitation qui lui permet de se sentir plus forte que l'objet du désir. Toutes ces situations ont en commun des particularités liées aux modalités relationnelles de ces sujets. Ils ont des comportements très paradoxaux notamment dans le maniement de la distance relationnelle. Ils ont des mouvements d'enthousiasme de type fusionnel avec une idéalisation, et un investissement narcissique massif d'autrui : « l'autre, c'est moi ».

Autrui est alors confondu avec l'objet du désir. Ces sujets, qui de ce fait sont très influençables, peuvent adhérer sans réserve à n'importe quelle croyance, peuvent suivre la personne investie jusqu'à la mort, entrer dans des sectes, mais sont en même temps particulièrement sensibles à la déception. Le même oscillera de l'adhésion sans nuance au rejet total. Ces relations en tout-ou-rien, cette hypersensibilité à la déception peuvent se traduire sur le plan du comportement par un entêtement sans limite et les conduire jusqu'à la mort. L'anorexique, dans son mouvement de négativisme, de refus de l'autre, peut aller jusqu'à la mort, non pas qu'elle veuille mourir mais parce que ce refus est devenu la seule façon d'affirmer son identité face à l'autre, témoignant ainsi paradoxalement de sa profonde dépendance narcissique à l'égard de l'autre.

Leur fonctionnement psychique, ce qui assure leur équilibre interne, est dominé par ce recours au percept, à la motricité, à la sensation, au détriment de l'investissement du monde interne. Ils

restent dépendants des sources de stimulation purement extérieures et vont avoir une très grande difficulté à intérioriser. Ce qui va peut-être permettre une certaine intériorisation c'est le jeu entre la sécurité apportée par la continuité relationnelle d'un côté, et l'association de cette continuité avec l'ouverture à des tiers, à la différence.

Les conduites de dépendance sont dans un continuum avec la normalité. Ce sont des conduites pathogènes mais pas nécessairement pathologiques. Ce qui est pathologique c'est de s'y piéger et d'être enfermé dans un comportement dont la dimension auto-destructrice prend le pas sur la dimension de suppléance, d'aide, d'appui momentané, qu'une telle conduite peut apporter.

Tout être humain est vulnérable à la dépendance. C'est une potentialité humaine. Les animaux sont aussi sensibles à la dépendance. On sait que certains par exemple ont une sensibilité cérébrale qui fait qu'ils vont devenir plus facilement toxicomanes que d'autres. Au lieu d'aller vers la nourriture, il va appuyer sur la pédale qui lui injecte de la morphine, mais il y a des différences entre individus et espèces. Il y en a qui vont avoir un dégoût assez rapide, d'autres au contraire vont devenir complètement addictifs, ce qui témoigne de sensibilités différentes aux produits pour des raisons génétiques. Mais le propre de cette addiction c'est que quand même c'est l'homme qui l'a créée. Dans la nature peu de rats vont avoir des comportements d'addiction parce qu'ils sont totalement organisés par leurs instincts, alors que le propre de l'être humain c'est qu'il acquière justement une certaine liberté par rapport aux comportements et aux instincts. Du fait du développement particulier de son cerveau, l'homme acquière une capacité réflexive spécifique. Cette capacité d'avoir conscience de lui, de se voir le libère de certaines contraintes intellectuelles mais lui fait prendre conscience de sa finitude et de son incomplétude. Cette blessure narcissique le rend dépendant de ses objets d'attachements puis de ce qui en prend le relais son système de valeurs et ses croyances nécessaires pour assurer son estime de lui et son équilibre narcissique, comme l'avaient été initialement ses objets d'attachement.

Je crois que cette spécificité humaine ouvre la porte à la dépendance et à l'addiction. Si on se sent défaillant dans notre estime de nous-même, il va falloir trouver des compensations sinon on déprime. L'addiction est, depuis longtemps, un des moyens privilégiés de tenter d'échapper à cette dépression narcissique, avec le risque que ce qui à un moment donné est une thérapie devienne une source de

destruction parce qu'on s'y piège et que ces comportements sont de plus en plus destructeurs. Il y a donc un continuum entre le normal et le pathologique. Aucune addiction au départ ne signe une pathologie, elle peut être un moyen de se protéger de l'angoisse mais cette dimension d'auto-thérapie devient pathologique quand le sujet est pris dans la répétition destructrice.

Cette dépendance potentielle se manifeste de façon plus banale dans la dépendance affective et narcissique aux objets. On en voit les effets dans l'équivalent à l'adolescence du caprice ou de la plainte de l'enfant de deux ans. Les adolescents qui se sentent trop dépendants de leurs parents pour assurer leur sécurité interne, surtout les garçons par rapport à leur mère, s'en protègent par le recours à l'opposition, équivalent du caprice de l'enfant, en particulier l'opposition passive, c'est-à-dire la paresse. C'est quand même un des grands troubles de l'adolescent qui est une des variantes à mon avis du risque addictif. C'est le garçon avachi dans son fauteuil occupé à ne rien faire, avec sa mère qui tourne autour de lui en essayant de l'inviter à faire quelque chose et à laquelle il répond par cette inertie active. Il réalise un compromis efficace par lequel il s'appuie sur sa mère, centrée sur lui, satisfaisant son besoin narcissique d'attirer l'attention sur lui, tout en sauvegardant son autonomie puisqu'il ne fait rien de ce qu'elle demande. Ce qui permet d'en sortir c'est le recours au tiers, cet accès à la différence, que représente le recours au père qui par ses propositions d'activité peut réussir à le mobiliser tout en lui « sauvant la face » puisqu'il n'a pas cédé à la mère. Mais cette efficacité du tiers s'édulcore rapidement. Le père se confond alors avec la mère formant un bloc papa/maman qui menace de s'étendre à tous les enseignants puis à tous les adultes. Il y a un risque de globalisation et d'indifférenciation de l'objet. Mais avant cette globalisation des tiers extérieurs aux parents peuvent tenir cette fonction : ce même garçon à qui on ne peut rien faire faire à la maison, invité chez les parents d'un copain peut montrer sans gêne combien il est bien élevé et faire état de tous les acquis reçus de ses parents. Il suffit parfois de changer de génération pour que ce soit possible par exemple tel qui sera odieux avec ses parents se montrera charmant avec les grands-parents. C'est aussi ce qui va se passer avec les soignants au début.

Cet effet de la différence est directement lié au fait de ne pas se sentir dans une dépendance affective. C'est une des difficultés des thérapies à l'adolescence. Avec des adolescents fragiles certaines

thérapies duelles évoluent vers une impasse. Plus ça marche, moins l'adolescent peut en profiter. L'on voit ainsi un certain nombre de ces adolescents qui commencent à vivre un transfert important, trop important et ressenti comme une aliénation, comme une quasi drogue et dont une des seules façons de reprendre une maîtrise par rapport à ce mouvement qui les déboussole est la reprise ou l'aggravation des troubles du comportement. On voit d'un côté un thérapeute qui trouve que cela marche, de l'autre la famille et les médecins somaticiens qui s'alarment de cette aggravation. Les deux ont raison ; c'est parce que ça marche que ça ne va pas. Il faut ouvrir la situation et trouver un moyen de sortir de cette relation de dépendance. Dans bon nombre de cas il ne suffit pas de parler, d'interpréter ni même de méta-communiquer sur ce qui se passe, pour que la situation évolue, il faut poser des actes, tel qu'imposer une forme de séparation ou recourir à un tiers.

Ce qui conduit à une pratique addictive c'est cette menace sur le moi, une menace narcissique mettant en cause la sauvegarde des limites et parfois l'identité liée à une fragilité particulière du moi.

La réponse par l'addiction à un moi qui est menacé de débordement m'apparaît congruente avec une société libérale qui atténue les problématiques de conflits et d'interdits de désir, mais exacerbe les problématiques de fragilité du moi et du sentiment qu'il va être débordé par ce qui se passe, c'est-à-dire les problématiques du lien où le lien dont il a besoin devient une insulte à l'autonomie du moi. « *Plus j'ai besoin de quelqu'un, moins je peux tolérer ce besoin* » ; et le plaisir de désirer se transforme immédiatement en un pouvoir donné à l'autre sur le moi. La façon d'échapper à ce pouvoir c'est de mettre en échec ce que l'on propose. Cela devient une problématique d'actualité, non pas que les conflits de désir n'existent plus, mais ils n'ont plus le même rôle moteur essentiel qu'ils pouvaient avoir autrefois. La question de la sexualité et du désir joue comme un facteur d'aggravation de la menace de débordement du moi. La sexualité est le détonateur qui va rendre particulièrement explosive cette menace liée à l'insécurité du moi. Le fantasme dominant de l'adolescent c'est la peur de perdre le contrôle, la crainte de devenir fou, d'être submergé. C'est la peur de l'anorexique hantée par la crainte de devenir boulimique, à juste titre d'ailleurs, car c'est en effet un devenir fréquent.

C'est ainsi aussi que les œdipes particulièrement flambants tels qu'on les voit à l'adolescence, notamment chez les filles qui vont

se brûler je dirais dans la relation avec le parent de l'autre sexe ou leur substitut, renvoient à cette insécurité interne c'est-à-dire à des assises narcissiques vulnérables. Une fille se retrouve dans une relation incestuelle comme dirait Racamier, c'est-à-dire pas forcément avec des passages à l'acte, mais dans une atmosphère de trop grande proximité amoureuse avec son père, parce qu'elle n'a pas pu trouver auprès de la mère une sécurité tranquille qui lui permette d'approcher son père sans être dans cet état d'excitation débordante. Ce qui va rendre l'excitation débordante c'est qu'en se tournant vers son père, elle va à la fois chercher ce qu'elle attend de la mère et du père, et ça fait trop. C'est quelque chose de flambant qui devient intolérable. Une des réponses possibles c'est le renversement dans son contraire. La fille admirée se met en conduite d'opposition sur un plan ou sur un autre et met en échec la relation avec son père. On retrouve le même mouvement par exemple dans les relations avec les soignants, où un certain nombre de ces sujets après avoir été dans des relations de trop grande proximité multiplient les passages à l'acte ou renforcent leurs troubles du comportement comme un moyen d'échapper à l'emprise de la personne investie.

Mon propos se centre ainsi sur la menace au niveau du moi. La sexualité est souvent un facteur déclenchant de cette menace parce qu'elle constitue une sorte de Cheval de Troie de l'objet à l'intérieur du moi. Une des façons de s'en protéger c'est encore une fois le renversement en son contraire, le dégoût se substituant à l'attrait. Le renversement hystérique en est une des expressions possibles : *« ce n'est pas moi qui éprouve du désir, c'est l'autre qui m'agresse par son désir... »* ce qui peut être possible d'ailleurs et ne fait qu'aggraver les choses, mais n'efface pas la difficulté à reconnaître qu'on peut être un sujet désirant parce qu'immédiatement on se sent comme un objet et ce d'autant plus évidemment si on a été traité enfant comme objet, notamment dans le cadre des abus sexuels rendant difficile la reconnaissance de ce qui revient à soi et à l'objet dans le partage des désirs. Le sujet n'arrive plus à repérer son désir si celui-ci est confondu avec l'objet de ce désir.

Dans les situations de troubles des limites les comportements addictifs prennent une valeur de compromis. Ce compromis qui ne peut pas se faire au niveau d'un travail intra-psychique classique d'élaboration des conflits va être mis en acte dans des comportements qui vont à la fois servir d'auto-excitation et de pare-excitation, d'objet substitutif et de néo-identité. Etre anorexique, drogué, cleptomane ou

alcoolique, devient une façon d'affirmer, de retrouver une identité. Le sujet remplace son besoin de l'objet, ses désirs introjectifs par l'affirmation de sa différence. Il s'agit en quelque sorte d'un étayage par le négatif. Sa dépendance à l'objet se réalise par les conduites de refus et de marginalisation et par la sollicitude, l'inquiétude et la réprobation qu'elles suscitent de la part de l'entourage. Mais un étayage sans intériorisation. Cette relation négative ne nourrit pas le narcissisme et rend le sujet de plus en plus vulnérable et dépendant.

L'absence d'intériorisation a pour corollaire le développement d'une relation d'emprise, telle que l'a bien décrite P. Denis¹. Emprise et agrippement à la fois au comportement ou au produit d'addiction mais aussi à l'entourage par cette opposition qui assure simultanément la vérification d'une présence des objets, d'autant plus nécessaire qu'elle fait défaut à l'intérieur, et l'affirmation d'un écart et d'une différence. Mais plus la relation s'appauvrit, perd de possibilités de plaisirs partagés, plus l'emprise prend une dimension de violence destructrice sur le modèle de l'enfant carencé et vire à l'autostimulation destructrice.

Une telle évolution facilite le développement d'un clivage du moi par lequel le sujet s'assure d'un côté du maintien de sa différence voire de son identité et peut continuer à dénier ses émotions, sa potentialité dépressive, ses aspirations à un rapproché plus ou moins fusionnel avec l'objet ; et de l'autre, il sait bien qu'il déçoit les autres, et cela ne fait qu'aggraver sa dépendance et sa déception de ne pas répondre aux attentes de ses objets d'attachement et de son idéal du moi.

Il y a quelque chose de l'ordre du « pousse au crime » dans cette déception de ces jeunes de ne pas être à la hauteur des attentes des autres. Eux qui sont si vulnérables, si dépendants de l'image que leur renvoient les autres, sentir qu'ils sont en train d'être mal jugés les pousse au crime en ce sens qu'à défaut d'être grands dans la réussite ils seront grands dans l'échec. C'est d'autant plus dramatique que petit à petit, le fait de s'enfermer dans ces comportements destructeurs, ces comportements d'auto-sabotage fait qu'on ne les remarque plus que par leurs aspects négatifs. Ils redeviennent visibles, on les voit, ils existent, on s'inquiète pour eux, ce n'est plus eux qui dépendent des autres. Evidemment ils ont des comportements qui ne peuvent qu'inquiéter les autres. Si on ne s'en inquiète pas on les laisse dans un

¹ P. Denis : *Emprise et satisfaction*. Paris, PUF, 1997.

abandon qui généralement conduit à une escalade jusqu'à ce que finalement ils se tapent la tête contre la réalité et que l'on soit obligé d'intervenir, mais à ce moment-là ils peuvent ne pas reconnaître leurs attentes et leurs désirs. Ce ne sont plus eux qui sont porteurs d'un désir vers les autres ; ce sont les autres qui « leur prennent la tête » et viennent les déranger sinon les persécuter.

La relation se pervertit en ce sens que ce néo-objet addictif sous emprise n'est plus là pour être un facteur d'ouverture et d'échange mais comme objet de nécessité pour ne pas sombrer ou se tuer. Il n'est tolérable que s'il est totalement à la disposition du sujet et tel qu'il le veut dans un abrasement de tout ce qui peut faire différence et témoigner d'un désir et même d'une existence propre. Tout système fermé se dégrade, c'est la loi de l'entropie. On peut dire que c'est la pulsion de mort mais je ne sais pas s'il est vraiment nécessaire de faire intervenir cette notion. Il me semble que c'est une loi générale du vivant, les systèmes fermés se dégradent, s'appauvrissent, donc il faut ouvrir. Mais le drame de ces sujets en insécurité c'est qu'ils trouvent l'ouverture dans des comportements négatifs qui ne les nourrissent pas, mais les appauvrissent, les rendent finalement de plus en plus dépendants de l'environnement parce qu'ils savent qu'ils se marginalisent de plus en plus. Plus ils sont dépendants, moins ils peuvent accepter de recevoir, parce que recevoir ce serait accepter une ouverture vécue comme une reddition à l'objet, ce serait s'effondrer, ce serait une démission complète vis-à-vis de l'autre.

Comment ouvrir un système qui s'auto-renforce spontanément dans sa fermeture ? Il faut répondre au besoin fondamental sous-jacent. Quel est-il ? C'est le besoin de sécurité interne, d'une image plus positive d'eux-mêmes c'est-à-dire la nécessité d'assises narcissiques plus solides. Il faut donc trouver des moyens de les valoriser. Assurer une sorte de filet de sécurité mais suffisamment lâche pour ne pas entrer dans ce comportement paradoxal où plus ils ont besoin de nous moins ils peuvent accepter de recevoir. Il va falloir créer du jeu. On va le trouver par l'ouverture à la différence, d'où l'importance de ne pas travailler seul avec ces sujets.

Certes, il peut y avoir des miracles et parfois ces sujets entrent dans des relations fusionnelles, qu'ils peuvent tolérer et qui tiennent suffisamment longtemps. Finalement ils finissent par s'en nourrir et acquérir une certaine indépendance, mais ce n'est quand même pas le plus fréquent. Je crois plutôt que ce qui est important pour les soignants c'est d'offrir ce filet de sécurité qui consiste à poser des

limites et à créer un minimum d'attention et de protection. On ne peut pas attendre par exemple la demande, parce que leur vraie demande réside dans leur comportement auto-destructeur qui ne peut et ne doit pas laisser l'entourage indifférent. Il faut leur dire : « *non, nous on n'accepte pas que vous vous abîmiez* ». Les adultes posent ainsi un certain nombre de limites par lesquelles on va peut-être entrer en conflit, et pour rendre ce conflit plus tolérable, on va offrir des points de rencontre suffisamment diversifiés. C'est là où le travail en réseau me semble essentiel, c'est-à-dire qu'il y ait des structures suffisamment différenciées.

Ces sujets par exemple, exactement là encore comme l'enfant de deux ans, ne vont pouvoir dire oui qu'après avoir dit non dix fois. C'est-à-dire qu'on a d'autant plus de chances qu'ils accrochent avec quelqu'un qu'ils auront refusé 7 ou 8 personnes. Pour qu'il y ait des bons, il faut qu'il y ait des mauvais. Il n'y aurait que des bons, la vie serait probablement absolument invivable, parce qu'il y aurait une espèce d'indifférenciation angoissante. Prenons un exemple banal en dehors de tout contexte pathologique. Vous partez avec des amis très proches sur un bateau pendant quinze jours, inévitablement l'atmosphère au bout de huit/dix jours commence à devenir un peu plus indigeste. Ce n'est pas qu'il se passe des choses très graves mais on ne peut plus se supporter... sauf si tout d'un coup on se met à dire du mal d'un tiers absent ce qui a pour effet immédiat de ressouder le groupe. Ce n'est pas simplement un effet de l'agressivité. La proximité suscite quelque chose de dangereux pour nos frontières, pour nos limites, pour notre identité. Quand on est trop bien ensemble, on ne sait plus qui est qui, quelles sont les limites, de qui on a besoin, une espèce de malaise existentiel apparaît dont on sort par quoi ? par la différence ; tout d'un coup on se réveille en se disant mais attention, il y a le bon, il y a le mauvais, voilà mes limites. Il y en a toujours un qui va repréciser les règles de fonctionnement. Il faut qu'on se redifférencie et alors chacun se retrouve pour un temps en tout cas.

Il me semble qu'avec ces sujets c'est encore plus vrai. Il faut penser dans les structures qui les accueillent à l'importance des différences. Savoir par exemple utiliser le clivage des objets en bons et mauvais. C'est un des moyens privilégiés de rendre tolérable la relation dont ils ont besoin avec l'ouverture à la différence et au tiers. Il faut assurer un minimum de continuité et essayer de se servir de l'objet d'addiction comme d'un objet de jeu pour essayer de sortir de

l'emprise, au besoin d'ailleurs en posant un certain nombre de limites et d'interdits qui ont le mérite de créer un écart et une différence.

Voilà assez rapidement dit et un peu schématiquement comment, avec mon équipe, on pense actuellement cette question de l'addiction au cœur de l'évolution de la problématique psychopathologique en cette fin de siècle. Au début du 20^{ième} siècle un des apports essentiels de la psychanalyse a été la découverte de la sexualité infantile qui garde sa place mais, il me semble qu'en cette fin de siècle le centre de gravité se déplace vers la question de l'identité et du moi. Celle-ci demeure quelque chose d'assez fragile qui se joue probablement dans les premières années de façon importante au travers de cette relation plus ou moins sécurisée avec l'environnement. Elle va s'entretenir dans la capacité d'intérioriser par la suite des relations différenciées mais qu'il va falloir soutenir. On n'a pas une fois pour toute intériorisé un certain nombre de références internes différenciées et d'instances. Celles-ci ont besoin d'un relais extérieur. L'évolution sociale met à mal actuellement ces relais. S'il n'y a pas de relais extérieur de nos structures internes un flottement risque d'apparaître qui traduit l'angoisse de beaucoup d'adultes que « tout fout le camp ». Il faut alors s'agripper à des croyances d'autant plus rigides qu'on se sent plus vulnérable et menacé dans ses racines identitaires ; ou au contraire il faut jouer la perversion ou faire n'importe quoi dans une espèce de surexcitation maniaque parce qu'on a beaucoup de mal à tolérer un certain flottement dans nos repères.

Le grand risque pour les adolescents c'est la fuite vers le masochisme, c'est-à-dire la capacité de se faire du mal, comme le seul moyen d'être sûr de s'affirmer dans sa différence, parce que partager un plaisir c'est dépendre de l'objet du plaisir et on ne sait pas ce qui revient à soi et ce qui revient aux autres. Quand on se fait du mal, on est sûr de marquer sa différence.

C'est une des grandes tentations à l'heure actuelle. « *Le masochisme c'est le narcissisme du pauvre* », disait un collègue. Je crois que c'est très vrai : se faire souffrir, y prendre éventuellement de la jouissance, et peut-être vaut-il mieux qu'il y ait une certaine jouissance parce que cela maintient quelque chose de la vie par rapport à ce masochisme délibidinalisé dont je parlais tout à l'heure, s'abîmer et mettre en échec ses possibilités, peut devenir pour un certain nombre de sujets en mal de repères et d'affirmation d'eux-mêmes le seul moyen de s'affirmer dans une identité différente de

celle de leur entourage et de régler des comptes avec un passé qu'ils n'ont pas digéré mais malheureusement auquel ils continuent finalement de sacrifier en se faisant du mal sans le savoir. Ils croient ainsi régler des comptes avec les parents et se différencier mais malheureusement ils s'enferment dans une dépendance souvent tragique.

ADOLESCENCE, SEXUALITE ET USAGES DE DROGUES

Pascal HACHET¹

Dès les prémices de la psychanalyse, puis pendant des décennies, de nombreux auteurs ont vu dans la toxicomanie un ersatz narcissique de plaisir sexuel.

Plus précisément et comme l'indique Charles-Nicolas (1989), l'idée qui a longtemps fait consensus au sujet des toxicomanes était celle de personnes narcissiques en proie à leurs pulsions orales et tentant d'en apaiser les effets tensionnels. Je rappellerai quelques propositions théoriques illustrant cette représentation dominante.

Commençons par Freud. Les conceptions freudiennes au sujet de la toxicomanie sont éparées et peu organisées. Egrénées le long de diverses avancées théoriques, elles semblent qu'elles aient surtout joué un rôle d'étayage ponctuel voire anecdotique pour ces dernières. De fait, hormis le texte pré-analytique « Sur la cocaïne », Freud n'a même pas consacré un article à la toxicomanie. Une approche de ses idées-forces permet toutefois de dégager quatre pistes qui, toutes, intéressent la sexualité :

1 – l'addiction - substitution d'un acte sexuel – est liée à la masturbation, ainsi qu'en témoigne une lettre à Fliess du 22 décembre 1897 ;

2 – des liens entre addiction et perversion orale peuvent être expliqués par une oralité constitutionnelle (1905) ;

3 – la toxicomanie est directement liée au plaisir : la levée des inhibitions par le produit rend de nouveau « accessibles des sources de plaisir dont la répression fermait l'accès » (1904) ;

4 – les toxicomanies sont semblables aux « névroses qui peuvent se ramener uniquement à des troubles de la vie sexuelle » (1905).

Dès 1908, quoiqu'au sujet de l'alcoolisme, Karl Abraham avait comparé l'acte de s'intoxiquer à une activité sexuelle sans partenaire, préfigurant au passage le narcissisme freudien. Cet auteur

¹ Psychologue clinicien. SATO Picardie. Docteur en psychanalyse.

avait attribué une signification sexuelle à la seringue et à la drogue que s'injecte le toxicomane qu'il tenait pour des symboles respectifs du phallus et de l'éjaculation ! Hartmann (1925), qui écrivit le premier texte psychanalytique sur la toxicomanie en tant que telle, c'est-à-dire en dehors de l'alcoolisme, affirma qu'une composante homosexuelle renforcée (signe de fixation-régression psychosexuelle de type narcissique) pouvait constituer un facteur prédisposant à la cocaïnomanie. Rado (1926) a conçu le concept d' « organisme pharmacogénique » pour expliquer le court-circuit des zones sexuelles périphériques dans la cocaïnomanie, laquelle procurerait un plaisir auto-érotique essentiellement fondé sur l'érotisme oral, en vertu de caractéristiques similaires de diffusion et de retard au sein du corps. Simmel (1929) a souligné une coïncidence chez le toxicomane entre les satisfactions érotiques et narcissiques, qui chez ce sujet s'agenceraient sur un mode auto-érotique. Glover (1932) a pensé que les toxicomanes étaient aux prises avec une homosexualité inconsciente, qu'il relia au sadisme. Félice (1936) a effectué un parallèle entre l'extase mystique, forme de sublimation de la sexualité, et l'ivresse que procurent les substances toxiques. Enfin, Fénichel (1945) a considéré que les toxicomanes étaient fixés à un but narcissique passif, utilisant l'effet élatif de certaines substances toxiques pour préserver l'estime de soi et satisfaire un désir sexuel archaïque.

On retrouve ces conceptions dans quelques références plus récentes. Fain (1981) – qui a créé le concept de « néo-besoin » pour désigner un besoin inutilement créé chez un nourrisson par sa mère en sursollicitant ses besoins existants – a comparé la toxicomanie à la satisfaction d'un néo-besoin. Il s'agirait de multiplier les expériences de plaisir artificielles aux dépens de l'organisation mentale qui naît des auto-érotismes. Et Le Poulichet (1987) a souligné le rôle de l'oralité et l'importance de la persistance d'une relation fantasmatique primitive avec la mère dans la dépendance au toxique.

La survenue du plaisir provoque une décharge de la pulsion désirante, qui se trouve satisfaite. C'est pourquoi nous ne sommes guère surpris de constater que Fénichel, déjà évoqué, ait vu dans la toxicomanie une position infantile où toute tension est vécue comme un grand danger. De façon comparable, pour Sawitt (1963), c'est la « menace envahissante d'un désir incestueux » qui serait à l'origine de l'héroïnomanie. Celle-ci provoquerait une régression narcissique

primaire où les désirs sexuels génitaux et pré-génitaux sont déniés à l'aide d'un abus de la pulsionnalité par les effets du produit.

S'ils esquissent des liens entre usages de drogues et sexualité, voire perversion sexuelle, ces travaux ne répondent toutefois pas à une interrogation essentielle : pourquoi les toxicomanes recourent-ils ainsi à une sorte de sexualité de substitution ? Ajoutons à cela que – peut-être corrélativement – les auteurs sont singulièrement avares en matière d'observations cliniques détaillées.

Afin de couvrir la gamme – certes criticable – qui va du « normal » au « pathologique » en matière d'usages de drogues, j'évoquerai d'abord les usages de cannabis à l'adolescence. La plupart de ces usages ne s'effectuent pas dans un contexte de dépendance psychique. Ils correspondent à un accompagnement ou soutien sensoriel qui est destiné à faciliter l'assimilation psychique souvent confluyente :

- des transformations pubertaires du corps,
- des fantasmes sexuels et puis
- des premières expériences génitales.

Les effets du cannabis semblent génériquement recherchés pour réguler l'ensemble des enjeux intrapsychiques et relationnels propres à l'adolescence. A cet âge de la vie, la pulsionnalité est souvent envahissante. Elle prend la forme de fantasmes et d'impulsions qui nécessitent une élaboration psychique conséquente. L'adolescent s'efforce notamment d'éloigner le risque de proximité incestueuse avec ses parents. Ce risque est dû à la maturation de son corps qui, comme celui de ses géniteurs, devient sexuellement adulte. Globalement, le cannabis serait utilisé pour faire face à ce que l'adolescence a de nécessairement critique, au gré d'une sorte de fugue sensorielle dont la durée et l'intensité sont très variées. Période forcément tumultueuse, l'adolescence est opportunément qualifiée d'« état pathologique normal » par Winnicott (1980) et de « saison des écarts » par Warwzyniak (1982). L'issue de l'adolescence est ou bien constructive, ou bien catastrophique. Les usages de cannabis, en accord avec le degré variable d'attachement psychologique à ce produit, recouvrent donc des conflits psychiques dont la nature et l'intensité diffèrent d'un individu à l'autre.

Les études psychanalytiques consacrées aux toxicomanies en général ont proposé divers jalons depuis Freud. Mais celles qui localisent les usages de cannabis sont quasiment inexistantes. Elles ne comportent qu'une référence significative, qui certes intéresse notre

propos : Sami-Ali (1971). Cet auteur considère que l'ivresse cannabique, supprimant l'action du Surmoi, provoque une levée du refoulement de motions œdipiennes : le désir hétérosexuel envers la mère et le désir homosexuel envers le père. L'obnubilation de la conscience engendrée par le produit permet « *d'atteindre sans angoisse un objet autrement inaccessible* » (ibid., p. 273). Cet accès à l'objet serait médiatisé par une double dénégation : « *Je ne suis pas ce que je suis* » ; « *l'objet n'est pas ce qu'il est* » (ibid.). Sous ivresse cannabique, « *le désir est à même de se manifester, non pas sur le plan verbal en tant que souhait conscient, mais au contraire en s'accomplissant directement à travers les données sensorielles* » (ibid., p. 170).

Pour comprendre le sens des usages de cannabis à l'adolescence, je propose de partir de la rêverie, dont nous savons que les adolescents – notamment les adolescentes – sont prodigues. La rêverie facilite l'assimilation psychique. Elle constitue même une étape indispensable de ce processus. A l'instar du jeu, la rêverie permet de se familiariser avec des affects et des représentations en attente d'intégration dans le Moi¹.

Ceci va nous permettre de considérer les usages non toxicomaniaques de cannabis, notamment les usages dits festifs. Fumé au cours d'une soirée entre amis, le cannabis paraît constituer un moyen à la fois convivial et anonyme pour prendre de la distance avec ce que le dedans comme le dehors comportent ponctuellement de désagréable, tout en se préparant à l'accepter ; notamment en facilitant les manifestations d'humour. Rire d'une expérience intérieure ou mettant en jeu un événement vécu revient simultanément à s'en détacher et à lui faire une place dans le psychisme. Le refoulé est alors introjecté dans le Moi sans trop le bousculer.

Dans le cas des usages festifs de cannabis, que s'agirait-il d'assimiler psychiquement ? L'histoire familiale de ces adolescents comporte une sur-représentation de séparations parentales. Les caractéristiques en sont les suivantes. Ces désunions au niveau des parents se produisirent alors que les futurs fumeurs de joints assidus étaient enfants ou pré-adolescents. Dans de nombreux cas, la mère s'est assez rapidement remise en ménage. L'enfant a été bien accepté par son beau-père², mais il a érigé farouchement cet homme en rival

¹ Et conservés tels quels dans une partie fonctionnellement clivée de celui-ci.

² A la différence des toxicomanes qui ont grandi dans un tel contexte de recomposition parentale.

irréductible. Il fut dès lors tiraillé entre sa haine vis-à-vis du pseudo-père trop présent et sa nostalgie du vrai père perdu. Là-dessus se greffa sa réceptivité aux sentiments, pas toujours cohérents, que sa mère éprouvait d'une part pour son ex-mari, d'autre part pour son nouveau compagnon. Cette influence vint complexifier les conflits psychiques personnels. Au cours des fumettes entre copains - expérience généralement dénuée d'affirmation agressive de soi, de rapports de force -, les adolescents qui ont subi cette occurrence familiale recréeraient un lien imaginaire avec le père perdu, hors rivalité. Dès lors, le complexe d'Œdipe aurait été clivé. L'œdipienne motion : « *Mon père, je te hais car tu m'empêches d'aimer ma mère* » aurait été divisée entre : « *Ma mère, je te déteste, car tu as chassé mon père. Mon beau-père, je te déteste, car tu m'as pris ma mère* » et « *Mon père, je t'aime toujours. Tu me manques tellement* ». De fait, au niveau manifeste, la sexualité subit-elle aussi un clivage. Cela se traduit d'un côté par une agressivité embarrassante et de l'autre par le désir a-génitalisé d'être - pour dire les choses franchement - davantage caressant que pénétrant ou pénétrée. De sorte que si chaque adolescent est peu à peu confronté à la nécessité de quitter un jour le toit familial et de survivre psychiquement à cette inéluctable séparation, certains fumeurs festifs furent placés de façon singulièrement précoce devant cette échéance, qui s'imposa à eux alors qu'ils n'étaient que des enfants. Ils ont certes réussi à survivre à l'irruption anticipée de ce principe de réalité. Mais cela s'est opéré au prix d'une nostalgie persistante du « paradis préhistorique de l'enfance », selon l'expression de Freud (1900). Un tel affect, bien que non massif, se manifeste électivement lorsque surviennent des expériences qui requièrent une assimilation soutenue. Or, pour nous replacer plus frontalement quant à notre propos, la poussée du désir sexuel à l'adolescence et sa concrétisation sont au nombre de ces expériences.

Prenons un exemple clinique. Présente depuis l'âge de seize ans, la consommation de cannabis de Cédric, vingt-quatre ans, augmenta fortement après la naissance de son fils. Bien qu'assumée, la parentalité lui fit rééprouver le caractère trop bref et brutalement interrompu de sa prime adolescence. A l'âge de dix huit ans, il fut incarcéré pendant près d'un an, pour simple usage de cannabis. La lourdeur de la peine prononcée avait localement servi d'exemple. A travers l'affect d'élation et les attitudes fantaisistes survenant sous ivresse cannabique, ce jeune adulte tenterait de rattraper le temps

d'une période de sa vie rapidement quittée, afin de solder ce qu'il ne put pas en vivre. Sa femme ignore qu'il a recommencé à fumer. Récemment, alors qu'elle était partie quelques jours dans sa famille avec leur fils, Cédric a retrouvé d'anciens amis. Ils sont allés aux Pays-Bas acquérir du cannabis à bon prix et ont fumé « comme des enragés ». C'est comme si ce jeune homme avait attendu d'effectuer ce qu'il qualifie de « virée au pays des joints » pour enterrer sa vie de garçon. Non réitérée, cette expérience lui a permis de faire face avec un peu moins de stress à ses responsabilités d'adulte. Un désir régressif de satisfaction orale s'est greffé ici sur une génitalité patente, à la manière d'un complément d'orgasme jusqu'alors impayé, demeuré en souffrance !

Poursuivons notre réflexion. La fumette récréative pratiquée entre adolescents aiderait à apprivoiser collectivement une angoisse de castration rejaillie, sans qu'il soit même nécessaire d'en parler. En effet, n'oublions pas qu'à l'adolescence, le moment émotionnel où l'enfant fut placé devant la réalité de la différence des sexes est réactualisé. De sorte que parler avec ses ami(e)s du joint et des sensations psychophysiques qu'il procure favorise l'évocation de fantasmes, souvent hésitants, ainsi que d'expériences vécues ou esquissées, en matière de sexualité ; ceci hors crainte de paraître incongru ou de perdre la face. Souvent, retour du refoulé oblige, la soirée-fumette avançant, les propos tenus par les participants se font progressivement grivois, au gré de blagues ou de fantasmes obscènes, voire de confidences osées. Corrélativement, Forget (1999, p. 126) estime que le plaisir procuré par le cannabis désamorce le manque constitutif de la sexualité : *« cette démarche d'accès au plaisir – dans un lien direct avec le produit – court-circuite ce fait la structure du désir »*, lequel se constitue *« du renoncement à un accès direct à la chose par la nomination »*.

Dans le détail, bien souvent, l'usage festif de cannabis précède, prépare, apprivoise une génitalité dont l'adolescent n'a pas encore fait l'expérience, lorsque la perspective de faire l'amour est la source d'une appréhension marquée. Le produit, lui, procure un plaisir asexué. On le manipule activement puis, passivement, on le laisse agir en soi. Cette sorte de bisexualité sensorielle et motrice aide certains adolescents à s'accommoder des fluctuations identificatoires qui sont inhérentes à la confirmation de l'orientation infantile de leur choix d'objet sexuel. Ainsi Marc, âgé de quatorze ans, fume des joints depuis qu'il est aux prises avec un fantasme angoissant : il imagine

répétitivement qu'il est sexuellement attiré par son jeune frère, puis qu'on le désigne du doigt comme homosexuel.

Le désir et le plaisir sexuels – le sien ou celui du partenaire – peuvent être aléatoires. Ils sont tout à fait marqués du sceau de la discontinuité. A l'opposé, les effets du cannabis sont assez facilement prévisibles et maîtrisables. Pour cette raison, l'usage épisodique de cette substance accompagne fréquemment les incertitudes d'une génitalité vécue. Les effets du produit prolongent d'une certaine façon les sensations éprouvées lors des premières expériences sexuelles, lesquelles n'épuisent pas toujours – loin s'en faut – les attentes de l'adolescent. Cette consommation ne nie ou n'escamote en aucune manière le désir et l'acte sexuels, comme c'est parfois le cas dans la toxicomanie et comme nous le verrons ensuite. Elle s'effectue dans un contexte d'arrêt réversible – et d'une certaine manière incontournable – de l'assimilation psychique face à la crise adolescente et à ses éventuelles accentuations modérées.

Disposer d'un corps sexuellement adulte ne suffit pas toujours à grandir. Encore faut-il être en mesure de s'autoriser à se servir de son corps ! Le cannabis permet à l'adolescent d'éprouver du plaisir d'une manière différente de celle qu'il prête à ses parents, de ressembler à ces derniers tout en étant différent, de s'éveiller à son propre désir sexuel tout en ne s'apercevant pas trop rapidement que son accomplissement offre peu de variations d'un individu à l'autre, tant sur le plan postural que sur celui des sensations et des émotions. C'est comme s'il s'agissait de ne pas émousser trop vite l'expérience d'une véritable cosmogonie sensorielle, où l'adolescent a l'impression de recréer le monde à l'aide de son désir et de ses autres sensations voluptueuses. En cela, les jeunes fumeurs sont également aidés par le fait que la génération de leurs parents est peu familiarisée avec le cannabis, même si c'est de moins en moins vrai !

L'usage du cannabis peut donc soutenir le désir sexuel en le singularisant et en lui procurant un auxiliaire stable et certain d'advenir. Mais il permet également d'abaisser, d'atténuer ce que le désir et le plaisir ont parfois de culpabilisant. Comme l'explique Jeammet (1997, p. 8) : *« Avoir du plaisir, c'est très vite risquer de perdre ses limites. (...) ça nous confronte (...) à des angoisses de séparation et, à un autre niveau, des angoisses de castration : est-ce qu'on a le droit ? Est-ce qu'on est pas coupable ? Est-ce qu'on est à la hauteur de ce qu'on attend ? »*. Sous ivresse cannabique, on cherche à avoir du plaisir – car il est hors de question de renoncer à se

faire du bien – sans endurer ce que la tension du désir peut comporter de pénible, voire d'obsédant. Précisons qu'à la différence de certains usages d'alcool, le cannabis est rarement utilisé pour se donner du courage ou se fortifier avant de faire l'amour. Ce produit tend au contraire à domestiquer le désir sexuel en l'étirant. Il aide à en endiguer la dimension d'impulsivité, afin de prolonger l'acte sexuel et, pourrait-on dire, de le spiritualiser en développant l'imagination parallèlement à l'activité motrice. Enfin, le joint serait utilisé pour prévenir le fait que l'objet sexuel puisse être ambivalent, ou trop présent, ou trop éloigné. Il aiderait à réguler l'écart existant entre la stabilité des objets d'amour infantiles, qui se trouve projetée dans la relation amoureuse adolescente, et la réalité de cette dernière.

En ce qui concerne les toxicomanes proprement dits, l'addiction est mise en œuvre pour compenser une problématique qui, souvent se traduit entre autres par des troubles de la sexualité. D'après mes observations (Hachet, 1996), ces troubles sont de deux types : la frigidité partielle ou totale et l'indécision dans le choix d'objet sexuel. Une sexualité bizarroïde et incoercible, dans ses modalités tant fantasmatiques qu'agies, panique souvent le sujet ou/et le rend honteux. Dans ses rapports avec la sexualité, l'addiction peut avoir pour but de réaliser une inertie pulsionnelle qui supprime le désir. Elle gomme alors un montage inconscient complexe où les enjeux désirants sont phagocytés par des pensées, des émotions voire des impulsions agies auxquelles le sujet confère un statut d'étrangèreté et d'étrangeté affolantes et qui, sur le plan étiopathogénique, renvoient fréquemment à l'influence transgénérationnelle de secrets familiaux. Au mieux, le toxicomane est dans l'impossibilité de s'autoriser à jouir en faisant l'amour. S'empêchant de se laisser aller lorsqu'il n'est pas en état d'intoxication, il se condamne à être constamment vigilant pour qu'il n'arrive rien à son partenaire.

Les toxicomanes présentent fréquemment des tendances homosexuelles « surajoutées », « plaquées » sur une hétérosexualité réalisée¹, qui semblent constituer des tentatives de réponse, sur un

¹ A l'inverse, l'homosexualité classiquement comprise comme une perversion au sens freudien (1905) procède d'une non-accession à l'hétérosexualité. Freud montre qu'elle s'étaye sur une homosexualité transitoire, psychogénétiquement « normale » et surmontée : « Le choix de l'objet, indépendamment du sexe de l'objet, l'attachement égal à des objets masculins et féminins, tels qu'ils se retrouvent dans l'enfance de l'homme aussi bien que dans celle des peuples, paraît être l'état primitif, et ce n'est que par des limitations subies tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, que cet état se développe en sexualité normale ou en inversion ».

mode comportemental, à des souffrances familiales énigmatiques. Ainsi, Philippe, qui a eu de nombreuses liaisons homosexuelles, fut dès ses premières années véritablement « déporté » quant à son choix d'objet sexuel. En effet, garçon et d'abord fils unique, il dut « soigner » sa mère rendue gravement dépressive par l'absence prolongée de son mari puis l'aider à élever sa sœur cadette. Lorsqu'enfin il peut commencer à renoncer à ce lien infantile particulier, Philippe « redécouvre » qu'il peut faire l'amour avec des femmes. Ces tendances homosexuelles – que je qualifierai d'« importation »¹ - témoignent dans tous les cas d'un tiraillement très douloureux entre le désir de vivre une sexualité propre et le besoin incoercible d'essayer de comprendre et de soigner un aîné proche en « incarnant » pour lui ou elle un objet d'amour disparu. Elles peuvent chez les hommes coexister avec une relative impuissance sexuelle, la dépendance à la drogue intervenant également dans ce contexte au titre d'un cache-misère sexuel. Ce phénomène est bien sûr entériné si l'addiction est régulière : l'effet sédatif afférant au produit toxique contribue alors à le masquer en même temps qu'il le pérennise.

Pour commencer à illustrer ces considérations, je présenterai l'observation d'Evelyne. Cette jeune femme, toxicomane au cannabis, recherche dans les effets euphorisants du produit un équivalent sensoriel de plaisir sexuel, pour compenser une frigidity consécutive à une expérience d'inceste au cours de laquelle elle ressentit initialement du plaisir, affect mis au tombeau dans le Moi de la jeune patiente en raison de la honte qu'elle éprouva très vite ensuite.

Agée de vingt-trois ans quand je la reçois, Evelyne entretient un rapport de forte dépendance psychologique avec le cannabis. Il émane d'elle une sorte de honte diffuse, accompagnée d'une inhibition marquée de son affectivité. M'adressant d'entrée de jeu une demande de psychothérapie, elle parle d'abord de situations où elle perd ses moyens. A chaque fois, il s'agit de faire ses preuves. Elle a l'impression de se trouver face à un juge, qui n'évaluerait pas ses compétences mais sa personne ; ce qui la paralyse. Rapidement, elle teste en quelque sorte ma capacité à entendre en évoquant une relation infantile traumatique avec sa mère, à la fois intrusive et démissionnaire puisqu'Evelyne a dû élever ses frères et sœurs. La violence qu'elle déployait alors se retournait contre elle, dans la réalité comme sur le plan psychique ! Actuellement, elle ne peut s'empêcher

¹ Courmut (1991) a décrit de tels cas chez des patients non toxicomanes.

de mettre en scène un appel à agresseurs en enquistuant son entourage, notamment son concubin. Lorsque ce dernier, las, ne joue plus le jeu, cela la met en rage. Elle paraît en avoir besoin pour « s'y retrouver », c'est-à-dire avoir des repères. J'éprouve le besoin de lui dire qu'en ce qui me concerne, qu'elle soit « enquistuante » ou non, je serai toujours là, sans l'agresser ni m'enfuir.

Au bout de quelques séances, sentant qu'Evelyne est « paralysée », je lui propose un médiateur, à l'aide d'un modelage. Elle façonne une petite tortue d'eau. Elle dit se reconnaître dans cet animal domestique et caparaçonné : *« Il a une carapace car il est vulnérable. Mais il souhaite se découvrir, puisque sa tête est au dehors »*. Elle me fait ensuite part d'un événement par lequel elle était jusqu'alors gardée au secret : son père, portugais, commit un inceste sur elle alors qu'elle avait douze ans. Bien que reparti au Portugal quand Evelyne était enfant, il revenait de temps en temps. Ce drame secret eut pour effet de rendre frigide la jeune femme.

Mariée une première fois, la mère de la patiente divorça à cause de la conduite adultérine de son époux. Puis vint le père d'Evelyne, déjà chef de famille dans son pays natal, où il repartit quatre ans après la naissance de la fillette. Deux plus tard, la mère s'est remise ne ménage avec un autre Portugais, clerc de notaire, avant de le chasser. Evelyne l'aimait bien, car il l'avait soulagée de son fardeau de « substitut » parental. J'indique à la patiente que cet homme a dû « payer » pour les deux premiers compagnons de sa mère. Car le fait qu'il s'occupe de successions de biens a pu mettre mal à l'aise sa mère, qui assumait insuffisamment son rôle protecteur et nourricier. Elle m'apprend alors qu'il y a quelques semaines, elle partit brutalement tandis qu'elle se trouvait en famille, juste après avoir échoué à transporter une table offerte par une amie de sa mère. Le « trop lourd à porter » renverrait à sa mission d'aide face à la détresse – à la fois abandonnique et rageuse - de sa mère quand elle était enfant.

Suit une absence d'un mois et demi, qu'Evelyne a du mal à expliciter. Je ressens le besoin de dire que son « éclipse » serait la mise en scène – très difficile à verbaliser et même à sentir – d'une situation où elle me donnerait à vivre le désarroi et l'inquiétude qui furent les siens au cours des allers et retours de son père, surtout après son passage à l'acte incestueux. Elle dit être revenue me voir parce qu'elle était « infernale », provocatrice, « titillante » avec ses proches. Je lui fais remarquer que ces épithètes pourraient également convenir

aux sollicitations de son père. L'inceste a eu lieu en janvier, l'abuseur étant reparti juste après. Or, c'est un mois qui se passe toujours mal pour la patiente. En janvier dernier, elle a perdu un chien aimé et n'a pu en faire qu'un deuil bref : « *Le déploiement de votre tristesse a pu être gêné par le souvenir terrifiant de la conduite de votre père* ». La séance suivante, je lui dis que j'ai repérée ce qu'elle met en acte et que j'accepte de partager la détresse qui me paraît sous-tendre son comportement : « *Votre détresse ne put jadis être traduite en mots ou des sentiments, demeurés enfermés quelque part en vous. Pour être plus précis, vous n'avez jamais digérés vos sentiments à l'égard de votre père, qui sont restés scellés dans un coin de votre esprit, immobiles. Mais vous pouvez peut-être vous les réapproprier* ». La patiente ne ressent ni amour ni haine quand elle repense à son père, ce qui confirme mon intervention. A titre de fin de cette séance, elle sent que « quelque chose » est soulagé en elle.

Peu après, elle rêve que sa main gauche est sectionnée et qu'elle ne parvient pas à utiliser une prothèse. Le sang qui s'écoulait de la plaie lui a fait peur et l'a réveillée. A ma demande, Evelyne m'informe qu'elle écrit avec la main droite, mais qu'elle accomplit certaines tâches avec la main gauche, par exemple conduire. Je lui communique l'interprétation suivante : « *Une prothèse est étrangère au corps, dévitalisée. Vous vous demandez comment vous réapproprier les sentiments que vous éprouviez envers votre père, mais que vous aviez été obligée d'emmurer. Tout comme on pose un garrot sur un membre, au risque de le nécroser, pour éviter une hémorragie fatale à l'ensemble de l'organisme* ». Il s'agit d'une étape intermédiaire dans la prise en charge. Car si cette jeune femme n'est plus en proie à une impossibilité de se représenter l'affectivité qu'elle perdait en la mettant en « crypte » dans une partie de son Moi - ce dont le rêve aurait pu témoigner avec une image où la main aurait été absente -, l'introjection de cette affectivité mutilée est encore incomplète - puisque dans le rêve la main perdue n'est que recousue. La patiente fume surtout des « joints » quand elle effectue un long trajet en voiture. Cela l'aide notamment à ne pas être angoissée par la distance qu'elle doit parcourir. J'établis un lien entre les angoissantes apparitions-disparitions de son père - « *allait-il revenir pour recommencer à m'incester ?* » - et la main coupée de son rêve, qui lui sert à conduire ! Le rôle de prothèse chimique tenu par le cannabis est clairement mis en évidence.

Lors de la séance suivante, je lui fais remarquer qu'une main sert également à donner du plaisir. Elle fait alors preuve d'un embarras visible. Au fur et à mesure des séances suivantes, Evelyne parvient à se souvenir progressivement et à verbaliser un « bien-être », et même du « plaisir », que son père lui procura en la caressant, avant d'abuser génitalement d'elle, et à admettre la réalité de cet affect dérangeant. De sorte que son addiction au cannabis avait surtout pour fonction de maintenir l'enfouissement de cet événement – grâce aux effets sédatifs du produit – et donc de la protéger de la honte, tout en lui permettant – grâce aux effets euphorisants du produit – de recréer un équivalent chimique et passif, ce qui la dégage de toute participation, du plaisir interdit de cité dans son Moi. J'encourage la patiente à ne plus se sentir honteuse : son père n'était-il pas un objet d'amour ? Elle m'objecte l'éloignement de cet homme. Je risque néanmoins une observation : cette occurrence, au cours de laquelle elle passa de l'enfance à l'adolescence, contribua sûrement à renforcer son malaise en la privant d'un repère crucial au sujet des gestes d'affection qu'un père peut s'autoriser ou non sur son enfant.

La psychothérapie d'Evelyne a duré environ deux ans. Une dernière étape a été franchie lorsqu'elle m'a rapporté un modelage représentant un canard de couleur orange - et non rouge, comme le sang et la honte -, ce qui m'inspira les remarques suivantes : *« A la différence d'une tortue, cet animal possède une grande liberté de mouvements. Il est capable de se mouvoir dans divers éléments. Il sait marcher, voler, nager et plonger. Ses compétences motrices le dispensent d'être carapaçonné et dissimulé. En cas de danger, il dispose d'une gamme diversifiée de réactions »*. Le façonnement de cet oiseau vivace – de surcroît dans une couleur gaie – m'a paru témoigner d'un degré satisfaisant de dissolution de la crypte que la patiente avait édifiée dans son Moi pour conserver le plaisir indicible éprouvé aux prémices de la conduite abusive de son père, ce que l'intéressée a confirmé en ajoutant qu'il ne s'agissait pas d'un « vilain petit canard ». J'ai alors pu conclure : *« Vous n'êtes plus mise à l'écart par la honte de certains de vos sentiments ni de votre désir »*.

Au terme (?) de sa psychothérapie, cette jeune femme était beaucoup plus affirmée et vive qu'auparavant, ce qui s'est traduit par un relatif « déverrouillage » de sa capacité à éprouver du plaisir en faisant l'amour. Last but not least, le caractère addictif de son rapport au cannabis avait cessé, pour faire place à un usage récréatif et relativement ponctuel.

Il arrive par contre que le recours à la toxicomanie ait pour origine un traumatisme personnel à connotation sexuelle honteuse, mais sans que la sexualité du sujet n'en soit aussi radicalement altérée. Ici, l'expérience sexuelle fut exempte de violence et choisie par les deux partenaires. De sorte qu'il ne s'est pas agi de couvrir la honte de l'autre, mais la sienne propre. C'est le cas de Jean-Luc et Sabine.

Jean-Luc est gardé au secret par le souvenir accablant d'attouchements sexuels qu'il partagea avec sa grande sœur – à l'initiative de cette dernière – juste avant qu'elle ne se suicide, pour des raisons liées au comportement violent du mari de l'intéressée mais que le patient attribua lors de nos entretiens à leurs « jeux interdits ». La honte indicible ressentie par Jean-Luc avait été renforcée par le fait que leurs parents refusèrent de laisser le cadavre de leur fille – qu'ils avaient conduite en urgence à l'hôpital pour tenter de la ranimer après sa prise de médicaments – à l'hôpital et l'avait ramené. Il vit en effet ses parents commettre un passage à l'acte qui rapporté « le corps du délit » (sexuel) sur « les lieux du crime » (encrypté)¹.

Quant à Sabine, elle est gardée au secret par une scène où un ami décéda lors d'un accident de voiture, au mois d'octobre, alors qu'elle conduisait et – surtout – qu'ils avaient commencé à se caresser. Le hic est qu'ils étaient alors engagés avec des personnes qui, de surcroît, se connaissaient. Les circonstances de cette disparition laissèrent la patiente aux prises avec une honte et une culpabilité incommunicables. En effet, elle n'a appris cette disparition que deux mois plus tard, en même temps qu'elle apprenait le remariage immédiat de la veuve avec ... son propre fiancé ! Or, Sabine s'est faite sa première injection d'héroïne en octobre, et chaque année elle se sent au plus mal ce mois-là et jusqu'au début du mois de décembre.

J'illustrerai à présent à l'aide de vignettes cliniques les troubles de la sexualité qu'un toxicomane, directement ou indirectement, tente de réduire avec le produit lorsque ces troubles ont des racines traumatiques non plus personnelles mais transgénérationnelles.

Nous avons rapidement vu que Philippe, héroïnomane, recherchait dans les effets sédatifs de l'héroïne un moyen pour gommer – entre autres – des tendances homosexuelles en quelque

¹ Les cliniques et parfois les hôpitaux admettent que la famille emmène un cadavre encore chaud en voiture pour éviter les frais coûteux d'un transport en pompes funèbres.

sorte « importées » car mises en place en réaction à l'influence transgénérationnelle d'un secret de famille.

Christelle, elle recherchait dans les effets relaxants de l'héroïne un moyen pour s'autoriser à ressentir du plaisir en faisant l'amour, et non plus de la pitié angoissée pour son partenaire, éprouvée en guise de solution inconsciente à des traumatismes parentaux liés à l'enfance. Cette adolescente était porteuse d'un fantôme en première génération et en lignée paternelle. En effet, elle soigna inconsciemment un clivage du Moi chez son père, qui n'avait pas pu surmonter le fait d'avoir vu mourir son propre père lorsqu'il avait quinze ans et qui était, depuis cet événement, demeuré incapable d'exprimer ce qu'il ressent. Une impossibilité d'imaginer sans crainte qu'elle puisse quitter son père ou, au contraire, de produire le fantasme œdipien de faire l'amour avec lui obligeait, pour une part, la patiente à se droguer. La toxicodépendance visait à apaiser des tensions pulsionnelles aussi insupportables qu'incompréhensibles pour elle. Christelle était en outre porteuse d'un fantôme en deuxième génération et en lignée maternelle, fabriqué à partir du fait que sa grand-mère fut brutalement veuve d'un premier époux peu de temps après s'être marié. Cette perte avait déterminé chez cette grand-mère un clivage du Moi durable, qui avait entraîné chez sa fille – la mère de la patiente donc – un travail de fantôme en première génération. Le clivage du Moi grand-maternel se traduisait par des lectures obsessionnelles et à voix haute de rubriques nécrologiques et des récits de catastrophes incessamment faits à la mère de Christelle. La solution fantomatique agit – en première génération – par la mère vis-à-vis du trauma de sa propre mère semble avoir consisté en la « production » d'une fausse couche. Fantôme fabriqué à partir du trauma paternel et fantôme fabriqué à partir du trauma grand-maternel se combineraient sous la forme d'une difficulté pour Christelle de faire l'amour sans ressentir de la pitié envers son partenaire. En effet, si cet affect évoquait une perception infantile de la souffrance de son père, pathologiquement endeuillé de son propre père, l'escamotage du plaisir orgasmique ainsi réalisé était, lui, à référer à la fausse couche de sa mère porteuse d'un fantôme en première génération. Christelle aurait à son tour poursuivi le travail du fantôme effectué par sa mère en transformant la « fausse couche réelle » de celle-ci en une « fausse couche métaphorique » : sa difficulté à s'autoriser à jouir en faisant l'amour, acte potentiellement destiné à concevoir un enfant. L'absence de « petite mort » représenterait pour la patiente une tentative issue de

réponse au « petit mort » mis au monde par sa mère. Alors que chez cette dernière, le petit mort aurait constitué une solution pour le fait que sa propre mère – la grand-mère de la patiente donc – n'avait pu se résoudre à effectuer le deuil de son « petit mari mort ».

Je conclurai par une petite note. Les observations cliniques de toxicomanes que j'ai présentées me paraissent confirmer les vues de N. Abraham au sujet de la sexualité. Cette dernière, contrairement à ce que pensait Freud, n'est peut-être pas au centre des motivations humaines. On peut plutôt penser que si l'état des symbolisations verbales, imagées et sensori-affectivo-motrices d'un sujet donné est satisfaisant – définissant un « symbole personnel » dont les facettes sont congruentes -, alors sa sexualité – de façon plutôt incidente – se passe bien.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM, K. (1908). *Les relations psychiques entre sexe et alcool*. In Œuvres complètes, tome 1. Paris : Payot, 1965. 53-60.

ABRAHAM, N, TOROK, M (1978). *L'Ecorce et le noyau*. Paris : Flammarion, 1987.

CHARLES-NICOLAS, A (1989) *Fantasme et conduites ordaliques : une stratégie contre la psychose ?* Topique, 35-36, 197-229.

COURNUT, J (1991). *L'ordinaire de la passion*. Paris : PUF.

FAIN, M (1981). Approche métapsychologie du toxicomane. In **BERGERET, J, FAIN, M et coll.** *Le psychanalyste à l'écoute du toxicomane*. Paris : Dunod, 27-36.

FELICE, P (1936). *Poisons sacrés, ivresses divines*. Paris : Albin Michel.

FENICHEL, O (1945). *La théorie psychanalytique des névroses*. Paris : PUF, 1953.

FORGET, J-M (1999). *Ces ados qui nous prennent la tête*. Paris : Fleurus.

FREUD, S (1893). *Sur la cocaïne*. Bruxelles : Complexe, 1976.

FREUD, S (1897). Lettre à Fliess du 22 décembre 1897. In *La naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1956.

FREUD, S (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF, 1980.

FREUD, S (1904). *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris : Gallimard, 1978.

FREUD, S (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard, 1962.

- GLOVER, E** (1932). *On the aetiology of drug addiction*, International journal of psychoanalysis, 13, 298-328.
- HACHET, P** (1996). *Les toxicomanes et leurs secrets*. Paris : Les Belles Lettres-Archimbaud.
- HACHET, P** (2000). *Les Adolescents et le cannabis*. Paris : Fleurus.
- HARTMANN, H** (1925). *Kokainismus und Homosexualität*, Zeitschrift für die gesamte Psychiatrie and Neurologie.
- JEAMMET, P** (1997). Intervention. In *La place du plaisir dans une démarche de prévention des comportements de consommation de substances psychoactives*. Actes du séminaire de la M.I.L.D.T., 10 décembre 1997, 7-11.
- LE POULICHET, S** (1987). *Toxicomanies et psychanalyse*, Paris : PUF.
- RADO, S** (1926). *The psychic effects of intoxication : an attempt to evolve a psychoanalytical theory of morbid cravings*, International journal of psychoanalysis, 7, 396-413.
- SAMI ALI, M** (1971). *Le Haschich en Egypte*. Paris : Dunod, 1988.
- SAWITT, R** (1963). *Psychoanalytic studies on addiction ego structure in narcotic addiction*, Psychoanalytic Quarterly, 32, 43-57.
- SIMMEL, E** (1929). *Alcoholism and addiction*, Yearbook of psychoanalysis, 5, 1949.
- WARWZYNIAK, M** (1982). *Les aspects schizo-rationnels de l'inadaptation juvénile. Essai sur le sentiment de réalité à l'adolescence*. Thèse de psychologie. Université Lille III.
- WINICOTT, D** (1980). *Processus de maturation chez l'enfant*. Paris : Payot.

TROISIEME PARTIE : DESTINS DU PULSIONNEL

MALAISE DANS LA CIVILISATION, MALAISE DANS LA SEXUALITE

Yves GERIN¹

L'intervention, limitée, permettra de poser quelques hypothèses relatives à l'avènement, dans la civilisation, d'un malaise sexuel à rapprocher de ce que Freud annonçait, déjà, d'un « malaise dans la civilisation ».

Au centre des interrogations actuelles sur la crise du lien social apparaît la nécessité d'une réflexion sur l'évolution des rapports intersubjectifs et des modalités des échanges et relations sexuels. Ceux-ci ne sont pas à s'isoler mais participent d'une perspective globale où la psychanalyse intervient davantage au plan théorique qu'à celui des pratiques.

Les nouvelles expressions de la sexualité sont, en effet, moins accessibles à la cure psychanalytique classique, comme l'étaient les symptômes névrotiques. Le changement des pathologies se manifeste par des formes nouvelles d'agir sexuel qu'il reste cliniquement possible d'aborder en fonction du référentiel psychanalytique. Mais, celui-ci, pourtant, ne permet plus d'apporter une réponse exhaustive à des évolutions sociologiques déterminantes où on reconnaîtra des phénomènes tels que celui d'une violence irruptive et omniprésente. Certains courants théoriques, méconnaissant celle-ci, sembleront donc moins en phase avec des mutations essentielles du lien sexuel et social, concernant sociologues et anthropologues.

Une évolution du regard porté sur la sexualité contribue apparemment à une mutation des pathologies du refoulement, à une expression libérée autorisée par la permissivité. Une idéologie de l'accès immédiat au plaisir, de la revendication individuelle au droit à

¹ Psychologue clinicien, EPSDM Prémontré. Docteur d'Etat.

la jouissance, l'émancipation des femmes contribuent à une récession du sentiment de culpabilité interdictrice.

Fondée sur la place axiale tenue, dans la sexualité par la fonction du phallus, l'interprétation analytique est confrontée à la nécessité des nouveaux modes de théorisation et de pratique dès lors que l'évolution sociale consacre la mise en cause du statut d'un homme destitué et castré. Cette émancipation des femmes favorise la tolérance, socialement admise, d'un affaiblissement de l'expression symbolique et structurale de la fonction masculine et paternelle dont on sait que Freud a scientifiquement démontré l'importance dans la constitution de la personnalité de l'enfant. Rapportée aux institutions, cette tendance à une certaine uniformisation des positions masculines et féminines, où les rapports sociaux moins soumis aux formes historiques de l'autorité, annonce une transformation considérable de l'espace public de l'intersubjectivité.

L'usage de la sexualité se transforme profondément alors que la relation hétérosexuelle, homme/femme, n'est plus considérée comme le paradigme de la jouissance signifiée par le désir. A celle-ci se substituent de nouveaux comportements à référer aux triples critères de la clinique, du droit et de la normalité. La banalisation des multiples formes de perversions, leur éventuel développement, s'évère, à cet égard, exemplaire. Le développement de l'homosexualité, le transsexualisme, constituent en effet des formes nouvellement, socialement tolérées, d'une recomposition des relations sexuelles.

Apparaît alors la nécessité d'une défense sociale accrue et répressive vis-à-vis d'abus, excès, violences sexuelles favorisées par une conjoncture favorable, et plus permissive du fait de la dégradation des *interdits* filiaux et sexuels fondamentaux. La rupture de l'ordonnancement de la sexualité, à partir de la relation sexuelle homme/femme, laisse donc libre cours à l'expression anarchique, plus incontrôlable des désirs singuliers. Viol, violences sexuelles, représentent, en ce sens un risque accru consécutif à l'avènement des exigences perverses moins enfouies et refoulées.

La spectacularisation du sexe, sa médiation outrancière, la confusion des divers registres, moraux, interdicteurs, incitatifs, permissifs entraînent une représentation brouillée, mais tout à fait envahissantes, où des aspects parfaitement contradictoires coexistent. L'irruption sur la scène sociale, mais aussi juridique et administrative, du concept anthropologiquement décisif d'inceste devient

particulièrement significative. Elle actualise les tendances latentes d'une mise en cause verbale mais aussi transgressive du lien civilisateur, en des termes banalisés, vulgarisés, le plus souvent dessaisis du sens d'une interrogation urgente et cruciale.

Il y a aussi à constater la surestimation de l'image du corps, support narcissique investi de potentialités et d'exigence où l'efficacité performative dépasse toute réalisation sexuelle du désir. Proche de ces perspectives qu'elle rejoint, intervient l'omnipotence du traitement biologique de l'humain rapporté plus particulièrement à une procréatique éloignée de ses composantes sexuelles. A celle-ci correspondent évidemment les multiples interrogations éthiques relatives à des manipulations génétiques contribuant à la radicalisation de l'ignorance du sexuel et du sexué. Il y a, bien sûr, à reconnaître ici la place centrale prise, dans la scène sociale, par le S.I.D.A., révélateur métaphorique d'une véritable crise d'un lien sexuel renvoyé jusqu'à l'extrême au danger, à l'éphémère, au tragique, à la mort.

Aux bouleversements de l'usage du corps et de la sexualité transformés par l'exigence et l'urgence narcissique ainsi que par la fragilité identitaire, répond, pour le clinicien la recherche de la permanence du désir.

Qu'il y ait, d'une manière accélérée, bouleversement des mœurs sexuelles, largement ouvertes aux perversions, s'il n'autorise aucunement à parler de la disparition de celui-ci, annonce, cependant, des hypothèses relatives au statut de l'éthique dans la société. Il en va ici, de la dimension du regard porté sur l'autre et de sa possible destitution, soit de son passage au statut d'objet dépositaire des fantasmes, mais aussi dessaisi de sa vie psychique. On reconnaîtra, dans une telle problématique, une évolution, un glissement, du rapport parental, filial et générationnel. Issu du sexuel mais base des processus sociaux, structurants et civilisateurs, le rapport parent-enfant devient brouillé du fait de la perception moins nette des interdits sexuels. La coupure organisatrice marquant la séparation définitive parents-enfants, enfants-parents, est remise en cause alors qu'il y a envahissement affectif et sexuel à l'intérieur des processus éducatifs et interditeurs exercés par les adultes.

Espaces privés et espaces sociaux tendent ainsi à se débrouiller, à appeler une répression judiciaire accrue et souvent inadéquate.

Alors que la défense de la sphère privée, de l'intimité psychosexuelle, est moins assurée, les besoins d'affirmation

narcissique accrue, conduisent à une spectacularisation des affects, à leur mise en évidence, à leur effectuation en acte. La sollicitation sociale devenant plus exigeante, plus pressante, appelle à une plus rapide affirmation de soi permise par des comportements et communications performants et efficaces. Elle contribue à déposséder le sujet de son irréductible secret désirant, le soumet à des besoins de réussite où l'apparence de séduction crée des rapports précaires, fragilisés car entretenus par la recherche imaginaire d'une image indéfectible de soi.

Plus que l'échange verbal et sexuel, ce qui domine, en référence aux valeurs en cours, devient plus aléatoire, plus insaisissable et participe de l'immédiateté de l'agir. Il n'échappe pas, évidemment, à la sexualité devenue plus difficile à reconnaître car échappant à la symbolique d'institutions fondatrices : état, famille. La sensibilité particulièrement vive à la menace incestueuse s'avère, à cet égard, parfaitement évocatrice d'une perte de sens de relations sexuelles apparemment de plus en plus libérées et que seules des pratiques répressives peuvent encore justifier. La recherche libertaire, individuelle et narcissique du plaisir ne va, nécessairement, pas sans agressivité. Elle s'effectue comme quête inaboutie d'expériences multiples, variées, échappant apparemment aux nouvelles terreurs conformistes appelées par la gestion informatique de la société.

Moins identifiée au partage et à la dialectique des deux sexes, masculin, féminin, la sexualité admet des formes de subversion et de transgression ou à moins de différenciation, correspond l'avènement des perversions comme effet de la levée des refoulements et inversion de la névrose. Une sexualité de l'individuel et du droit à la différence succède à la décomposition des formes historiques d'autorité morale dénoncée comme obsolète. Elle devient relativement incontrôlable, engageant sans réserve, une quête identitaire et narcissique où donc, la recherche sexuelle du plaisir devient désorganisée, fluctuante, évoquant le transsexuel et l'auto-érotisme, figures d'une sexualité de la post-modernité.

Narcissisme post-moderne et imaginaire scientifique du contrôle de la sexualité rejoignent, ici, au-delà de la différence des sexes, dans un illusoire de la civilisation où l'interdit de penser devient la nouvelle loi génératrice des nouveaux symptômes identitaires créés par l'expérimentation sociale.

ACTE DE DÉLINQUANCE ET INCESTE

Nathalie SOVEAUX¹

Le travail qui va suivre s'inscrit dans le cadre d'un Foyer de la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Il s'agit d'une intervention spécifique, dans le sens où je reçois, en entretien, des adolescents qui ont été placés, pour la plupart d'entre eux, par l'ordonnance d'un magistrat dans un cadre pénal.

Le travail clinique que j'effectue va permettre de redonner la parole au sujet et à la famille, afin que les difficultés rencontrées puissent se parler et s'élaborer psychiquement. Il s'agit aussi d'apporter des éléments de compréhension au magistrat, afin que celui-ci puisse prendre des décisions tenant compte de la problématique du jeune et de sa famille. Il faut souligner que les jeunes qui s'inscrivent dans le registre de l'acte n'ont pour la plupart du temps, aucune demande. Cette rencontre apparaît au moment important et, correspond très souvent à l'ouverture d'un questionnement sur les problèmes du jeune et de sa famille, ce qui peut se révéler être un temps nécessaire, pouvant favoriser une relance des processus de pensée et tenter de redonner du sens aux actes posés, en vue d'aider le jeune à se dégager d'une répétition sans fin.

La situation que je vais présenter concerne un adolescent, Nicolas, âgé de 16 ans, confié par une ordonnance de placement provisoire par le juge des enfants, pour acte de délinquance. La mère, élevant seule son enfant depuis la naissance, s'est retrouvée, à l'adolescence de son fils, dépassée par le comportement de celui-ci (sorties nocturnes, absentéisme scolaire répété), ce qui conduit le juge des enfants, sur demande de la mère, à un premier placement dans le cadre de la protection de l'enfance en danger.

¹ Psychologue clinicienne. Protection Judiciaire de la Jeunesse.

1) Présentation.

Nicolas est un adolescent de 16 ans, de taille moyenne, longiligne. Il présente, lors de la situation d'entretien, une attitude figée, une froideur affective et une opposition à la rencontre. Un changement radical apparaît dès l'instant où je lui précise mon intention de rencontrer sa mère. A cet instant, l'échange m'apparaît possible.

L'interrogation soulevée, quant à ce qu'il a compris de son placement, le conduira à associer ses actes à « une révolte liée au premier placement ordonné par le juge ». Il retracera le déroulement de ces trois dernières années et exprimera en ces termes : *« Le juge m'avait dit que si je me tenais bien pendant six mois, je retournerais vivre chez ma mère. Je me suis bien tenu mais le juge n'a cessé de prolonger de six mois en six mois. J'en ai eu marre. J'ai fugué, j'ai cassé des voitures, fumé du shit et j'ai décidé, avec des jeunes, de cambrioler le foyer. Je suis allé dans la maison du Directeur, j'ai tout cassé », accentuant le fait qu'il avait besoin d'argent pour lui et pour sa mère, qu'il décrit comme « une pauvre femme misérable ».*

2) la question des actes.

A travers ce discours, Nicolas met en avant la parole du juge, vécue comme non-respect de ce qui le pousse à rivaliser par des mises en acte, dans un registre de transgression à la loi. On peut s'interroger sur ce que cette parole du magistrat est venue réactiver dans l'histoire de Nicolas. En se heurtant à la loi, en la transgressant, en faisant sa loi, qu'est-ce que Nicolas interroge ?

La reprise du discours associatif montre que c'est au Directeur d'un Foyer de l'ASE, garant de la décision posée par le juge, que sont adressés les actes de violence de Nicolas. Directeur, qui sur le plan symbolique, peut être entendu comme occupant une fonction de père symbolique, garant de la loi. En volant *« les bijoux, l'argent du Directeur, pour lui et pour sa mère »*, on peut se demander si Nicolas ne tente pas de réparer les dommages de la mère, en s'attribuant les attributs du père, ou alors, de séparer ce qui n'a pas été vécu. Mais de qui ? De la société ? Ou des parents ?

Freud faisait une équation entre Argent et Analité : l'argent assure ainsi au fils la maîtrise, mais sur un mode agressif. Mais la maîtrise de quoi ? La question de l'Argent, (sur le mode de l'analité :

mode de l'agressivité et de la maîtrise), pose la question de la transgression de la loi du père. En rapportant de l'argent pour sa mère, qu'il décrit comme une pauvre femme sans argent (ressource), ne se place-t-il pas imaginativement à une place d'homme auprès de sa mère ? En saccageant la maison du Directeur, n'adresse-t-il pas là un désir inconscient « d'éliminer le père », d'évincer la place du tiers dans un rapport de « toute puissance » ? Les éléments discursifs qu'il donne à entendre, me conduisent à penser que dans ses mises en actes, Nicolas interroge quelque chose dans son histoire, dans un rapport au père.

3) La question du père.

A la question du père, son visage se crispe et il reprend, dans une tonalité teintée d'agressivité, une description de son père, soutenu depuis son plus jeune âge, par un discours maternel véhiculant un discrédit total. Il le décrit comme un « *bon à rien, un alcoolique, tout ce qu'il sait faire c'est semé à droite à gauche* ». Il évoque une scène, où à l'âge de treize ans, alors qu'il se promène en ville, sa mère lui montre sur le trottoir d'en face son père, qu'il n'avait jusqu'alors jamais rencontré. Il se dirige vers lui, se présente comme son fils, et après maintes injures et propos l'accusant de les avoir abandonnés depuis sa naissance, poursuit son chemin. Il ne le reverra plus, insistant sur le fait que « *de toute façon on n'a pas besoin de lui* ». Bien que cet énoncé rende compte d'une image paternelle défaillante, le discours plaintif adressé au père ne relève-t-il pas l'intolérance d'une souffrance articulée à l'épreuve de la séparation ? Sa formulation négative « on n'a pas besoin de lui » prise dans le sens de la négation Freudienne, n'exprime-t-elle pas là, un appel au père, une revendication à la fonction paternelle défaillante ? Ce discours, en lien aux actes posés dans un registre de transgression, pose la question de la fonction paternelle.

4) La transgression de la loi en référence à la fonction paternelle.

Je rappelle que la loi et l'interdit ont pour modèle l'interdit de l'inceste. La loi est cette instance psychique qui a une double fonction : interdire et séparer. Cette loi va permettre à l'enfant d'accéder aux processus d'individuation, de séparation, c'est-à-dire,

permettre à l'enfant de se détacher de sa mère, en se structurant sur les bases d'un interdit fondamental : la loi de l'inceste et l'introduire du même coup, dans un devenir social séparé de ses parents. La question de la loi va se poser en référence à la fonction paternelle qui médiatise normalement la relation de l'enfant à la mère, et qui introduit l'enfant à la problématique de l'avoir. Le père a une fonction symbolique¹ qui va permettre à l'enfant, en renonçant à être le phallus de sa mère, de reconnaître la fonction signifiante du nom du père : ainsi l'enfant sera inscrit clairement dans la lignée générationnelle. Il pourra ainsi rester à sa place d'enfant et sera du même coup propulsé dans le désir de devenir « comme » et non plus propulsé dans un registre de « confusion de prendre la place de l'enfant. Il sera ainsi castré de ses pulsions meurtrières, destructrices, incestueuses » et pourra mobiliser son désir ailleurs, vers des substitutions d'objet perdu. La reconnaissance du père va permettre du même coup à l'enfant de se situer clairement dans la filiation : le lien avec les parents sont posés dans le sens de la continuité et non plus de la contiguïté.

En référence à ce support théorique, on peut penser que les mises en acte de Nicolas révèlent une problématique inhérente à un fonctionnement familial où la fonction paternelle semble défaillante. Ce qui conduit et nécessite de travailler l'histoire familiale, c'est-à-dire interroger le rapport de la mère à son propre père, donc au Nom du Père, ce qui pose la question de la place du père pour cette mère et dans la continuité la place du père de l'enfant.

5) Histoire familiale.

a) Du côté de madame L.

Madame L est une jeune femme de 35 ans qui frappe par son aspect juvénile et sa présentation quasi-adolescente. Elle fait état de difficultés relationnelles et d'échecs massifs avec tous les hommes qui la sollicitent et envers lesquels un attachement spontané s'installe. Elle s'interroge quant à leur désinvolture et manque d'intérêt et d'estime,

¹ Il faut faire la différence entre père réel : objet d'amour à la fois de la mère et de l'enfant ; père imaginaire : support des scénarios identificatoires et idéalisant ; père symbolique : qui intervient dans le travail de séparation aussi bien que dans l'individuation du sujet, donc fonction séparante et structurante de la personnalité. Or, cette loi ne prendra place dans le registre symbolique que si elle a une place du côté du désir maternel. Or nous savons, et la clinique est là pour en témoigner, que si cette loi n'est pas posée et inscrite dans le désir maternel, l'enfant aura des difficultés à se sortir de cette position maternelle incestueuse, mais aussi à gérer ses pulsions.

qu'elle n'a jamais rencontrés auprès d'eux, dans la mesure où elle pense qu'ils ont toujours profité d'elle sexuellement. Ses échecs amoureux la renvoient à un sentiment d'être une femme sans caractère et qui se « laisse faire ». Quant à son histoire, elle n'a pas de souvenir de sa mère, elle se souvient que ses parents se sont séparés alors qu'elle était âgée de trois ans et n'a jamais pu la revoir suite aux injonctions de son père qu'elle décrit comme un homme jaloux.

Ce qui me frappe à travers le discours de madame L, c'est le côté flou, l'absence de repère au niveau du temps. Des trous dans son histoire sont marqués. Le discours est confus et fortement infiltré par une angoisse, voire une panique associée à des figures masculines. Mon intervention quant au repérage de cette angoisse, l'amènera à déposer, dans le cadre de la mesure judiciaire, des révélations.

A l'âge de huit ans, son père lui a demandé de lui toucher son sexe. Puis c'est son frère, de dix ans son aîné, qui aurait pratiqué sur elle des actes de cunnilingus, puis l'aurait contrainte à pratiquer une fellation à son frère cadet. Madame L, depuis son plus jeune âge, est donc prise comme objet sexuel incestueux, de la part des hommes de la famille. Ces éléments rapportés, me conduiront à questionner le trans-générationnel et la notion de répétition. Répétition répétée par l'incarcération du frère aîné, il y a deux ans, pour attouchements sexuels sur des petits enfants. Ce qui m'amènera à soulever avec Madame L. l'hypothèse d'une possible transgression incestueuse sur Nicolas. Cela lui permettra alors de révéler qu'à l'âge de douze ans, ce frère aîné aurait demandé à Nicolas, de lui toucher son sexe. Elle affirmera que son fils serait parvenu à ne pas répondre à cette demande.

On peut se demander, alors que Madame L. décrit l'oncle comme la terreur de la famille, qui de plus semble les posséder sous son emprise, de quelle façon Nicolas aurait-il pu échapper aux pressions de son oncle ? De plus, la problématique intra-familiale incestueuse n'avait jamais été dévoilée et perdurait dans le secret. Or, nous savons que dans ces familles, la loi et l'interdit ne sont pas symbolisables, car l'acte fait disparaître la distance inter-générationnelle, et inscrit toute la famille dans une confusion des rôles et places. La loi fait défaut du fait d'une impossibilité d'accès à la tiercéité.

En reprenant le dossier, il est noté que lors du placement précédant, Madame L. envoyait des cartes de Saint Valentin à son fils. Or la symbolique de cette fête est celle des amoureux. Elle situe son

enfant à une place où il ne devrait pas être. On repère bien qu'elle-même joue avec son fils, une confusion autour des places induisant quelque chose de l'incestuel.

b) Du côté du père.

On a très peu d'éléments. Agée de dix-huit ans, Madame est tombée enceinte très rapidement et a vécu maritalement chez les parents de Monsieur. Elle l'a quitté, enceinte de trois mois, suite à des maltraitements et à son alcoolisme. La mère avoue dans l'entretien que son désir n'a jamais été porté vers le père de Nicolas mais vers son beau-frère, plus âgé, et avec lequel elle a eu des relations sexuelles. Cela a généré des conflits et un rejet de la belle-famille, chez qui elle vivait. Elle vivra alors une période d'errance, où la question de la prostitution n'est pas à écarter. C'est dans ce contexte que Nicolas vient au monde. Il n'a pas été reconnu par son père et il ne porte donc pas son nom. Au niveau identificatoire, les choses sont très complexes pour Nicolas. Toutes les possibles identifications masculines sont dans des registres incestueux, défaillants, ne permettant pas d'intérioriser un interdit structurant et de ce fait, de l'inscrire dans une lignée clairement posée.

L'analyse de la situation familiale permet dès lors une relecture de la problématique individuelle de Nicolas. On ne peut être qu'inquiet de l'avenir de cet adolescent, d'autant plus qu'à la lecture du dossier, à un moment donné, il apparaît qu'au cours d'un placement en famille d'accueil, il y aurait eu suspicion d'attouchement sexuel sur une petite fille. Suspicion qui est restée sans suite. La problématique individuelle et familiale permet donc de donner des éléments de compréhension aux actes posés par Nicolas et à sa position dans la filiation. Nicolas est en effet, dans son histoire, objet d'un traumatisme. Il m'est apparu important qu'il puisse mettre des mots sur ce qui avait été ressenti et vécu comme une expérience inacceptable et non symbolisable, conduisant à une répétition sans fin, dans la mesure où ce qui est non symbolisable ne peut être refoulé. Il a pu dans le déroulement de la mesure, parler de révélations, d'attouchements sexuels répétés de la part de son oncle dont il n'avait encore osé jamais parler.

6) Discussion

Au regard de cette vignette clinique, nous avons vu que l'adolescent n'a pu s'inscrire dans la différence des sexes et des générations et de ce fait n'a pu trouver des modèles identificatoires nécessaires à son devenir d'adulte. On peut se demander quels ont pu être les effets du partage traumatique sur Nicolas, alors qu'il était âgé de sept ans lorsque sa mère lui confia son histoire de sévices sexuels et des pressions continues de l'oncle. Il est peut probable que les paroles de la mère soient restées sans conséquence sur le fonctionnement psychique de l'enfant. On peut se demander, vu le contexte de terreur et d'emprise de l'oncle, si cette situation n'est pas venue renforcer le collage et cristalliser une relation de confusion de dépendance entre Nicolas et sa mère. N'oublions pas que celle-ci, en maintenant Nicolas dans le secret de l'inceste, ne se situe pas dans une position de mère protectrice et cautionne l'interdit fondamental de la loi universelle. Or, qu'est-ce qui pourrait dès lors, permettre à Nicolas de se sortir de ce cercle infernal ?

Ne pouvons-nous pas entendre son acte comme la traduction d'une histoire qu'il ne peut dire que sous cette forme ? N'oublions pas que pour que l'adolescent puisse contenir ses mouvements pulsionnels, il faut qu'ils aient été pacifiés par l'interdit de l'inceste, sans risque de se retrouver envahi par des fantasmes destructeurs et violents qui le dépassent. N'est-ce pas là aussi une tentative d'advenir à une position de sujet ? (« Tuer pour vivre », Violente adolescence) Notons que Nicolas n'a pas mis en scène cet acte à n'importe quel moment de son histoire. Il fait suite à une discussion du magistrat qu'il tient comme inacceptable. On peut se demander ce que cette parole « non tenue » n'est pas venue faire écho à une histoire antérieure. Nicolas exprime clairement : *« Il ne m'a pas entendu, moi, j'ai tenu le contrat, pas lui. »*

N'exprime-t-il pas là l'insupportable d'une situation liée au fait qu'il n'a pas été reconnu en tant que sujet ? Ne peut-on pas penser que Nicolas s'est senti menacé dans son identité, dans son altérité ? Ce qui s'est passé sur la scène du réel rend probablement compte d'une transposition, d'un conflit que l'adolescent n'a pu maintenir à l'intérieur. Notons que l'analyse clinique révèle une personnalité qui présente un trouble grave du narcissisme, une fragilité entre le dedans et le dehors, une image de soi défaillante. On peut penser que le sentiment éprouvé face à l'intolérance de rester séparé de sa mère, a

généralisé une tension interne, facteur de débordement du Moi et d'émergence d'une violence. Se sentant dénié dans sa position de sujet, sa seule issue pour préserver son identité, l'a conduit à expulser son excitation désorganisatrice sur l'extérieur.

La violence adressée au Directeur, comporte me semble-t-il, une tentative de renversement en son contraire : (Pulsions et destins des pulsions – Freud). Transformer une passivité en activité, faire subir à l'autre ce qu'on a subi soi-même : (Pulsions et destins des pulsions – Freud). Ces éléments mettent en avant la fragilité des limites du sujet, où la projection joue un rôle dominant et où la réalité interne échappe à la maîtrise du Moi. Il s'agit d'expulser hors de lui les stimuli négatifs et douloureux, projeter hors de lui ce qui le menace.

A l'instar de F. Marty¹, chaque fois que l'extérieur fait effraction dans l'espace psychique interne, qu'il humilie le sujet et attaque son narcissisme, où dans un mouvement contraire, l'appétence pour objet est telle qu'elle est ressentie comme une blessure narcissique, comme une sorte d'intrusion de l'objet. On peut comprendre que l'émergence de la violence puisse être une réponse qui rétablisse l'emprise sur un objet menaçant et restaure l'équilibre narcissique.

Or, quelles sont les perspectives d'avenir de ce jeune au regard de cette situation ?

Bien qu'il ne me soit pas possible de présager du devenir de Nicolas, il apparaît néanmoins que sa mise en acte a permis d'interroger une transgression bien plus fondamentale, celle de l'interdit de l'inceste. Suite aux révélations et à l'envoi du rapport au Parquet, Nicolas continua à honorer la situation d'entretien clinique sans réticence notable. Je me souviens particulièrement d'une parole de Nicolas qu'il me livra : *« que c'était la première fois qu'il acceptait un placement au sein duquel il avait le sentiment pour la première fois d'être entendu et reconnu »*. Peut-on lier ce discours à la levée du secret de l'inceste et en ce sens ne peut-on pas entendre l'acte de délinquance de Nicolas comme une tentative de se dégager de cet enfermement, afin d'advenir à une position de sujet ? Dans le déroulement de la mesure, la mère s'installa dans une maison avec un homme qui représentait, apparemment pour Nicolas, une figure

¹ F. Marty, L'illégitime violence. Erès. 1998, p. 45.

masculine référente et positive.

Il quitta le Foyer pour intégrer, à l'extérieur, une formation professionnelle avec un retour au sein du foyer maternel. Je n'entendis plus parler de lui.

DE L'ARCHAÏQUE AU PUBERTAIRE : DESTINS DU SEXUEL DANS L'AUTISME ET LA PSYCHOSE INFANTILE

Réflexions à partir de deux trajectoires cliniques

Fabien JOLY¹

*« Mais dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale,
toujours, toujours, toujours ... »
J. M. Charcot*

*« Une conception psychanalytique de la sexualité se différencie de
toute autre
en ce qu'elle englobe les formes non apparentes, inconscientes,
refoulées,
déguiées ou transformées d'une sexualité beaucoup plus étendue
que les manifestations observables de celle-ci »
A. Green*

Avant d'entrer dans le vif de mon propos, je voudrais avouer précautionneusement un écueil majeur de cette contribution : à savoir la modestie extrême de mes connaissances sur le sujet autour duquel nous sommes réunis aujourd'hui ! Autant qu'il est en effet narcissiquement avouable, il faut bien que je convienne que je ne suis *en rien* un spécialiste de la question, tant théorique que clinique, de *la problématique du Sexuel et des sexualités* ; et que cela a été une bien grande surprise que d'être interpellé par Patrick-Ange Raoult sur cette thématique de réflexion. Ce qui m'oblige en guise d'introduction à quelques précisions sur la teneur et à l'objet même de cette

¹ Psychothérapeute - Psychologue - Psychomotricien (Centre Alfred Binet - Paris A.S.M. XIIIème / C.M.P.P. de Versailles). Docteur en « *psychopathologie fondamentale et psychanalyse* » (Université Paris VII)
chargé de cours - Institut de Psychologie / Paris V - membre de la S.F.P.E.A.

sollicitation et de ce que pourra être mon intervention, à côté de celles d'éminents spécialistes, quant à eux, de ce type d'interrogations théorico-cliniques. Cette réflexion a donc été appelée et pensée précisément dans l'écart et l'articulation d'avec les conférences plus spécialisées en tant qu'*exposé clinique mettant au travail*, à la question peut-être, *cette problématique du Sexuel dans un terrain - oserait-on dire dans un laboratoire - extrême, extraordinaire et se faisant peut-être fécond de son absolutisme même et du forçage à quoi il oblige nos petites constructions théoriques* : je veux parler de *la clinique des psychoses et de l'autisme infantile*. Et je vous propose donc de m'accompagner dans ma réflexion « à chaud », presque spontanée sur cette problématique, à la lumière de *deux trajectoires thérapeutiques* (assez exemplaires me semble-t-il) : d'une part, le suivi au très long cours d'un ancien jeune patient autiste, qui a aujourd'hui plus de 40 ans, et présente un destin pour le moins singulier du Sexuel, et d'autre part, le trajet *de l'enfance à l'adolescence* d'un jeune psychotique advenant à la sexualité dans une évolution, quant à elle, très progrédiente et plus « orthodoxe ». Ces deux trajectoires cliniques interrogeant peut-être *comme à la loupe grossissante*, depuis leurs caractères extrêmes et à *l'épreuve de la psychose et de l'autisme*, quelques repères importants de notre réflexion théorico-clinique sur *le Sexuel et les sexualités* ; des repères alors peut-être *exportables* et généralisables ailleurs dans des contrées pathologiques un peu moins extraordinaires, et dans notre psychopathologie la plus quotidienne à tous.

*
* *

Le premier cas est singulier, au moins au titre de mon implication, puisque ce n'est pas un cas suivi personnellement, mais plutôt un cas « d'école », si j'ose dire, et pas seulement pour le caractère extraordinaire de son évolution. Un peu plus qu'un cas seulement livresque néanmoins, puisqu'il se trouve que j'ai pu voir en vidéo les dernières consultations télévisées de ce patient avec le Professeur Diatkine et que j'ai pu être très directement informé au Centre Alfred Binet par Janine Simon et René Diatkine, dans leurs divers enseignements, du parcours singulier de ce patient suivi de 5 ans à ... plus de 40 ans !

Dominique est donc un patient, aujourd'hui adulte, très longtemps « suivi » par Janine Simon (pour une cure analytique individuelle) et René Diatkine (en tant que consultant¹). Le syndrome d'autisme infantile présenté par le garçon qu'il était à l'origine, était tellement impressionnant chez lui qu'on pensa au début à une *amaurose*, puis à une *cophose complète* ([8] p.36). Quand il fut examiné, à cinq ans, par Julian de Ajuriaguerra : « *il ne regardait encore personne et il n'était pas possible d'entrer en contact avec lui* » [1].

Il a 40 ans donc, quand il revient, après quelques années de silence, revoir René Diatkine ; il a alors « *envie de parler à quelqu'un qui le connaît* » (cf. [8][9][10]) ; et reprendra à partir de là une série d'entretiens assez espacés mais réguliers avec lui.

Lors de ces entretiens, Dominique révoque beaucoup sa vie et son parcours si singulier : brillant bachelier option mathématique et fugitif universitaire pour un ancien autiste « de Kanner » sans langage devenu finalement aide-comptable ! Il parle aussi, de manière très touchante, de son long cheminement psychiatrique, tant enfant et adolescent qu'adulte. Au risque de paraître marcher à reculons, je voudrais brièvement évoquer le parcours de cet homme - pour nourrir la réflexion sur la problématique sexuelle qui retient notre attention - en partant de la fin de ce trajet (du moins là où nous en sommes pour le moment de ce long processus).

Dominique s'est vu en effet régresser après une première évolution très considérable tout au long de son enfance et de son adolescence, quand, selon nous, un double mouvement le poussa dans une double impasse sociale et relationnelle, de telle sorte qu'il ne pu s'éviter des angoisses impensables et un relatif retour en arrière :
- d'une part le cursus d'études supérieures qu'il entama l'obligea à allier aux mathématiques une dose minimale de physique et de chimie pour lesquelles Dominique n'avait absolument aucune compétence, mais surtout et plus loin une sainte horreur d'une quelconque

¹ Après quelques entretiens inauguraux avec Julian de Ajuriaguerra, Dominique et sa famille rencontrèrent, dès la fin des années « 50 », René Diatkine comme consultant psychiatre-psychanalyste.

application de la pureté mathématique à un objet concret ; le retrait d'investissement intellectuel et l'échec furent alors impressionnants ; - et d'autre part, *l'éveil sexuel* vers des jeunes filles de son âge à l'université (éveil selon moi fruit exact d'un parcours exemplaire en analyse du côté d'une psychisation et d'une pulsionnalisation de ses investissements tant objectaux que subjectifs) le conduisirent à des conduites pour le moins inadaptées (du genre de « pincer les seins » des dites jeunes femmes dans les couloirs sans autres formes de liens préalables) et, en conséquence, à des échecs drastiques !!

La compagnie des autres lui fût alors à nouveau extrêmement difficile à cet ancien autiste jadis si isolé de tout - mais peut-être là seulement sur un mode diachronique et temporalisé à des mécanismes et des stratégies de « re-traits » autistiques - et la régression de Dominique fût importante.

De nouveaux long séjour en institutions furent ainsi nécessaire pour dans un second temps (et toujours sur le fond de son évolution considérable de l'enfance à l'adolescence) relancer une progression intéressante et arriver à reprendre des cours du soir pour une remise à niveau en mathématique (ce qui pour lui était un comble) et obtenir un diplôme d'aide-comptable avant de pouvoir travailler d'abord à temps partiel puis à temps plein en *C.D.I.* dans une entreprise (non protégée, il faut le souligner) dans le service de comptabilité.

Les entretiens récents dans lesquels Dominique évoque donc son parcours, sont émaillés de sortes d'éclats mélancoliques dans lesquels il évoque de manière très touchante sa solitude extrême dans son studio, sa « *privation de dialogue avec quelqu'un* » ... la mort de sa mère qui l'a beaucoup touchée, son inquiétude aussi pour son père âgé et malade ; l'existence toutefois d'une « amie » mais si éloignée qu'il ne peut la voir à sa guise ...

D'autres éclats apparaissent aussi sur un mode plus agressif, destructeur et très archaïque aussi quand il évoque ses rêveries : « *souvent je ressasse des choses désagréables qui me sont arrivées et que je voudrais faire disparaître ...* ». « *Il y a eu des fois ... comme par exemple le 28 mai 1971, où X (une patiente hospitalisée en même temps que lui à l'époque) m'avait donné quatre gifles parce que je lui avais écrasé sa cigarette avec de l'eau, parce que je ne voulais pas*

qu'elle fume ! Et maintenant, je ressasse cette idée en pensant, dans mon subconscient que j'avais envie de l'étrangler, de l'écraser, la découper en morceaux et manger sa chair... et jeter le restant à la poubelle dans le camion des éboueurs ».. « Bien sûr, précise-t-il quelques instants après, je ne peux le faire qu'en pensées car ce serait trop grave de le faire réellement !! ».

« Si, des fois, je suis amené à circuler sur un trottoir étroit et qu'il y a par exemple une grand-mère qui me gêne pour avancer, j'aimerais la faire tomber par terre et marcher dessus pour pouvoir passer ». « D'autres fois, quand je vois qu'il y a trop de monde dans le bus ou le métro ou le train ; j'imagine un groupe de jeunes énervés en train de pousser et d'écraser de toutes leurs forces les voyageurs afin de pouvoir entrer ! Comme dans un film d'horreur... ». Il rit beaucoup de cette évocation virtuelle.

« Actuellement, - poursuit-il - j'ai un chef de service comptable qui énerve les autres collègues de la comptabilité... Et moi elle m'énervé pratiquement pas ! Mais je pense dès fois que [...long silence...] un jour, à 18 heures, une fois que la journée de travail est finie, je l'étranglerai, je la couperai en morceaux, je mangerai un peu de sa chair et je jetterai le reste dans différentes poubelles ». « Autrefois, elle m'énervait parce qu'elle me faisait des réflexions désagréables. Certains jours elle m'engueulait pour un rien. Des collègues de la compta et du secrétariat se sont gendarmés contre elle et elle a compris ; car j'avais confié mon idée à d'autres collègues si ça continue encore je donne ma démission ». « Mais assez souvent quand elle me faisait des réflexions, immédiatement après je prenais un papier de brouillon et j'écrivais les paroles qu'elle venait de dire... J'écrivais tout petit, je séparais ce petit bout de papier ; j'en faisais une boulette et je l'avalais ». Au fond, une façon symbolique (pointe Diatkine) de dévorer le cadavre de cette dame ? « Oui, oui ! Et aussi une façon symbolique de faire disparaître ce qu'elle m'avait dit !! »

Il me semble essentiel de revenir - au regard de notre problématique du Sexuel et des sexualités - sur un détail du tout premier entretien de cette série. Pendant toute la consultation, Dominique tient à la main une étrange « boule », étonnante sphère de la taille d'une boule de bowling qu'il manipule de manière très

autistique, la faisant tourner entre ses mains, puis la faisant rouler sur son visage ou encore la tapotant de manière très stéréotypée. C'est pendant cette manipulation singulière que Dominique parle de sa vie triste et solitaire, avec beaucoup d'intelligence et de finesse ; et qu'il se souvient avec son interlocuteur de ce qui s'est passé entre eux au fil des années, des toutes premières consultations, de sa psychothérapie analytique avec Janine Simon, dont il demande d'ailleurs des nouvelles. Il parle de ses soucis pour son père malade, de son travail de comptabilité et notamment des « *plaisanteries* » qu'il fait sur son ordinateur en « *horripilant quelque peu ses collègues* », mais il précise qu'il sait « *faire qu'elles ne restent pas en mémoire* » ...

A la fin de l'entretien, il prend un air assez malicieux pour dire : « *vous devez vous demander ce qu'est cette boule ?!* » qu'il n'avait ainsi cessé de manipuler jusque là (ce qui était évidemment juste et montrait qu'*il pensait à ce qu'autrui pensait avec ludisme et émotion*, ce qui semble une avancée considérable dans l'état autistique). René Diatkine lui « répond » alors simplement sur l'écart et l'étonnant contraste de cette boule (ainsi manipulée) par rapport à ses dessins d'enfant et son intérêt presque univoque d'alors pour les figures géométriques « pointues », les angles des polygones et les branches des étoiles avec qui la rondeur de la sphère interroge. Ce rappel fait sourire Dominique qui, dans un geste furtif d'une très grande dextérité et très démonstratif, déplie la « chose » ; laquelle à la grande surprise de son interlocuteur se révèle être un vêtement féminin assez bariolé. Satisfait de l'effet produit, il ajouta alors : « *c'est un corsage à col roulé !* ». Puis, après un temps de latence important, comme s'il se demandait si le consultant était au courant que les cols roulés avaient précisément été le thème de nombreuses séances de sa psychothérapie d'antan, il ajoute encore : « *savez-vous ce que cela représente ?* ». Et devant le miroir interrogatif de Diatkine, il conclut d'une interprétation symbolique qui laisse rêveur : « *c'est le passage du gland dans le prépuce* ». « *Pour moi - précise-t-il - quand je joue avec un col roulé ... et bien le passage de la tête dans le col roulé, pour moi c'est le décalottement de la verge* » ! Puis, en un tour de main toujours aussi précis, la sphère se trouva reconstituée aussi parfaite et énigmatique qu'à l'arrivée, avant qu'il prenne congé en demandant un autre rendez-vous.

Diatkine précise, ailleurs, que la fin de la psychanalyse de Dominique avait été marquée par un intérêt pour les femmes, pour leurs seins et pour le corsage, le col roulé ayant paru lui fournir un mode particulier de représentation du sexe féminin et du coït (cf. [9] p.1275). Au moment où il revient sur cette question à propos de sa « boule », René Diatkine pense qu'il était venu montrer un retour aux limites de son propre sexe.

On ne peut que rester pantois devant ce type d'entretien - et plus loin, ce type d'évolution et de destin autistique -. Il n'en reste pas moins que Dominique a accès à un plaisir de penser, de *se-penser*, que ses productions psychiques sont infestées de pulsionnalité et de Sexuel psychique... singulier et encore si peu objectalisé, mais néanmoins érotisé indéniablement et même assurément organisé autour de représentations sexuelles, plus génériquement autour du registre du Sexuel psychique, du *psycho-sexuel* au sens freudien.

L'hypothèse que l'on peut avancer me semble liée à l'évolution de son parcours d'enfance et singulièrement de son trajet analytique auprès de Janine Simon ; et me pousserait à penser que c'est bien le travail analytique, et le travail permanent de pulsionnalisation, de psychisation et d'érotisation de la pensée dans le lien « retrouvé » à l'autre psychique qui engagea (avec les avatars post-autistiques que l'on entend encore à l'âge adulte) cette affectation (cf. Joly [19][20][21]), cette humanisation et cette sexualisation de la pensée.

Pour ce qu'on peut en dire, ici, dans l'espace restreint de cette évocation cursive. Je voudrais juste rappeler à présent, toujours en marchant à reculons, quelques points saillants du cheminement préalable de la thérapie et de la trajectoire d'enfance de Dominique.

Ce dernier a donc d'abord vécu une longue période d'*isolement très sévère*, alors même que tous les examens montraient qu'il n'existait aucun trouble afférent. Après avoir manipulé longuement des *objets autistiques* divers, Dominique a présenté une activité paradoxale et répétitive très impressionnante : dès que l'on mettait, devant lui, du papier et un crayon, il dessinait alors avec une grande dextérité et un graphisme étonnamment précis des *spirales, figures courbes et ouvertes*. Cette activité totalement répétitive, bien

qu'apparemment plus « élaborée » que toutes ses autres conduites autistiques, paraissait bien du même ordre que nombre de ses stéréotypies habituelles plus « classiques ». « *La multiplication des formes se passait au départ dans un climat psychique impénétrable, la mimique inexpressive, mettant la frénésie au second plan* » ([8] p. 36). Cette activité grapho-motrice saisissante se substitua ainsi, peu à peu, à la plupart de ses « jeux » autistiques préalables qui disparurent pour l'essentiel. Puis, il commença à répéter aussi des séries de chiffres que ses parents lui avaient énoncées en cherchant un moyen de jouer et d'entrer en communication avec lui.

Son traitement analytique assez vite engagé avec J. Simon, commença alors que toujours mutique et fuyant tout lien avec l'objet il se livrait donc à cette activité répétitive très impressionnante ; et cette thérapie analytique sembla rapidement accompagner un changement assez étonnant dans ce mouvement et cette production autistique voire déjà *post-autistique*. Dominique se mit subitement à tracer alors des polygones et des étoiles, figures fermées ne comportant plus aucune courbe. Plus questionnant encore, *ces figures angulaires prirent alors, dans un second temps donc, un sens angoissant* ([8] p. 37). Dominique faisait, en effet, des progressions de séries géométriques, ascendantes et descendantes, en se mettant à psalmodier des énoncés à la fois compliqués et répétitifs : « *une étoile à cinq branches, à qui l'on ajoute une branche, devient une à six branches* » ; « *un carré à qui l'on ajoute un côté devient un pentagone* », « *un pentagone à quoi on ajoute un côté devient un hexagone* », etc. Dominique composait ainsi des progressions en augmentant ou en diminuant les segments constituant la figure. « *Quand le nombre des côtés devenait trop élevé et que le polygone ressemblait trop à un cercle, il devenait manifestement inquiet, et changeait de sens, sans jamais faire de saut de plus d'un élément. Quand il revenait à des petits nombres, la proximité du zéro provoquait une réaction du même ordre...* » (ibid. p. 37). Et il faisait, ainsi, rapidement et compulsivement varier le nombre d'éléments dans des séries effectuées avec la même intensité que les spirales ouvertes initiales (qui avaient, quant à elles complètement disparues). Prenait-il plaisir à « *se faire peur* » ainsi, se demande Diatkine ? Son impassibilité d'alors ne permet pas de dire quoi que ce soit sur ce qu'il pouvait ressentir à ce moment-là ; mais ce n'était en tout cas plus le climat égal de ses dessins autistiques stéréotypés d'antan.

Pendant ce temps, le langage est également apparu chez Dominique ; et, semble-t-il, de cette numération et de cette fascination pour l'expression géométrique, depuis ces étranges exercices formels de plus en plus compliqués. Un langage sans écholalie ou autres troubles syntaxiques aucuns : étonnamment structuré et presque *recherché* même.

Le contexte psychothérapique permet, plus tard, à son analyste d'imaginer que *ces figures fermées représentaient symboliquement aussi bien les limites et l'intégrité de son corps que les limites de l'espace dans lequel il était auparavant enfermé* » / enfermé / enserré... Cette construction de sens, face à l'énigme insondable que ces conduites stéréotypées induisait chez son analyste, comme chez tout un chacun, organisa et accompagna alors un indéniable mouvement structurant chez Dominique. N'est-ce pas là un témoignage thérapeutique de la nécessaire *violence interprétative* (au sens de P. Aulagnier) *pour que du psychique se tisse, au pôle subjectif, depuis la boucle intersubjective et le passage par l'autre, « porte-parole », en ces temps inauguraux (ou autistiquement balbutiants) de la vie psychique*. C'est - en tout cas selon Diatkine et Simon - l'opposition - et seulement l'opposition - entre figures ouvertes et fermées, courbes ou anguleuses, infinies et finies - et oserais-je ajouter cette activité interprétative/transformatrice concomitante de l'analyste avec Dominique -, qui devient vraiment constitutive, à la fois de l'angoisse et de la valeur symbolique des figures au sens psychanalytique de ce mot (cf. à ce sujet Joly [21]). L'angoisse s'est quant à elle, en tout cas, constituée pour Dominique, au décours du travail psychanalytique, dans ce passage de « l'illimité » au « limité », avant que l'investissement des zones érogènes et des objets partiels ne soit engagé dans l'élaboration d'une quelconque peur d'anéantissement. Dominique donnait aux autres le sentiment de ne pas exister pour lui pendant ses premières années ; ensuite, c'est lui qui a expérimenté le danger de *non-existence* aux deux extrémités de ses séries formelles.

Alors qu'enfant, sa mère lui avait donné des explications sur la naissance des bébés et sur l'allaitement, ce fut pour Dominique le point de départ d'une autre série numérique sur la quantité et le poids du lait qu'un bébé *pourrait* « mathématiquement » boire, en fonction du poids de la mère ... Quand le poids de lait atteint celui de la mère, il

s'écrie : « *alors... Maman n'existe plus* », sur un ton neutre difficile à interpréter ! Pendant cette phase la mère se plaignait de Dominique qui se montrait agressif avec elle, et qui venait le matin dans son lit pour essayer de lui « *pincer les seins* ». Dans le cours des années de thérapies qui « *encadrèrent* » cette découverte sexuelle pour Dominique, celui-ci « *interrogea sa psychanalyste sur la différence des sexes, puis il passe un certain nombre de séances à dessiner des personnages à qui il manquait un doigt, une main, un membre, en demandant si cela fait mal quand on coupe* » ([9] p.1273). Dominique paraît, alors, donner un sens *après-coup* aux séries de figures géométriques des années précédentes. Quelques temps plus tard encore, l'amputation/castration se transforma en défécation. « *Dominique se dessine sur le pot et un ruban de matière fécales sort de son anus, tandis que reviennent les chiffres qui en mesurent la longueur croissante* ». Puis enfin, cet intérêt se déplaca encore sur les volcans et la volcanologie dans le même temps où Dominique ne cache pas l'excitation que provoquent chez lui les seins des femmes et les *pull-over à cols-roulés* qui deviennent, pour lui, une sorte d'objet fétiche. L'équivalence sein, fèces, pénis était ainsi constitué (dans un très long déroulement temporel, et au décours d'un long travail psychique de transformation, et de représentation), comme « *assise* » sur une première qualification affective avec une expression, directe et alors manifeste, de fantasmes liés aux zones érogènes et à la différence des sexes.

L'interprétation que donne Diatkine de ce mouvement me paraît particulièrement juste, et modeste à la fois, tout en posant de nombreuses questions théoriques et techniques. « *Le coup de frein donné par Dominique, aux deux extrémités de ses progressions croissantes et décroissantes, lui évitait d'évoquer la disparition de son corps ou de ses parties saillantes ; le corps étant représenté symboliquement par la figuration de la limite de l'espace proche. Il faut reconnaître - dit-il - la source « théorique » de cette interprétation symbolique, dont aucune validation empirique ne venait au début vérifier la pertinence. Elle permettait, en tout cas, à la psychanalyste d'esquisser une hypothèse cohérente ; ce qui est utile pour ne pas se désorganiser devant un patient aussi déconcertant. Mais que penser ensuite, - poursuit Diatkine - de la figuration réaliste de ce qui avait été symbolisé - et non interprété dans ces termes - quelques années auparavant ? Faut-il y voir la preuve d'une*

préinscription innée de « fantasmes originaires » ? L'atypie des fantaisies concernant l'aspect quantitatif des fèces et du contenu des seins fait plutôt penser qu'elles ont été construites dans ce mouvement psychique particulier de la sortie de l'autisme » ([9] p.1273) ; et oserais-je ajouter de/dans le travail intersubjectif de psychisation dû à la rencontre psychothérapique et au travail de penser (sinon d'interprétation/figuration/affectation) de l'analyste. « L'érogénéité de la bouche et des seins, et de l'anus, leur apporte - après-coup - une dimension commune aux fantasmes sexuels des autres enfants, mais rien ne permet de déceler un élément se référant à un autre objet d'amour de la mère, c'est-à-dire à l'ébauche de la triangulation, à partir de laquelle se construit habituellement le complexe d'Oedipe. Quand approchait le moment où la multiplication des côtés d'un polygone risquait d'en faire un cercle, Dominique rebroussait alors chemin devant la disparition des angles, ce qui préfigurait peut-être l'effacement de parties du corps, mais ce qui se référait directement à la perte des repères sur lesquels s'appuyait sa numération, c'est-à-dire la maîtrise mentale des limites. Tant qu'il ne s'agissait que d'ôter un élément, cela faisait partie de la même litanie que dans les progressions croissantes. Seules les extrémités des progressions représentaient des limites à ne pas dépasser, les séries croissantes et décroissantes paraissant avoir succédé aux jeux autistiques des années précédentes, les polygones ou les étoiles prenant une valeur symbolique s'effondrant si le mouvement atteignait ses asymptotes » (p.1274). On notera que ces mouvements particuliers avaient marqué le début du traitement et l'installation de son cadre temporo-spatial, c'est-à-dire aussi l'apparition/ disparition/réapparition régulière de son analyste comme objet d'investissement et de fiabilité, un objet psychisant et gérant avec lui de tout nouveaux mouvements affectifs.

Dominique avait donc, on l'a dit, commencé à parler par la « numération », par la nomination des chiffres et des figures géométriques ; ensuite, son langage s'était installé très rapidement et développé remarquablement. Depuis cet intérêt précoce, étrange, et toujours intense, Dominique fit, avec sa mère, d'interminables exercices mathématiques et d'extra-ordinaires progrès dans ce domaine ; c'est aussi par là qu'il organisa une relation étroite et tyrannique avec celle-ci. Ses progrès très rapides en mathématiques ne cessèrent toutefois depuis ce moment « d'impressionner les enseignants de tous les degrés par un double aspect de ses capacités

*mathématiques. A chaque niveau et dans chaque aspect de cette discipline, il devançait de très loin les bons élèves de son âge » ([9] p.1271) ; en même temps Dominique devint *calculateur prodige*. La langue écrite fut également acquise très rapidement dans ses aspects formels, morphologiques et syntaxiques. Mais dans tous ses « nouveaux langages », et par delà toutes ces compétences remarquables apparut vite une limitation qui éclaira d'un jour particulier ses rapides progrès intellectuels : *toute gratuité dans le jeu des représentations et des affects, toute évocation émotionnelle, était systématiquement exclue de ce qu'il voulait bien écrire. « Quand vint l'âge des premiers « textes libres » ou des premières rédactions, il se montra incapable, ou il ne voulut pas (car il paraissait d'accord avec cette façon de faire) noter par écrit quoi que ce soit qui ne soit pas « mathématiquement vérifiable ». C'est ainsi que pour décrire un spectacle de la rue, il s'efforça de réunir des données précises. Il mesura la largeur des trottoirs et de la chaussée, compta le nombre de marches des escaliers, etc. » ([9] p.1271). Il manifestait de manière étonnante et véritablement drastique une répugnance à l'utilisation (orale ou écrite) des mots se référant aux affects. Par ailleurs, « Dominique ne donnait, à aucun moment, l'impression qu'une activité intellectuelle pouvait avoir un caractère ludique (...) Tout se déroulait avec un sérieux auquel aucune trace de liberté ou de fantaisie n'était mêlée » (ibid.)¹.**

Dominique apprit aussi de sa mère (professeur de piano) la musique, mais il ne s'intéressa en vérité qu'à l'aspect *numérique* du solfège et de l'harmonie. Il est resté, tout au long de son parcours et de ses brillantes études, un étrange garçon évitant toute expression par trop directe de désirs ou d'affects ; gérant seulement un étrange plaisir comme « froid », mais intarissable, à la répétition maîtrisée de ces jeux mathématiques purement formels. « *Issues des spirales, des énumérations et des progressions d'autrefois les mathématiques étaient à la fois un plaisir sensuel et la preuve sans cesse renouvelable*

¹ Pourtant, Diatkine montre que, beaucoup plus tard, Dominique acquit un indiscutable humour, faisant de multiples facéties sur son ordinateur et/ou au travail où il prend un grand plaisir à mystifier ses interlocuteurs dans un certain nombre de « farces » « *montrant que son sérieux d'autrefois n'était pas d'ordre déficitaire* » ([9] p.1271).

de sa propre existence » ([8] p.39), dans une fiabilité absolue de la vérificabilité.

Le cas extraordinaire de « Dominique », outre qu'il donne la preuve qu'aucune explication linéaire et simpliste ne saurait convenir à l'autisme infantile, paraît toutefois exemplaire à plusieurs points de vue. 1/ L'angoisse apparaît quand s'opposent, dans ses productions, le fermé et l'ouvert, le discontinu et le continu, et quand se construit une représentation de l'anéantissement de figures tracées par lui-même, figures qu'il n'est pas possible - de notre point de vue - de ne pas référer à lui-même et aux autres.

2/ L'inscription de représentations corporelles dans ses séries arithmétiques, dérivées directement des premières figures abstraites apparaissent dans un ordre particulier. L'allaitement destructeur n'est angoissant que dans sa formulation quantitative. La différence des sexes est évoquée ensuite, puis la représentation de la perte d'un membre : on coupe un bras, une main, un doigt, sans que l'acteur de la mutilation sorte de l'anonymat. *« Si l'on ne considère pas l'innéité des fantasmes primitifs comme un dogme, on peut admettre - avec René Diatkine - que les constructions initiales de Dominique lui ont permis une mise en place particulière du rapport des zones érogènes avec le reste du corps et de sa projection dans l'espace environnant ; édification très pathologique du monde objectal mais pouvant servir, en tant que cas de figure « limite » pour une théorie générale de la construction de l'objet. On peut supposer qu'une certaine excitabilité des zones érogènes ait existé chez Dominique dès les premiers temps de la vie, mais la participation de l'autoérotisme à l'intégration mentale ne devient manifeste qu'après l'apparition de cette forme particulière d'angoisse »* ([8] p.40).

Le « Sexuel », depuis l'investissement autoérotique de la pensée, jusqu'aux figures furtives d'une sexualité adressée à l'autre, en passant pour l'essentiel au niveau d'un Eros psychique, sont ainsi advenus chez Dominique dans le mouvement même de la thérapie, c'est-à-dire de la rencontre effective et durable avec un objet psychique et *psychisant*.

*
* *

Le second cas exemplaire que j'ai appelé - pour les besoins de cette évocation succincte - « Sébastien » est un garçon psychotique très singulier, très attachant aussi, que j'ai reçu en *ambulatorio*, dans le cadre d'un dispensaire de la banlieue parisienne, en thérapie individuelle deux fois par semaines, à peu près 6 années durant - de 9 ans à presque 15 ans - ¹. Le traitement s'est interrompu il y a à peu près un an ; et j'ai depuis quelques nouvelles un peu distantes de ce garçon (qui a donc 16 ans à l'heure actuelle) et qui présente encore de réelles difficultés bien sûr, et se trouve suivi, à cet égard, dans un hôpital de jour parisien spécialisé auprès d'adolescents psychotiques d'assez bon (voire de très bon) niveau scolaire.

Sébastien se montre très autonome, tant dans ses déplacements (de sa banlieue résidentielle vers l'institution parisienne et nombres d'autres trajets personnels spontanés) que dans sa vie relationnelle et sociale. C'est un garçon assez doué corporellement et artistiquement, et il participe à beaucoup d'activités sportives, musicales et culturelles. Il découvre, par ailleurs, depuis quelques mois, les relations amoureuses, en multipliant même les *aventures* féminines : il faut peut-être préciser à cet égard que c'est un grand et beau gaillard, d'origine italienne assez typée et au regard profond, qui fait fondre les jeunes filles de son entourage ...

Ce garçon était donc arrivé au dispensaire de secteur il y a presque 7 ans de cela (il avait alors 9 ans) accompagné par ses parents, dans un contexte de crise et de menace d'éclatement du *groupe-famille* par rapport à ses difficultés comportementales et relationnelles ; jusque là relativement bien tolérées par ses parents comme à l'école, mais qui s'aggravaient alors de telle manière qu'elles retentissaient considérablement sur son investissement intellectuel et ses apprentissages, et qu'elles mettaient à mal l'équilibre incertain de la dynamique familiale.

¹ Le suivi thérapeutique de ce garçon a déjà donné lieu à deux élaborations distinctes, reprises très partiellement ici : F. Joly et I. Kaganski : « *D'un passage ... l'autre* » *L'Information Psychiatrique* 1995 73/5 et F. Joly « *Emergences pubertaires et processus d'adolescence dans la cure au long cours d'un enfant psychotique* » communication au 5ème Congrès International de Psychiatrie de l'Adolescent - Aix-en-Provence, juillet 1999.

Sébastien exprime, lors des toutes premières consultations, des *angoisses d'abandon majeures*, associées à des *affects dépressifs très profonds*. Font pendant à ces angoisses, des comportements particuliers ayant l'allure de *défenses psychotiques massives* et très cristallisées déjà : retraits, isolements et stéréotypies assez sophistiquées. Ces conduites ont lieu en famille, souvent dès que Sébastien rentre de l'école et vont en s'intensifiant au moment de la démarche au C.M.P.. Ces mouvements évoquent des moments de replis, d'*îlots* ou d'*enclaves autistiques*, dans lesquels cet étrange garçon « *s'auto-calme* » [21][24] en agitant devant ses yeux ce qu'il appelle : « *ses PECHES* » - de petits bâtons auxquels il fixe lui-même des rubans flottants, et avec lesquels il dessine des arabesques dans l'air, puis qu'il manipule et fixe pendant de très longs moments d'absence (des heures durant parfois !), dans une sorte d'*auto-absorption sensuelle et évanescence* ... Cependant, ces défenses paraissent de moins en moins efficaces à contrecarrer les angoisses terrifiantes qui envahissent Sébastien, gagnant des secteurs jusque-là assez bien préservés comme les investissements cognitifs et intellectuels. L'adaptation scolaire est (on l'imagine) de plus en plus entravée par l'émergence et l'envahissement de ces angoisses. Il est, à ce moment, très souvent empêché de produire en classe, et rend des feuilles blanches ; ce qui le marginalise et le fait beaucoup souffrir. De même, il sert souvent de *bouc émissaire* à ses camarades qui le sadisent assez fortement.

Sébastien présentait, ainsi, quant nous nous sommes rencontrés, un tableau pour le moins inquiétant où *nombres d'éléments de la lignée psychotique* (processus de dissociation, éléments de dépression primaire et défenses d'aspects maniaques, recours à la pensée magique, au déni et à la toute puissance, prégnance des angoisses archaïques et troubles majeurs de l'image du corps, éléments symbiotiques et confusionnels avec la mère, défaillance d'une fonction tierce paternelle) se mêlaient ainsi avec quelques traits, ou îlots, d'allure plus autistiques. Il était souvent envahi par de nombreuses bizarreries, absorbé dans divers rituels compulsifs ; et présentait aussi une sorte de fuite des idées avec de multiples associations courtes, une pensée également très envahie d'idées destructrices et d'obnubilations fantasmagoriques, avec un imaginaire corporel étrange, très peu intègre, et support d'angoisses identitaires majeures. Le bilan projectif passé au début du travail laissait alors

perplexe sur le devenir de Sébastien au vu, je cite, de « *l'ampleur de la désorganisation psychique et de l'archaïsme des angoisses* » et de la « *très grande difficulté à maintenir le lien à la réalité* » et « *l'envahissement par les thèmes de morcellement et de dissociation* ».

Toutes ces difficultés s'inscrivaient dans un contexte où le corporel, le sensoriel et l'archaïque se trouvaient constamment mis au premier plan, où les brusques décharges tonico-émotionnelles et la prégnance de tics phonatoires et gestuels très impressionnants ont semblé justifier l'indication - en parallèle au travail de consultations familiales - d'une *thérapie à médiation psychomotrice* et une centration du travail thérapeutique sur ce fondement corporel de la symptomatologie et de la souffrance de ce garçon.

Du contexte et de l'histoire familiales ou de l'anamnèse de Sébastien, je ne dirai que peu de choses. Qu'on sache seulement que les parents sont de contact agréable, intelligents et fins, acceptant un certain questionnement sur eux-mêmes et sur les difficultés qu'ils rencontrent avec leur enfant. Sébastien est aîné d'une fratrie de deux garçons, son frère est né alors qu'il avait lui-même 2 ans.

Le père de Sébastien est un monsieur sympathique mais un peu en retrait. Il est le fils unique d'un couple d'immigrés italiens ; il parle très peu de son enfance qu'il banalise en évoquant une « histoire sans histoires ». Il reconnaît n'avoir jamais aimé l'école et avoir interrompu sa scolarité dès 16 ans pour des apprentissages et une entrée rapide dans le monde du travail, en l'occurrence dans l'entreprise dans laquelle il travaille toujours. Les grands-parents paternels sont très proches de la famille ; ils ont manifesté très tôt leur souci pour ce petit-fils. Le grand-père paternel - décrit comme un personnage très raide et autoritaire mais très investi - est malade depuis plusieurs années et sur un déclin très impressionnant ce qui affecte beaucoup la famille et singulièrement le père de Sébastien. Lequel se montre très blessé aussi des difficultés de son fils et de sa propre impuissance à l'aider, de son incapacité aussi à tolérer les débordements anxieux de Sébastien comme de sa femme, voire à maîtriser ses réactions agressives devant les tics phonatoires ou les enfermements « avec les pêches » de son garçon. Dans une alliance très spontanée et toujours maintenue avec nous Monsieur, d'abord

barré par le couple mère-fils et très démissionnaire, fuyant dans l'animation d'un club de sport, va peu à peu réinvestir Sébastien et tenter quelques rapprochements essentiels (nous y reviendrons).

La mère, secrétaire dans un service municipal, est une jeune femme séduisante, maniant facilement les mots, ce qui dans un premier temps nous a peut-être fait minimiser le caractère pathogène de sa relation à son fils, dont l'aspect symbiotique avec une notable mise à l'écart et disqualification du père est pourtant patente. Elle entretient avec l'interlocuteur quel qu'il soit, mais surtout avec les soignants de son fils, un type de lien adhésif très impressionnant et sans aucune distance. Le maniérisme et la préciosité de son discours vont peu à peu céder pour laisser place à une parole plus authentique où elle pourra aborder ses propres difficultés et notamment une couverture obsessionnelle très importante et contraignante qui a, semble-t-il, pour fonction de colmater autant que faire se peut des émergences anxieuses très massives et désorganisantes. Enfin, les grands-parents maternels sont décrits, quant à eux, comme des « bohèmes » ayant toujours eu une vie décousue de saltimbanques : le grand-père était musicien (violon, guitare) et la grand mère (danseuse-acrobate et *femme-canon*) ont beaucoup voyagé dans des cirques itinérants. Madame ayant été, pour l'essentiel, élevée par sa propre grand-mère maternelle. Ces grand-parents se sont séparés au moment précis de la naissance de Sébastien, ce qui a beaucoup touché la jeune maman ; la grand-mère maternelle venant alors s'installer, avec sa souffrance et ses difficultés, chez eux. C'est une dame que nous rencontrerons dans nombre d'accompagnements de Sébastien qui présente une personnalité manifestement discordante, maniaque, logorrhéique et très intrusive. La mère de Sébastien n'ayant jamais pu contenir ses intrusions rapporte que sur le berceau de Sébastien cette grand-mère aux allures de *méchante sorcière un peu folle* aurait proféré une sorte de malédiction en prédisant que ce garçon était sûrement anormal et qu'on risquerait de le perdre !

Sébastien était, par ailleurs, un enfant très désiré, dont la venue s'était faite attendre, mais, comme le dit la mère, qu'elle avait « *eu du mal à tenir* » quand la grossesse fût enfin advenue, une grossesse bien difficile et surchargée d'inquiétudes. Après une naissance sans « histoires », à 13 jours de vie, Sébastien fait une « *fausse route* » qui a nécessité une hospitalisation quelques jours en

urgence en réanimation, et entraîné un vécu de chute mortifère pour la mère qui a toujours gardé la conviction que Sébastien et elle (dans le même mouvement indifférencié) se sont alors « *sentis partir* ». Après un retour à la maison et une période d'allaitement très réparatrice et satisfaisante pour le couple mère-fils, le sevrage puis la séparation pour le mettre en crèche ont été très difficiles pour la maman qui a vécu alors un moment dépressif majeur. Sébastien était, quant à lui, un bébé tonique, mais qui pleurait énormément et qu'il fallait beaucoup bercer et calmer. Il n'a jamais pu faire ses nuits, dormait dans la chambre des parents jusqu'à un âge avancé où, le pensant autonome, ils l'ont mis dans sa chambre d'enfant dont il s'échappait toutes les nuits pour revenir dormir entre les deux parents. Il a très longtemps eu besoin de téter et de ne jamais lâcher un biberon aussi bien le jour que la nuit.

La deuxième grossesse survenue quant à elle - et a contrario de la première - « *plus tôt que prévue* » pour la mère, alors que Sébastien avait 18 mois, a été très difficile ; le risque d'accouchement prématuré a conduit au cerclage et à l'allaitement avec interdiction de porter Sébastien. Dès la naissance de son petit frère, ce dernier a ainsi beaucoup régressé, refusant de manger seul, et commençant à être envahi d'angoisses incalculables tout juste défendues par l'apparition, à ce moment-là, de ses stéréotypies gestuelles, de ses tics et de ses « *pêches* » ; autant de conduites et de moments dont les parents disent l'aspect étrange et absorbant : « *il n'était plus là* » ! Une phobie des bruits de moteurs (mixer, aspirateur, scie électrique...) s'est également développée dans cette période ainsi que des poussées d'eczéma et de dermite atopique. Si le langage, comme le développement psychomoteur, dans ce contexte difficile, se sont quant à eux très bien développés pour Sébastien, il a commencé à passer de très longs moments dans les toilettes et « *chantonnant* » des sortes de berceuses (comme pour s'auto-calmer face à des angoisses massives de perte) : il ne pouvait et ne peut toujours pas s'essuyer seul et c'est sa mère qui le lave encore et lui lace ses baskets... Au niveau scolaire, une relative bonne adaptation tant à la maternelle qu'en primaire, et une bonne intelligence chez ce garçon attachant et parfois pétillant et charmeur, ont permis jusqu'à il y a peu un maintien par delà ses bizarreries.

Dès les premières rencontres, ce garçon se montre extraordinairement sensible à la relation, capable de s'étayer sur

l'adulte (par exemple il commence des dessins dont il se dit déçu et qu'il déchire assez désespérément ; mais l'intervention dans le sens d'un simple rapprochement lui permet de terminer alors sa production qu'il pourra conserver, et dont il pourra même parler en mettant en scène la rivalité fraternelle)... Ce qui plus loin et associativement réouvrira les pensées dépressives de Sébastien, sa souffrance psychique et sa dévalorisation majeure : il « *est nul en maths* », « *les copains se moquent de lui* », « *il a du mal à nouer des relations avec ceux-ci et se sent souvent très seul* », « *avec son frère cadet de deux ans, à la maison, c'est pareil voire pire, celui-ci le rabaisse tout le temps* »...

Sébastien est tout à fait présent lorsque ses parents évoquent sa propre histoire où insistent donc les difficultés autour de la séparation : la grossesse qui se fait attendre, cette mère qui a du mal « à le tenir » pendant cette grossesse enfin advenue... l'hospitalisation à 13 jours en réanimation... le sevrage difficile, les troubles du sommeil tout au long de la première enfance... le fait qu'il était un bébé qu'il fallait énormément bercer... les troubles alimentaires constants, jusqu'à un eczéma impressionnant à la naissance du puîné... Ces parents ont un très bon contact, parlent assez facilement, tout comme leur fils d'ailleurs. La mère tout particulièrement cherche même avec l'interlocuteur une proximité importante et parfois désarmante. Sébastien se dit, quant à lui, très content et soulagé de venir au C.M.P. ; il fait part tout comme ses parents d'un apaisement et d'une relative amélioration à l'école après quelques consultations familiales.

Je limiterai volontairement mon propos à *la rencontre du processus thérapeutique, du Sexuel et de la trajectoire d'adolescence chez ce garçon, pour donner quelques points de repères de cette rencontre, voire de cette tresse, dans son déroulement temporel* ; en découpant (très artificiellement) le procès thérapeutique en trois grandes périodes ou selon trois grands mouvements.

Je ne dirai que quelques mots d'une *première longue période du traitement*, dans cette part assez spécifique de ce travail quasi « *intermédiaire* » (pour évoquer Winnicott [27]) qu'est la *thérapie à médiation psychomotrice* faite d'expériences partagées, sensori-motrices, ludiques et créatrices (*un peu toi / un peu moi*) soutenues par

le thérapeute en position *d'interlocuteur transitionnel* (je me permets de renvoyer à ce sujet à nombre de travaux personnels : entre autres Joly [16][18][23]). Ce premier temps du travail s'étendra approximativement sur les trois premières années du processus (pour Sébastien : de 9 ans à 12 ans 1/2) et a accompagné - sur fond d'un très fort investissement relationnel *actuel* (et je ne dis pas « transférentiel », on pourrait en discuter) - un premier mouvement thérapeutique très notablement progressif :

- une *meilleure « habitation corporelle »* et un *remaniement très structurant des assises narcissiques et identitaires de Sébastien* (du côté d'un premier Moi-Corps de relation et d'une meilleure intégration de l'image du corps, alors prise dans le commerce objectal, relancé depuis nos rencontres et nos *expériences psychomotrices interactives*, et dans l'identification au thérapeute) ;

- une *meilleure « affectation »* [19][21] et un *réinvestissement du champ de la pensée et de l'imaginisation*, transformant considérablement les capacités motrices, expressives et interactives de Sébastien, mais plus fondamentalement à mes yeux, *transformant ses angoisses les plus archaïques et ses terreurs psychotiques irréprésentables les plus extrêmes*. Celles-ci devenant alors figurables et représentables, dans des scénarios ludiques joués, de manière psychodramatique, par nous deux dans l'espace de la thérapie, ou en manipulant de petites figurines, ou encore dans l'investissement important du dessin et de petites bandes dessinées, inventées et réalisées par Sébastien en séance.

La *seconde partie du traitement* sur ce terreau narcissique identitaire et ludique advenu, va correspondre pendant environ 1 an 1/2 (de 12 ans 1/2 à 14 ans à peu près pour Sébastien) aux premières émergences pubertaires *chez ce garçon*, à la lente diffusion du *Sexuel* dans la vie psychique, corporelle et sociale de Sébastien, et avouons-le à une période assez difficile de notre travail, et techniquement pour moi à un recul considérable de mes implications et de mes propositions psychomotrices, pour réaménager le cadre de nos rencontres vers un travail plus classiquement psychothérapique (fortement porté par le dessin et le recours toujours à des scènes psychodramatisées).

Les premières transformations corporelles et sexuelles (changements physiques, premières « pollutions » nocturnes,

nouveaux intérêts pour les filles.. et surtout des filles pour lui) vont relancer d'abord considérablement :

1/ les angoisses corporelles archaïques de Sébastien,
2/ la recrudescence des tics et des tensions corporelles parasites, et
3/ un rapproché encore plus saisissant avec sa mère : ils sortent ensemble dans des concerts « rocks » (excluant totalement le père), échangent leurs vêtements (!), et se chamaillent comme un couple d'adolescents maladroits...

Avec les jeunes de son âge, Sébastien est toujours rejeté et souvent mis à l'écart, on se moque de ses bizarreries... Et il ne parvient à entretenir qu'un seul lien sadomasochique impressionnant avec un jeune voisin qui le persécute beaucoup.

En séance, le matériel est à ce moment-là envahi des défenses maniaques contre la dépression (qui suinte de partout !) ; la violence pulsionnelle incanalizable se retourne souvent contre lui dans des scénarios mégalomaniaques mais qui toujours se terminent mal : il est un héros admiré qui subitement est attaqué, cassé, détruit, quand il ne se blesse pas lui-même... Le dédoublement ludique dans le recours à un jumeau imaginaire ouvre toutefois à une relative préservation d'une « bonne part » de lui-même.

Les émergences pubertaires vont bien sûr se poursuivre (« brûlance » du jeu avec le sexuel, intérêt pour des cassettes pornographiques et pour les téléphones « roses »...). Mais un double mouvement va alors s'opérer chez Sébastien.

A / D'une part, d'une renarcissisation notable de son image et de ses compétences, dans une *relative mise en latence du sexuel envahissant et des débordements pulsionnels*. Pris pour part sur notre long travail préalable, Sébastien trouve en effet des moyens de déplacements, de contenance et de sublimation en s'intégrant à différents groupes et activités de jeunes : musique, théâtre et gymnastique. Il y excelle, et se trouve dès lors revalorisé, en trouvant de nouveaux liens avec des garçons et des filles de son âge, dans une mise en jeu alors « bien tempérée » du corps sexué et potentiellement actif et montré.

B / D'autre part, il opère un travail complexe de *sortie du lien fusionnel brûlant avec sa mère* : - en ouvrant quelques brèches du côté de son père (par la voie du sport notamment) et quelques appels à la fonction paternelle tiercéisante, contenante et interdictrice ; - et en

investissant « contre » sa mère des nouveaux intérêts musicaux : le rock et Johnny Hallyday c'est (excusez-moi, je le cite) : « *une ringarde merde de vieux schnocks !* » : lui, préfère le *rap*, le *hip hop*, et la musique « *violente actuelle* ». Il devient fan - c'est bien le moins qu'il pouvait faire ! - du groupe « *N.T.M.* » (*nique ta mère...*) ; ce qui dit à la fois la brûlance dans laquelle il se perdait avec elle sur un terrain symbiotique hypersexualisé, et dans le même temps le mouvement violent d'arrachement et d'individuation qu'il entame.

Dans ce même mouvement, la vie psychique de Sébastien s'épaissit et s'enrichit du côté du *conflictuel* et de l'*ambivalence* : il va acheter - *en douce* et après avoir piqué de l'argent à ses parents des chaussures de sports dont il rêvait depuis longtemps -, subtilise le « *parfum d'homme* » (je cite) de son père, mais oublie totalement (sans rien n'y comprendre) le jour « J » de sa première invitation à une « *boum* » par une jeune fille de sa connaissance, en passant l'après-midi entier seul à la piscine à faire des figures acrobatiques de plongeon - invitation dont il avait pourtant revendiqué très longtemps et dans une souffrance manifeste, sa mise à l'écart et sa solitude perpétuelle les samedis où les autres jeunes de son âge multipliaient quant à eux ces fameuses *boums* et dont la survenue tardive, ce samedi-là, l'avait pourtant mis dans une attente fébrile et obnubilée depuis des semaines ! -.

Ceci ouvre à la dernière partie du processus ; qui ne dit rien de la fin de la trajectoire adolescente de Sébastien, mais seulement la fin de notre aventure psychothérapique. Une dernière partie qui dure seulement une année jusqu'à ses 15 ans révolus.

Sébastien entre dans l'hôpital de jour adolescent dont je parlais tout à l'heure ; et il trouve dans le « *groupe des grands* » qui l'accueillent, un étayage « *par les pairs* » (dans un lien homosexuel bien contenu et assez structurant) une confirmation et un soutien et pour ses remaniements personnels et ses intérêts subjectifs : il se lance à fond dans le « *hip hop* », la musique de rap, et la gymnastique à bon niveau... Sa présentation, ses transformations physiques et ses choix vestimentaires font de lui un jeune très « *branché* » et très séduisant : ses tics et autres bizarreries corporelles déjà bien diminués cèdent totalement.

Surtout, en séance, la nature du matériel change encore : il reconnaît et élabore sa dépression et sa fragilité narcissique. Il s'intéresse à sa filiation, notamment par le biais d'un fort investissement de son grand-père paternel ; fait une série de « B.D. » qui retracent d'abord ce qu'on pourrait appeler « *l'enfance du traitement* » : c'est-à-dire notre histoire thérapeutique depuis l'origine de notre toute première rencontre. Avant d'aborder et de retisser (par le même biais dessiné) sa propre histoire, et atteindre (de manière tempérée et assez bien secondarisée) à une fantasmatisation originaire et fondatrice. Je pense notamment (dans une condensation impressionnante de scène primitive et de ses angoisses originaires d'abandon-arrachement) à une petite saynète dessinée, où ses parents l'abandonnent « tout bébé », « *pour aller faire la fête en amoureux* », et « *passer toute la nuit à danser dans une boîte antillaise, en criant très fort !* », pendant que lui dans son berceau, seul à la maison, hurle et pleure sa tristesse, et « *entend... le bruit de la fête !* ».

Enfin, Sébastien vit de mieux en mieux son indépendance nouvellement acquise : il a son argent de poche pour acheter « sa » musique ; est autonome dans les transports. Et aussi il tolère une toute première séparation d'avec ses parents qui partent tous les deux en voyage « *en amoureux* » au Canada ; pendant que lui va préparer (« *puisque c'est comme ça !* ») pour l'été suivant son premier « camps d'ados »... Il y vivra sa première « boum » (enfin) et son premier flirt.

Sans augurer de la suite du trajet d'adolescence et du long et périlleux chemin d'historicisation et de subjectivation de ce jeune psychotique (et l'expérience montre que nous devons rester très modestes et prudents en ce domaine), il me semble que *la relibidinalisation très notable de la pensée et l'abandon des procédures d'évitements autistiques* ; que *la relance de la dialectique narcissco-objectale* sur quoi un formidable travail de subjectivation s'est réengagé ; que *le détachement des objets primaires d'attachement et la sortie de la psychose d'allure symbiotique* pour ouvrir au père d'abord, aux amis et aux investissements de son âge, et, enfin, que *l'accès à une position d'ambivalence et aux relations amoureuses...* paraissent, quoi qu'il advienne pour lui, un progrès considérable dans le trajet (et le travail) d'adolescence de Sébastien, et un gain inaltérable pour son avenir.

En guise de *non-conclusion* et plus justement d'ouverture au débat je voudrais donc clore modestement cette évocation en mettant « au travail » *la difficile question du Sexuel et des sexualités dans ces territoires cliniques étranges et extrêmes que sont l'autisme et les psychoses infantiles*, tels que ces deux trajectoires nous les ont donnés à voir... afin peut-être d'avancer une ébauche ou une perspective de modélisation des sources psychiques et des avatars divers de la sexualité. Et je vais donc rassembler quelques remarques et quelques interrogations... histoire de (re-)lancer (ou de nourrir) le débat.

Premier point : pour dire, à la lumière de ces deux cheminements thérapeutiques, que la sexualité humaine a indéniablement des destins, des figures et des *trans*-formations bien singulières, toujours fondamentalement subjectives, mais en même temps organisées selon quelques lignes de force très génériques, et surtout toujours possible et potentiellement déployables au regard de la qualité spécifiquement psychique de l'Homme [2]. Car même dans les cas les plus extrêmes - un autisme à carapace extraordinairement sévère pour Dominique, une psychose symbiotique précoce avec quelques surcharges d'îlots et de traits autistiques pour Sébastien - les destins de la sexualité tout comme plus généralement les destins de la subjectivation se sourcent à cette qualité spécifiquement psychique de l'Homme, laquelle, même à être extraordinairement entravée, a toujours en elle la chance d'une rencontre objectale et d'une relibidinisation, d'une relance d'investissement et de changement psychique.

Deuxième remarque pour constater que si chez l'un - Sébastien - cette sexualité advient puis se fixe au bout du compte et du processus thérapeutique en des formes somme toute assez banales et dans le lien à l'objet, dans la reconnaissance de la double différence des sexes et des générations ; elle prend chez l'autre - Dominique - des formes éminemment anobjectales et autocentrées et très éloignées des pratiques dites habituellement « de la sexualité » ; et pourtant elle engage bien loin de l'habituel désert autistique une vie affective suffisamment « épaisse » additionnée d'une certaine forme d'intérêt sexuel, et dans tous les cas d'un investissement auto-érotique de la

pensée et d'une indéniable richesse fantasmatique - cf. l'écart avec un autre exemple pourtant lui-aussi très progressif de l'ancienne autiste Temple Grandin [13] et nombre d'autres patients post-autistes (fussent-ils de bon niveau intellectuels) qui n'adviennent la plupart du temps et malgré de considérables remaniements tant sociaux et cognitifs qu'interactifs et psychoaffectifs au sens large du terme qu'à un désert sexuel tant psychique et fantasmatique que relationnel et vécu -. Comme si on devait constater par-là l'écart des niveaux distincts entre le fonctionnement mental (cognitif, opératoire et/ou social), les figures de la sexualité, et l'Eros spécifiquement humain au sens d'une libido psychique drainant, dynamisant et transformant ce fonctionnement mental et/ou sexuel en une véritable vie psychique, au sens plein du terme.

Ce qui nous permet d'ouvrir un *troisième point*. *Le Sexuel* - la chose sexuelle ! [5][3] - et c'est quand même un acquis (sinon l'acquis princeps) de la pensée révolutionnaire de Freud [12], la constance du rôle du Sexuel et de la psychosexualité est bien la source libidinale de la pensée, le moteur du développement psychique, le « psychique » à son origine même (l'*alpha* et l'*oméga* de la qualité spécifiquement psychique de l'Homme), l'agent aussi de ses avatars les plus divers selon les niveaux et les figures diverses de la subjectivation comme de l'objectalisation, et le décrypteur le plus sûr (dans le lien à l'autre psychique) des formes pathologiques les plus singulières de notre psyché au travail.

Quatrième point : apparaît dès lors une énigme tant théorique que clinique si la sexualité est bien au cœur du fonctionnement psychique (cf. Cournut [6][7]), de tout fonctionnement psychique, à toutes les époques de la vie, sous des modalités très diverses en vérité y compris dans ses avatars les plus extrêmes et les plus singuliers (cf. Dominique et Sébastien), comment peut-elle être une et multiple et prendre des formes si divergentes tout en restant la même. S. Freud [12] l'envisage (et nous suivons la lumineuse lecture de Gérard Bonnet en ce domaine cf. [4]) très progressivement au fur et à mesure de ce que l'on doit bien considérer comme chacune des « entrées du sexuel » dans son œuvre, « *en commençant par une approche élémentaire à deux termes [développement de la sexualité et tendances perverses], puis en la complétant au fur et à mesure* ». La question restant : comment s'articulent en l'Homme les différentes

modalités du désir et les différentes formes de la réalisation sexuelle ? Les quatre régimes de la psychosexualité « freudienne » sont ainsi au bout du parcours théorique, et toujours selon Bonnet donc (ibid.) : a) *la sexualité génitale* ses sources, ses stades, son développement et ses troubles (elle apparaît de toujours comme une des voies royales - à côté du rêve et de son « travail » - pour accéder à l'Inconscient parce qu'elle est bien la source vive de cet Inconscient) ; b) *les manifestations perverses de cette sexualité* (aimer un objet mais un objet partiel et fragmenté) ; c) troisième porte : *l'effet d'amour et le véritable attachement (sexuel) à l'Idéal et au leader, courant libidinal non dépendant de l'exercice d'une sexualité ni de la différence des sexes*, - on le retrouve dans toutes les tendances sexuelles dérivées de leur but vers la passion, le transfert, la sublimation, l'idéalisation, mais aussi l'aliénation, il s'agit là d'aimer l'amour de l'autre, et c'est d'une certaine manière la jouissance de l'amour ; d) en amont enfin, on doit supposer « *ce qui pousse à* », ce qui source la vie psychique tendue vers l'autre, bien en deçà des expressions génitalisées ou dérivées de la sexualité, c'est ce qu'on peut appeler, encore avec Bonnet, *la libido du sujet*.

Cinquième point : ce *Sexuel psychique*, cet *Eros*, cette libido, cette pulsion sexuelle première est la base sur laquelle le psychisme se constitue, s'édifie, se développe et s'épaissit - la constance du rôle du Sexuel étant toujours réaffirmée par Freud (malgré les évitements ou les oublis insistants de nombre d'auteurs contemporains - cf. Green à ce sujet [14][15]), réaffirmée notons-le jusqu'au *masochisme originaire* et autres effets de *clivage* (dans le fétichisme voire le morcellement psychotique). Encore faut-il préciser

1/ qu'elle n'apparaît, cette véritable source sexuelle psychique, que sur fond énergétique : Eros est d'abord une force qui « pulse » du corps, qui devient le moteur de l'appareil psychique, l'essence (à entendre ici dans le double sens de *l'être* et du *carburant*) ;

2/ cette force n'apparaît que tendue et mise en tension entre corps et psyché d'une part, et vectorisée d'autre part par du conflit, de la tension, du manque ;

3/ elle ne source vers le pôle psychique qu'à passer par l'autre psychique et qu'au terme d'une trajectoire, d'un circuit pulsionnel dans lequel la pulsion s'origine et se dessine elle-même : pas de Sexuel sans autre, sans psychisme préalable et sans corps-en-relation. On l'a bien éprouvé avec la trajectoire de Sébastien, ses avatars et ses

« latences » avant ses transformations considérables du côté d'une normalisation indéniable sinon d'une « névrotisation ». Et ailleurs, le laboratoire extrême de l'autisme nous en donne une illustration extrême et exemplaire mais « au négatif » cette fois, alors que les post-autismes « traités » - comme le cas de Dominique - montrent bien, quant à eux, la potentialité d'un avènement de ce Sexuel, et de l'éventuel déploiement d'une sexualité quelle qu'en soit sa forme, tout au long d'une véritable trajectoire de psychisation et d'objectalisation. Ces divers registres psycho-sexuels s'étayant eux-mêmes sur des régimes énergétiques et inter-subjectifs inconscients que Cournut [6][7], par exemple, a dénommés le *passionnel*, le *pulsionnel* et le *sexuel*.

S'ouvre alors la question (*sixième point*) des fantasmes originaires par quoi cette force vive (et sexuelle) du psychisme va « nécessairement » prendre forme dans ses représentants pulsionnels (représentant-affect et représentant-représentation), mais c'est là une de ces fausses évidences qui mériterait à elle seule de considérables développements...

Dernière remarque pour conclure, on doit en suivant André Green ([15] p.268) constater - mais le laboratoire extrême de la clinique psychotique voire autistique ne fait qu'illustrer à l'extrême ce constat - constater qu'il est donc « vain et arbitraire de vouloir localiser, prescrire, assigner à un seul terme de la série qu'on peut déduire de la sexualité la valeur d'un centre conceptuel unique à partir duquel s'ordonneraient les autres. Car nous retomberions ici sur les controverses quant au choix du paramètre. Pulsion ? Plaisir ? Jouissance ? Fantasme ? Désir ? En cherchant bien on pourrait en ajouter d'autres. Alors que si l'on considère la sexualité comme un processus parti du corps vers l'objet, ou ébranlé par l'objet jusqu'aux profondeurs du corps, et qu'on épouse la mise en mouvement qui caractérise le sexuel de l'excitation à la satisfaction avec toute la richesse des composants qui y prennent part, on peut conclure que la façon la meilleure d'en rendre compte est de parler d'une chaîne érotique ».

Cette Chaîne d'Eros, donc [15], « se déploie selon une série de formations comprenant : la pulsion et ses motions pulsionnelles où dominant la dynamique et la décharge dans l'acte ; l'état de plaisir et

son corrélat, le déplaisir ; le désir qui s'exprime sous la forme d'un état d'attente et de quête alimentée par des représentations inconscientes et conscientes ; les fantasmes (inconscients ou conscients) organisant des scénarios de réalisation de désir ; le langage érotique et amoureux des sublimations dont nous connaissons la richesse infinie concernant la vie érotique » (ibid. p.278). Ainsi conclut encore André Green : « il s'agit moins de définir la sexualité par un seul centre quel qu'il soit (...) que de préciser à tout moment à quel maillon de la chaîne l'analyste est confronté et comment l'élaboration de ce maillons et de ces possibilités dynamiques, topiques et économiques, ses processus de liaison et de déliaison poussent celui-ci à se transformer ».

La perspective longitudinale des processus thérapeutiques et de changement psychique engagés, au long cours, par les sujets - fussent-ils post-autistes ou psychotiques (comme dans les deux singulières trajectoires cliniques rapportées ici très cursivement) - montre bien, selon moi, cette dimension essentielle du Sexuel, des sexualités, et de la vie psychique intra- et inter-subjectives sourcées aux logiques inconscientes de cette dynamique psycho-sexuelle : à savoir cette trajectoire, cette chaîne au long de quoi les singularités pathologiques des souffrances et des organisations subjectives de chacun se fige, se cristallise, au regard de quoi celles-ci se défendent, s'absorbent, s'obnubilent, etc. .

Malgré les figures singulières de ces sexualités étranges repérées dans nos régions théorico-cliniques extrêmes (l'autisme, le post-autisme et certaines figures de psychoses précoces et gravissimes « vieilles »), on pourrait ainsi dire - et soutenir par là un véritable plaidoyer thérapeutique autant qu'éthique - : « *que le Sexuel adviennent !* » ; et particulièrement pour ces patients si souvent dans une telle pauvreté psychique. Quelles que soient les sexualités (banales, étranges, pauvres, riches, rigides, souples, abouties...) : que la vie psychique advienne et que l'érotisme du sujet se déploie, dans toutes leurs formes et tous leurs aléas, et même parfois au prix de la souffrance psychique ; nous verrons, alors, ce qui fait la spécificité de l'Homme, la qualité spécifiquement psychique - psycho-sexuelle au sens purement analytique du terme - de l'appareil de l'âme ... et ses formidables potentialités créatrices, transformatrices et symbolisantes.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- [1] **AJURIAGUERRA, J. de et alii.** Les troubles du développement du langage au cours des états psychotiques précoces. *La Psychiatrie de l'Enfant* 1959 II/1 pp.1-65.
- [2] **ANGELERGUES, R.** *L'Homme Psychique*. Paris : Calmann-Lévy, 1993.
- [3] **ASSOUN, P.L.** *Introduction à la métapsychologie freudienne*. Paris : P.U.F. « Quadrige », 1993.
- [4] **BONNET, G.** Le Sexuel freudien. Une énigme originaire et toujours actuelle. In Monographies de la Rev. Franç. de Psychanal. : *Les troubles de la sexualité*, pp.11-46 – Paris : P.U.F., 1993.
- [5] **Collectif** : La chose sexuelle. *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 1984 n°29.
- [6] **COURNUT, J.** *Epître aux Œdipiens*. Paris : P.U.F, 1997.
- [7] **COURNUT, J. et alii.** *Psychanalyse et Sexualité*. Paris : Dunod, 1994.
- [8] **DIATKINE, R.** La psychanalyse devant l'autisme infantile précoce. *Topique* 1985 n°35/36 pp. 23-46.
- [9] **DIATKINE, R.** Réflexion psychanalytique sur la clinique et sur l'évolution de l'autisme infantile précoce. In Lebovici, Diatkine, Soulé et alii. : *Nouveau Traité de Psychiatrie de l'Enfant et de l'Adolescent*, pp.1255-1285. Paris : P.U.F., 1990.
- [10] **DIATKINE, R.** L'évolution d'un cas d'autisme à l'âge adulte. In vidéo : *René Diatkine une pensée en mouvement* (cassette n°3). Erès Star Film : Paris 2000.
- [11] **DIATKINE, R.** L'autisme à l'adolescence et à l'âge adulte. Film CECOM Hôpital Rivière des Prairies (réal. Bouvarel, Martin, Tremblay) : Canada 1995.
- [12] **FREUD, S.** *Trois Essais sur la théorie de la Sexualité* (1905) trad. fr. Paris : Gallimard, 1962.
- [13] **GRANDIN, T.** *Ma vie d'autiste* (1986) trad. fr. Paris : O. Jacob, 1994.
- [14] **GREEN, A.** La sexualité a-t-elle un quelconque rapport avec la psychanalyse. *Rev. Franç. Psychanal.* 1996 LX- 3 pp.829-848.
- [15] **GREEN, A.** *Les Chaînes d'Eros. (Actualité du Sexuel)*. Paris : Ed. O. Jacob, 1997.
- [16] **JOLY, F.** Le paradigme du jouer dans les thérapies à médiation. *Thérapie Psychomotrice* 1993 n°98 pp.42-63.
- [17] **JOLY, F. - KAGANSKI, I.** D'un passage... à l'autre.

Information Psychiatrique 1995 Vol.73 n°5 pp.445-451.

[18] **JOLY, F.** Entre corps et psyché : l'espace du sujet, l'épaisseur d'une histoire. In G. LUCAS et coll. : *Des Folies d'Enfance* pp.169-189. Paris : P.U.F., 1997.

[19] **JOLY, F.** Le processus d'affectation et la qualité psychomotrice de l'Homme. In collectif : *De la Sensorialité à la Parole* pp.249-266. Paris : Ed. Vernazobres, 1997.

[20] **JOLY, F.** Entre douleur, souffrance et angoisse : les paradoxes du mal autistique. *Enfance & Psy.* 1998 n°5 pp.78-88.

[21] **JOLY, F.** *L'angoisse dans l'autisme et les états post-autistiques* (une étude psychopathologique et psychanalytique). Thèse de doctorat de « psychopathologie fondamentale et psychanalyse » (Paris VII 1998) 550 p. Villeneuve d'Asq, Editions du Septentrion, 1999.

[22] **JOLY, F.** Emergences/pubertaires et processus d'adolescence dans la cure au long cours d'un enfant psychotique. Communication au V ième Congrès International de Psychiatrie de l'Adolescent Aix-en-Provence, juillet 1999.

[23] **JOLY, F.** Le travail du jouer et ses déclinaisons. *Thérapie Psychomotrice* 2000 n°124 pp.4-41.

[24] **SZWEC, G.** *Les galériens volontaires (Essai sur les procédés auto-calmands)*. Paris : P.U.F., 1998.

[25] **WINNICOTT, D.W.** *Jeu et Réalité*. Paris : Gallimard, 1975.

TABLE DES MATIERES

Préface	9
<i>Première partie : Du sexuel infantile</i>	
RAOULT P.A.	11
Le sexuel en tous ses états : du trajet de subjectivation à la sublimation	
ARBISIO C.	77
L'enfant hors sexuel de la période de latence : mythe ou réalité ?	
BONNET G.	87
Les expressions pathologiques de la sexualité dans l'enfance	
<i>Deuxième partie : L'élaboration adolescente</i>	
GUTTON P.	99
L'infantile et le pubertaire	
DUEZ B.	117
L'adolescence de l'objectalité à l'ob-scénalité	
JEAMMET P.	139
Les conduites de dépendance : la maîtrise comme sauvegarde et évitement de la relation	
HACHET P.	155
Adolescence, sexualité et usages de drogues	
<i>Troisième partie : Destins du pulsionnel</i>	
GERIN Y.	171
Malaise dans la civilisation, malaise dans la sexualité	
SOVEAUX N.	175
Acte de délinquance et inceste	
JOLY F.	185
De l'archaïque au pubertaire : destins du sexuel dans l'autisme et la psychose infantile	

Collection *Études psychanalytiques*

La collection *Études Psychanalytiques* veut proposer un pas de côté et non de plus, en invitant tous ceux que la praxis (théorie et pratique) pousse à écrire, ce, "hors chapelle", hors "école", dans la psychanalyse.

Dernières parutions

Roseline HURION, *Les crépuscules de l'angoisse*, 2000.

Gabrielle RUBIN, *Les mères trop bonnes*, 2000.

Françoise MEYER (dir.), *Quand la voix prend corps*, 2000.

Gérard BOUKOBZA, *Face au traumatisme, Approche psychanalytique : études et témoignages*, 2000.

Karinne GUENICHE, *L'énigme de la greffe. Le je, de l'hôte à l'autre*, 2000.

Jean BUISSON, *Le test de Bender : une épreuve projective*, 2001.

Monique TOTAH, *Freud et la guérison*, 2001.

Radu CLIT, *Cadre totalitaire et fonctionnement narcissique*, 2001.

Katia VARENNE, *Le fantasme de fin du monde*, 2002.

Michèle Van LYSEBETH-LEDENT, *Du réel au rêve*, 2002.

Achevé d'imprimer sur rotative numérique par Book It !
dans les ateliers de l'Imprimerie Nouvelle Firmin Didot
Le Mesnil sur l'Estrée
01 55 38 94 88

Dépôt légal : Avril 2002
N° d'impression : 1.1.3845

